

DELLY

# La chatte blanche



BeQ

**Delly**

# **La chatte blanche**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 243 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# **La chatte blanche**

Édition de référence :

Flammarion Éditeur.

# I

Depuis deux heures, M. de Gesvres errait dans la forêt, sans réussir à retrouver sa route, sans avoir rencontré âme qui vive.

Tout d'abord l'aventure lui avait paru amusante. Au cours de ses nombreux voyages, il avait connu des incidents de toutes sortes, quelques-uns fort périlleux et, comparée aux jungles de l'Inde, aux forêts de l'Amazone, aux sommets du Tibet, cette honnête forêt franc-comtoise lui semblait un lieu de tout repos.

Pendant, il commençait de se demander s'il parviendrait à en sortir.

Des petits chemins sinueux se croisaient partout, entre les sapins, les hêtres, les mélèzes, et formaient un véritable labyrinthe dans lequel Henry s'embrouillait de plus en plus. Le jour semblait près de disparaître, et la neige se mettait à tomber en flocons lents et serrés – la première

neige de l'année annoncée par le vieux Guideuil, le gardien du château de Rameilles, celui qui avait dit aussi à Henry, ce matin, en désignant la forêt :

– Celle-là, elle est ensorcelée, monsieur le duc, depuis des temps et des temps. Bien des gens s'y sont perdus, et il y en a dont on n'a jamais retrouvé même les os.

Jacques de Terneuil, le châtelain de Rameilles, l'ami intime d'Henry, qui était son hôte depuis deux jours, l'avait mis aussi en garde contre les traîtrises de la forêt.

– Attends-moi pour faire sa connaissance. Dès que mon maudit rhumatisme me permettra de marcher comme de coutume j'irai te présenter à elle et nous emmènerons Guideuil, qui la connaît dans tous les coins. Sans cela, tu risques de t'égarer.

Henry avait dit :

– Certainement, je t'attendrai. Je n'ai pas l'intention d'aller jusque-là aujourd'hui.

Mais une fois en route, il avait marché,

marché, sans s'en apercevoir, grisé par l'air vif, tout occupé de la beauté sévère du paysage... Et voilà qu'en sortant d'une combe sauvage, il s'était trouvé au seuil de la forêt.

Elle se montrait à lui si belle, dans sa majesté sombre, que la tentation l'emporta sur la résolution primitive. Henry s'enfonça dans le mystère de l'ombre douce, qui semblait l'attirer. Il monta, descendit, traversa de petites combes à l'aspect désolé, franchit un lit de torrent presque à sec. L'ombre mélancolique l'enveloppait toujours... Et voici que maintenant cette ombre devenait de la nuit.

Henry pensa : « La situation commence à me paraître peu réjouissante !... Et mes amis vont s'inquiéter, en ne me voyant pas revenir. »

Cette idée surtout le tourmentait, car il savait quelle affection lui portaient ses hôtes : Jacques, sa femme et sa mère.

Parviendrait-il même à retrouver sa route demain ? Ne lui faudrait-il pas encore errer en vain dans le dédale de cette forêt mystérieuse ?

« Vraiment, songeait-il, je croirais presque, avec le vieux Guideuil, qu'elle est enchantée ! »

Cependant, il conservait tout son sang-froid et s'efforçait de trouver un indice qui pût le mettre sur la bonne voie.

Mais la nuit devenait complète et la neige tombait toujours... Henry avançait au hasard, sur le sol tout blanc maintenant. Il marchait, sans hâte, posant ses pieds avec précaution, car l'obscurité ne lui laissait voir qu'indistinctement les accidents de terrain... En ce moment il se trouvait sur un chemin plus large, et qui semblait meilleur que ceux où il s'était engagé jusqu'ici. Conduisait-il à quelque logis ?... Henry retrouvait un peu d'espoir, qui se changea en joie à la vue d'une vive lumière apparaissant entre les branches pressées des sapins déjà lourds de neige.

Il avança un peu plus vite, et vit enfin une maison qui lui parut grande, basse, et dont toutes les fenêtres étaient éclairées. Des stores de mousseline brodée tombaient devant les vitres d'une seule pièce, sur un transparent vert pâle d'étoffe si légère que la lumière le traversait.

Devant cette demeure s'étendait une cour étroite, toute blanche de neige, que fermait une haie de grands buis dans laquelle se trouvait encastrée une petite porte en treillage de fer.

Henry s'avança et chercha une sonnette. N'en découvrant pas, il leva le loquet de la porte, qui s'ouvrit sans difficulté, en déclenchant un carillon argentin.

Au seuil du logis une ombre masculine gigantesque apparut, se découpant sur la lumière de l'intérieur et une voix demanda avec un accent étranger :

– Qui va là ?

Henry s'approcha, en répondant :

– Un promeneur égaré, qui désirerait qu'on le mît dans le bon chemin.

Tout en parlant, il avait conscience que cet homme – un domestique à en juger par sa tenue – l'examinait attentivement.

– Ah ! Monsieur s'est égaré ?... Si monsieur veut entrer, on le renseignera volontiers.

Il s'effaça et Henry pénétra dans un vestibule

tendu de verdure flamandes, éclairé par des lampes de bronze aux formes antiques. Le domestique ouvrit une porte, en disant :

– Si monsieur veut bien me donner sa pelisse et entrer ici, je vais prévenir madame.

– Mais je ne voudrais déranger personne ! Il suffirait qu'on m'indiquât ma route... Peut-être ne suis-je pas très loin du château de Rameilles ?

Il regardait le domestique, en lui adressant cette question, et fut frappé du type kalmouk de cet homme, un véritable colosse.

– Rameilles est à deux heures d'ici, pour le moins, monsieur... Et par cette nuit si noire, quelqu'un ne connaissant pas le pays risquerait de s'égarer encore.

– Allons, me voilà bien !... Il faut pourtant que je regagne le château le plus tôt possible.

– Madame la comtesse aura peut-être une idée à ce sujet. Je vais la prévenir.

Il ferma silencieusement la porte en s'éloignant.

Henry jeta un coup d'œil autour de lui... Il se

trouvait dans un salon tendu de légère soie vert pâle, garni de meubles en laque blanche, aux formes délicates. Les rideaux, l'étoffe des sièges, le tapis, tout était de la même nuance verte, que reflétaient trois grandes glaces encadrées de laque. Un petit lustre de cristal descendait du plafond. Toutes ses bougies étaient allumées, et aussi celles des appliques d'argent ciselé attachées aux murs.

Une statue d'Apollon se dressait toute blanche, sur une colonne de jasper vert. Des roses blanches s'effeuillaient dans une coupe de marbre... Ce n'étaient pas elles, pourtant, qui répandaient dans la pièce ce parfum subtilement capiteux, inconnu d'Henry, et qui lui semblait plutôt désagréable.

Le jeune homme s'approcha d'une glace et jeta un coup d'œil sur sa tenue.

Trop sérieux pour accorder aux détails de toilette une importance exagérée, il aimait cependant la correction élégante et, sans le chercher, passait, dans le cercle aristocratique de ses relations, pour l'homme le mieux habillé de

Paris. Il est vrai que personne ne pouvait, comme lui, faire valoir le plus simple costume. Car il était grand, svelte, harmonieusement proportionné, d'une élégance très patricienne dans l'allure, dans tous les gestes. On disait de lui : « C'est le vrai grand seigneur... » Et les superbes yeux bruns, tantôt ardemment dorés, à d'autres moments veloutés et profonds, qui adoucissaient le beau visage aux traits fermes, à la bouche un peu ironique, prenaient le cœur de toutes les femmes, sans qu'il le voulût et sans qu'il s'en souciât.

Il remit en bonne place sa cravate qui s'était un peu dérangée, passa la main sur ses cheveux d'un chaud blond foncé pour les ramener à peu près dans l'ordre ; puis, se jugeant suffisamment correct, il continua l'inspection de la jolie pièce élégante.

Un tableau attira son attention. Il représentait une petite chatte blanche étendue sur un coussin... Aussitôt, Henry se remémora le conte de M<sup>me</sup> d'Aulnoy, qui l'avait charmé en son enfance. Le héros, égaré comme lui, arrivait à la nuit dans une

maison mystérieuse, au milieu d'une forêt.

Un frôlement le fit se retourner. Une porte venait de s'ouvrir, sans bruit, et sur le seuil se tenait une jeune femme vêtue de blanc.

Henry s'inclina en disant :

– Vous me voyez très confus, madame, de vous déranger ainsi !

– Mais je suis fort heureuse au contraire, monsieur, de pouvoir vous être utile !

La voix de l'inconnue était douce, chantante, avec un très léger accent étranger.

La jeune femme s'avança de quelques pas. Plutôt petite, elle semblait singulièrement mince et souple, dans cette robe en crêpe de Chine drapée autour d'elle comme autour d'une statuette délicate. Des cheveux d'un blond pâle, aux reflets argentés, se nouaient sur sa nuque, retenus par des peignes ornés d'émeraudes. Le visage d'une extrême blancheur était menu et fort joli... Des yeux doux et câlins s'attachèrent sur Henry, tandis que la jeune femme ajoutait, en souriant :

– Notre forêt est perfide. Elle réserve de désagréables surprises aux étrangers.

– Je m'en aperçois... Mais serait-il possible, madame, de retrouver ce soir la route de Rameilles ?

– Pas seul, en tout cas !... Savinien, mon jeune domestique, pourrait vous accompagner. Les moindres sentiers n'ont pas de secrets pour lui... Mais nous allons parler de cela plus à l'aise, tout en prenant une tasse de thé.

La porte était restée ouverte derrière elle. Henry voyait un second salon, très éclairé aussi ; il entendait le bruit bien connu du samovar... Un chat gris se glissait derrière la jeune femme, puis un autre, superbe angora...

L'étrangère continuait, avec un sourire qui découvrait à peine, entre des lèvres molles et sinueuses, couleur de corail, des dents minuscules et pointues :

– Mais il faut que vous sachiez au moins qui vous offre ainsi l'hospitalité ! Je suis la comtesse de Rambuges, veuve d'un gentilhomme comtois

dont vous avez peut-être entendu parler ?

– Je suis depuis deux jours seulement l’hôte de mes amis, le marquis et la marquise de Terneuil, les châtelains de Rameilles, et je n’y étais jamais venu auparavant... Permettez-moi, madame, de me présenter à mon tour : le duc de Gesvres.

Elle répéta lentement :

– Le duc de Gesvres ?... Un la Rochethulac, n’est-ce pas ?

– Oui, madame, Henry de la Rochethulac, duc de Gesvres, fils aîné du duc de Mayonne.

Les grands cils pâles qui bordaient les paupières de la jeune femme s’abaissèrent, voilant le regard. M<sup>me</sup> de Rambuges dit, en souriant toujours :

– Eh bien ! monsieur le duc, ce sera un inappréciable honneur, pour la Sylve-Noire et pour sa propriétaire, d’avoir reçu en votre personne le représentant d’une aussi illustre famille.

Il remercia courtoisement. Les paupières de M<sup>me</sup> de Rambuges se soulevèrent et de nouveau

les yeux très doux s'attachèrent calmement à lui.

– Venez, je vous prie, monsieur.

Elle se détourna d'un mouvement souple et le précéda dans la pièce voisine. Il remarqua sa démarche onduleuse et, machinalement, la compara à celle des deux chats qui suivaient la jeune femme.

L'eau ronronnait doucement dans le samovar placé sur une petite table, près de la cheminée où une bûche finissait de se consumer. À côté, une femme assise, brodait. Elle leva la tête à l'entrée de M. de Gesvres, et celui-ci vit alors un très jeune et délicieux visage, des yeux foncés, admirables, sous de grands cils bruns comme les cheveux.

– Yolaine, servez-nous vite le thé ! Voici M. le duc de Gesvres qui était perdu dans la forêt et qui trouvera quelque plaisir à prendre un breuvage chaud...

La comtesse ajouta, en se tournant vers Henry :

– Ma nièce, M<sup>lle</sup> de Rambuges.

Il salua la jeune fille, qui répondit gracieusement, tout en se levant. Elle avait une taille élégante, un peu gracile encore, qu'une robe noire très simple mettait singulièrement en valeur. Avec des gestes doux et précis, elle commença de préparer le thé, tandis que M<sup>me</sup> de Rambuges faisait asseoir son hôte près du feu.

Henry vit alors deux nouveaux chats, sortis il ne savait d'où, qui venaient se frotter contre son pantalon. Et il remarqua, devant le foyer, une corbeille doublée de satin vert dans laquelle dormait une chatte blanche.

Il fit observer en souriant :

– Vous semblez fort aimer, madame, mes ennemis intimes ?

– Vos ennemis ? Est-ce possible ?... Moi, je les adore. Ils sont mes amis, mes fétiches. Je ne pourrais me passer de leur présence.

Elle se pencha, prit dans la corbeille la chatte blanche qui, réveillée, s'étirait, et l'éleva entre ses mains.

– Voyez Lilette ! N'est-elle pas jolie ?

– Très jolie. Mais j'ai, pour cette gent féline, une antipathie instinctive.

– Si j'avais le plaisir de vous voir souvent, je suis certaine que j'arriverais à vous réconcilier avec elle.

Elle avait mis la chatte sur ses genoux et l'entourait de ses bras nus, ornés d'un étroit cercle d'or incrusté d'émeraudes. Les pierres étincelaient à chacun de ses mouvements... Et d'autres, à son cou, formant un collier d'un bizarre dessin, jetaient de longs éclairs verts.

– Comptez-vous rester quelque temps dans notre pays, monsieur ?

– Une quinzaine de jours tout au plus. J'étais venu pour chasser avec M. de Terneuil, qui rentre à Paris vers cette époque.

– Oui, il sera temps alors de quitter notre rude climat. Quant à moi, je ne pars guère que vers le milieu de décembre, pour Nice, et je reviens à la fin de mars. Le plus dur est ainsi passé.

– Cette demeure doit être très solitaire ?

– Complètement solitaire. Ce n'est pas très

gai. Mais j'ai ma musique... et mes chats.

Involontairement, le regard d'Henry se dirigea vers la jeune fille qui disposait les tasses sur un plateau. M<sup>me</sup> de Rambuges eut un petit sourire très doux, et ajouta :

– J'ai aussi ma nièce, qui me tient bonne compagnie. Mais elle n'aime pas la Sylve-Noire.

Yolaine continua de garder le silence. La vive lumière répandue par des lampes aux formes imitées de l'antique, éclairait son ravissant visage, si jeune, et d'une blancheur délicate. Les cils battaient un peu fébrilement au bord des paupières. Les mains, petites, admirablement modelées – les plus jolies mains que M. de Gesvres eût jamais vues – maniaient sans bruit la porcelaine transparente aux dessins d'Orient, et l'argenterie finement ciselée.

Maintenant, M<sup>me</sup> de Rambuges parlait à son hôte de Paris, où elle avait fait de fréquents séjours du vivant de son mari. Elle nommait des personnalités connues d'Henry, avec lesquelles, disait-elle, M. de Rambuges et elle s'étaient trouvés en relations. Tout en parlant, elle

caressait la chatte blanche, couchée en rond sur ses genoux. Et elle-même, pelotonnée dans son fauteuil profond, en une pose souple et gracieuse, apparaissait à Henry aussi féline que ses animaux préférés.

En lui répondant, il regardait machinalement ses mains. Elles étaient longues, très blanches, certainement très douces et d'une souplesse extrême. Aucune bague ne les ornait. Henry pensa : « Voilà comment je m'imagine la patte de velours. »

Puis il observait les yeux qui ne le quittaient pas, tantôt s'attachant ouvertement sur lui, en lente caresse, tantôt se cachant à demi sous leurs cils argentés... Des yeux inquiétants, qu'il n'aimait pas, mais qui devaient avoir sur beaucoup d'hommes une séduction puissante.

Yolaine s'approcha, une tasse à la main. Henry la prit en remerciant. Son regard rencontra en même temps celui de M<sup>lle</sup> de Rambuges... Ah ! les beaux yeux purs, francs, et pleins de lumière ! Les beaux yeux de jeune fille qui lui rendaient plus désagréable encore le regard trouble de la

comtesse !

Mais se trompait-il en croyant y voir une tristesse profonde, et même une sorte de détresse ?

– Yolaine, voulez-vous sonner Georgii, je vous prie, pour qu’il nous apporte du bois ?

La jeune fille alla appuyer son doigt sur le timbre électrique. Henry remarqua l’harmonieuse élégance de son allure et la grâce parfaite du cou délicat, si blanc près du corsage noir.

Georgii, le domestique colosse, vint mettre une nouvelle bûche dans le feu, qui commença de crépiter sourdement. M<sup>me</sup> de Rambuges continuait à causer de Nice, de Paris. Yolaine, assise près de la petite table, avait repris sa broderie... Un des chats vint se frotter contre sa jupe. Elle s’écarta un peu, avec un léger mouvement de répulsion.

Henry, en se levant pour se débarrasser de sa tasse vide, demanda :

– Puis-je maintenant solliciter de votre bienveillance, madame, de vouloir bien me faire indiquer ma route ?... Car mes amis doivent être

horriblement inquiets.

– Mais vous ne pouvez retourner à Rameilles par ce temps, et si tard ! Savinien ira prévenir là-bas, en prenant des raccourcis connus de lui. Vous dînez ici, vous y passerez la nuit, et demain, on vous accompagnera jusqu'à Rameilles.

– Vous êtes extrêmement bonne et aimable, madame. Mais je n'accepterai pas d'abuser ainsi de votre hospitalité. Le mauvais temps importe fort peu à un voyageur comme moi, qui a connu les extrêmes du froid et du chaud. Le tout est de me mettre dans le bon chemin. Ainsi donc, il me suffira de suivre votre domestique, si vous voulez bien me le donner pour guide.

Elle insista encore, gracieusement. Mais il refusa de nouveau, avec une fermeté courtoise qui démontrait clairement que sa résolution était inébranlable.

– Soit ! si vous y tenez absolument !... Yolaine sonnez Savinien, je vous prie.

Henry dit vivement, en s'avancant vers le

timbre :

– Si vous voulez bien me permettre ?... Il est inutile de déranger Mademoiselle... Combien de coups ?

– Trois, s'il vous plaît.

Elle se leva, mit la chatte dans sa corbeille et fit quelques pas, lentement. Ses bras se levèrent pour redresser une épingle à tête d'émeraude dans sa chevelure. Autour d'elle, la lumière se répandait sur les tentures de soie vert pâle, où volaient des chimères, des dragons portant sur leurs ailes éployées d'étranges sorcières grimaçantes allant vers quelque infernal sabbat. Les meubles étaient de laque blanche, comme dans la pièce voisine, et de grandes glaces, aussi, couvraient de haut en bas une partie des parois. Dans un angle s'allongeait un piano à queue couvert d'une soierie orientale aux teintes fanées... Et à travers ce salon flottait encore, plus pénétrant, le parfum subtil qui déplaisait à Henry.

Un jeune garçon de quinze à seize ans entra et s'arrêta au seuil de la pièce. Il ne portait pas de livrée, mais un costume foncé très propre, qui

enserrait son corps maigre et nerveux. Sur un signe de M<sup>me</sup> de Rambuges, il s'avança, ses yeux calmes fixés droit devant lui.

– Écoute, Savinien, tu vas conduire monsieur à Rameilles. Prends ta lanterne et tiens-toi prêt dans le vestibule.

– Oui, madame la comtesse.

M. de Gesvres ajouta :

– Vous prendrez les raccourcis, car je suis très pressé.

Savinien tourna vers lui son visage osseux, à l'expression tranquille et fermée.

– C'est qu'ils sont durs, monsieur ! Il faut être de par ici, pour passer par-là.

– Je m'en tirerai, ne craignez rien. L'important, pour moi, est d'arriver le plus tôt possible.

– Comme monsieur voudra. Je vais chercher la lanterne, et je conduirai monsieur quand il lui plaira.

Il sortit du salon... M<sup>me</sup> de Rambuges se

rapprocha d'Henry, en le regardant d'un air de reproche.

– Il aurait été infiniment plus raisonnable d'attendre à demain. Mais je crois qu'il doit être difficile de vous faire changer de résolution.

– Très difficile, en effet, madame.

– Eh bien ! j'aime cela. Les caractères faibles, que l'on pétrit à son gré, me paraissent profondément méprisables. Vous, vous êtes énergique, autoritaire, et vous savez être un maître.

Il dit, avec un peu de surprise :

– Comment l'avez-vous deviné, madame ?

Elle rit doucement.

– Oh ! cela se voit sur votre physionomie, dans votre allure, dans vos gestes !... Et puis, je suis très observatrice. Déjà, je vous connais peut-être mieux que beaucoup de vos amis.

Il pensa : « Certes, vous m'avez assez examiné pour cela ! »

Son regard se détourna légèrement des yeux à

la nuance changeante, qui lui semblaient tout à coup presque foncés, et qui disaient clairement : « Je vous admire surtout ! » Cette étrangère lui déplaisait de plus en plus, et sans la jeune fille délicieuse qui était là, silencieuse, toujours penchée sur son ouvrage, il aurait eu grande hâte de quitter ce logis.

M<sup>me</sup> de Rambuges, étendant la main, prit un œillet dans un vase de cristal et l'approcha de ses narines.

– Vous n'allez jamais à Nice, monsieur ?

– Très rarement. Cette ville, trop cosmopolite et de population hivernante si mêlée, me plaît assez peu, je l'avoue.

Elle rit de nouveau.

– Aristocrate et raffiné jusqu'à la moelle, monsieur le duc de Gesvres ?... Et sans doute n'appréciez-vous pas davantage les agréments de Monte-Carlo ?

– Je n'ai jamais fréquenté les salles de jeux, là pas plus qu'ailleurs, en effet.

– C'est superbe, cela ! Je vous en félicite

sincèrement.

Elle glissa l'œillet dans l'ouverture de son corsage et s'avança vers le piano, dont le clavier luisait sous la lumière.

– Êtes-vous musicien, monsieur ?

– Un peu, oui, madame.

– Aimez-vous le chant ?... Celui-ci, tenez !...

Penchée vers le piano, elle joua quelques notes, et sa voix s'éleva, un peu sourde, un peu grêle, mais douce, étrangement mélodieuse. Elle chantait un air plaintif, aux sonorités sauvages, un air russe, dont Henry, qui était polyglotte, comprenait toutes les paroles. Et ce chant, cette voix, donnaient à cette femme le maximum de sa dangereuse séduction.

Laissant une note mourir sur ses lèvres, M<sup>me</sup> de Rambuges se détourna et jeta vers Henry un rapide coup d'œil. Elle rencontra un visage froid, un peu hautain, des yeux attentifs et intéressés, mais aucunement troublés, ni même émus. Le jeune homme dit avec une tranquille courtoisie :

– Vous interprétez avec beaucoup de charme

ce vieil air russe, madame.

– Vous comprenez donc la langue de mon pays ?

– Mais oui, et je la parle fort couramment..  
Vous êtes Russe, madame ?

– Oui, par mon père, et Roumaine par ma mère. Je m'appelais avant mon mariage la comtesse Nadiège Strevnine. Mais je suis devenue très Française. Voilà des années que je n'ai pas revu mon pays. Je me partage entre Nice et le Jura... Cependant, il n'est pas impossible que j'aie cet hiver fait un petit séjour à Paris. En ce cas, j'espère avoir le plaisir de vous y revoir ?

Il répondit par une phrase polie, mais sans empressement et prit congé de son hôtesse. M<sup>me</sup> de Rambuges lui tendit sa main, qu'il ne baisa pas comme il en avait coutume pour les femmes de son monde. Car il ne savait qui elle était, après tout, cette étrangère... Mais comme il eût accordé volontiers, spontanément, cet hommage à la charmante Yolaine dont il rencontra de nouveau les beaux yeux purs et sérieux, quand il s'inclina pour la saluer !

M<sup>me</sup> de Rambuges l'accompagna jusqu'à la porte du vestibule où attendait Savinien avec la lanterne allumée. Elle dit d'une voix douce : « Au revoir, je l'espère ! » Et resta debout sur le seuil, sans souci du froid, des flocons pressés, regardant s'éloigner dans la nuit la haute silhouette altière, jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

Alors la comtesse referma la porte, sans bruit, et se détourna... Une femme se tenait debout, au milieu du vestibule. Elle portait la tenue des femmes de chambre : robe noire, tablier blanc. Une coiffure de dentelle couvrait ses cheveux gris. Elle devait avoir dépassé la soixantaine et des rides apparaissaient sur son visage aux pommettes saillantes, où les petits yeux noirs brillaient d'un éclat vif.

Elle s'approcha à pas légers et posa sur le bras de la jeune femme sa main osseuse.

– Pourquoi restais-tu là, ma Nadiège blanche ? Tu risquais de prendre froid.

– Froid ? froid ? Est-ce que je pensais à cela ?... Ah ! si tu savais, Mavra !... Si tu savais !

Ses yeux étincelaient, sa bouche trembla un instant.

– Quoi donc, ma chère comtesse ? Quel bonheur est survenu pour toi ?

Nadiège approcha ses lèvres de l'oreille de Mavra et dit tout bas :

– Écoute, écoute !... Je viens de trouver celui qui sera mon maître, celui que j'aime, que j'aimerai comme une folle, comme une esclave !

– Que dis-tu ! Un maître, à toi, ma Nadiège ?... à toi, qui sais si bien faire des hommes de simples pantins dont tu tires les ficelles à ton gré ?

– Oh ! celui-là n'est pas de cette espèce ! Si tu l'avais vu, Mavra !... Si beau, si fier !... Et ses yeux ! Ah ! je donnerais dix ans de ma vie... entends-tu, dix ans, pour qu'ils me regardent un jour avec amour !

– Ce jour-là ne sera pas long à venir, ma pigeonne blanche ! Déjà, tu l'as ensorcelé, j'en suis sûre.

– Détrompe-toi. La conquête sera peut-être un peu difficile, parce que, je te le répète, cet

homme-là ne doit pas ressembler aux autres. Mais c'est précisément ce qui me plaît en lui... Et c'est ce qui rendra mon triomphe plus magnifique, plus délicieux !

Elle frémissait en prononçant ces mots d'une voix basse, exaltée. Mais son visage conservait la blancheur mate de la fleur de jasmin, dans cette exaltation même.

– ... C'est un grand seigneur, Mavra : le duc de Gesvres. Toutes mes ambitions se réaliseraient si je devenais sa femme. Il faut que je le devienne.

Mavra l'entoura de ses bras, en la regardant avec adoration.

– Il en sera ainsi, ma jolie chatte. Tu le prendras à tes pièges, ce duc si fier, et ce ne sera pas long, quoi que tu en dises.

– Oui, je le prendrai ! Oui, je le veux !... Ah ! Mavra, je ne savais pas jusqu'ici ce que c'était que l'amour ! Mais je sens qu'il vient, et c'est une ivresse dont je n'avais pas idée !

## II

En se trouvant à l'air vif et glacé, Henry respira plus largement. Cette atmosphère lui plaisait infiniment mieux que celle, très tiède, mais trop parfumée, du salon de M<sup>me</sup> de Rambuges. De plus, il n'était pas fâché d'être délivré de cet entourage de félins – parmi lesquels se pouvait ranger la maîtresse du logis elle-même.

Qu'était-ce que cette femme à l'inquiétante physionomie ? Les Terneuil le sauraient peut-être... En tout cas, elle lui déplaisait au plus haut point. Certes, il la trouvait jolie – plus que jolie, étrangement séduisante. Mais il n'était pas de ceux qui se laissent charmer par les sirènes. Il fallait mieux, beaucoup mieux que cela pour prendre ce cœur ardent et fier, qui ne s'était jamais donné encore et méprisait les joies faciles dont beaucoup se contentaient, autour de lui.

Henry marchait d'un pas alerte à la suite du jeune garçon silencieux. La neige tombait toujours, en épais et lents flocons. Dans la nuit profonde, Henry ne distinguait au passage que de vagues formes d'arbres, éclairées par la lueur de la lanterne. Cependant une lumière, tout à coup, frappa sa vue, vers la droite. À ce moment, le jeune homme et son guide se trouvaient dans une combe, après avoir descendu un sentier glissant. M. de Gesvres demanda :

– Y a-t-il une habitation par-là ?

Savinien répondit laconiquement :

– Oui, monsieur, c'est Rochesauve.

Les sentiers devenaient plus raides et plus glissants encore... Henry, cependant, suivait facilement son guide. Il était souple, agile, très sûr de lui. Et quand, après une grande heure de marche, tous deux furent en vue de Rameilles, Savinien, qui n'avait guère desserré les dents de tout le trajet, dit avec une tranquille admiration :

– Il n'y en a pas beaucoup qui feraient ce chemin-là aussi facilement que Monsieur !

Puis il voulut se retirer, en refusant de se reposer au château. Henry lui mit une pièce d'argent dans la main, et le jeune garçon, après un remerciement poli, rebroussa chemin en balançant la lanterne.

La grille du château était ouverte. Au moment où Henry la franchit, le concierge apparut sur sa porte.

– Ah ! monsieur le duc !... M. le marquis commençait à être inquiet ! Il craignait que M. le duc se fût perdu dans tous nos sentiers.

Henry dit gaiement :

– Voilà ce qui m'est arrivé, en effet. Mais je suis sain et sauf, et c'est le principal.

À l'extrémité d'une allée de mélèzes, le château dressait sa façade éclairée. Quelqu'un, à ce moment, ouvrait une fenêtre du rez-de-chaussée et se penchait au dehors. Henry s'écria :

– C'est moi, Jacques ! Rien de cassé !

– Ah ! enfin !

Un peu après, dans le salon, Henry, entouré par ses amis, racontait son aventure. La jeune

M<sup>me</sup> de Terneuil, une blonde rieuse et fraîche, s'exclama :

– Vous étiez à la Sylve-Noire ?... chez M<sup>me</sup> de Rambuges, cette mystérieuse veuve que l'on dit si jolie ?

– Elle l'est, en effet, et doit plaire extrêmement – du moins à ceux qui aiment les femmes-chattes... Qu'est-ce donc, au juste, que cette personne ?

La marquise douairière secoua la tête.

– Au juste, on n'en sait rien. Elle se dit Russe, et Guillaume de Rambuges l'épousa au cours d'un séjour qu'il fit à Nice. Déjà veuve d'un de ses compatriotes, elle était alors, paraît-il, une habituée du Casino de Monte-Carlo et se trouvait toujours entourée d'une cour d'adorateurs... M. de Rambuges était un homme faible, mais violent. Y eut-il des scènes entre eux ? Toujours est-il qu'un jour, on le vit arriver seul, dans cette demeure où il n'était pas revenu depuis son mariage. Mais peu après, la jeune femme venait le retrouver. Sans doute implora-t-elle son pardon, – je vous raconte ce qu'on a imaginé

dans le pays, – car on les aperçut quelques jours plus tard, se promenant dans la forêt ; la comtesse donnait le bras à son mari, et la physionomie de celui-ci n'avait plus l'expression dure et sombre qu'on lui avait vue depuis son retour. Peu après, ils quittèrent le pays... Un mois plus tard, nous apprenions la mort de M. de Rambuges, dans le Midi. Pendant plus d'une année, on n'entendit plus parler de sa veuve. Puis elle revint, il y a deux ans, et s'installa à la Sylve-Noire, en y faisant faire beaucoup d'aménagements... On dit que c'est très élégant, là-dedans ?

– Très élégant, en effet, et d'une originalité qui s'harmonise fort bien, d'ailleurs, avec le genre de beauté de la maîtresse du logis.

Jacques de Terneuil fit observer :

– Nous ayons toujours trouvé assez singulier qu'elle vînt s'installer pendant près des trois quarts de l'année dans cette solitude. Elle n'a dans le pays aucune relation et n'a jamais cherché à en faire. Elle ne voisine qu'avec Rochesauve, où vit un oncle de son mari, le comte Gilbert de Rambuges, qui est à demi paralysé.

– Mais elle a près d'elle une jeune parente ?... Une jeune fille charmante, M<sup>lle</sup> Yolaine de Rambuges.

– Ce doit être la fille d'un frère cadet de son mari, une orpheline dont Gilbert de Rambuges est le tuteur. Elle habitait Besançon, chez une tante de sa mère, son unique parente de ce côté. Celle-ci est morte, il y a un an environ... Pourquoi la jeune fille vit-elle maintenant chez la veuve de son oncle, plutôt que chez son tuteur ? Cela, je l'ignore.

La jeune marquise demanda :

– Elle est bien, cette demoiselle de Rambuges ?

– Ravissante !... Et elle paraît extrêmement sérieuse et distinguée, mais un peu triste.

– La vie ne doit pas être gaie à la Sylve-Noire. Je ne comprends pas ce que peut y faire cette jeune femme que l'on disait si mondaine, et très habile à faire tourner la tête de tous les hommes !... Mais venez vite dîner, monsieur ! Ces émotions ont dû vous creuser l'estomac ?

– Plutôt, oui. M'autorisez-vous à m'asseoir à table dans cette tenue, pour ne pas vous retarder ?

– Mais je crois bien ! Tout est permis à un homme qui vient d'échapper aux enchantements de notre perfide forêt.

Il dit avec un sourire, tout en offrant le bras à son hôtesse :

– Et à ceux de la comtesse de Rambuges. Ils doivent être, je le crois, plus dangereux que les autres.

– Les a-t-elle donc essayés sur vous ?

– Oui, quelque peu.

– Et vous n'en êtes pas ému ?

– Oh ! pas du tout !

Jacques, qui avait entendu, dit gaiement :

– Il n'a pas trouvé encore celle qui aura le pouvoir de te charmer... N'est-ce pas, Henry ?

– Non, pas encore.

Mais la voix ferme et chaude hésita légèrement, en répondant ainsi... Car Henry revoyait en esprit un charmant visage au teint

délicat, à la petite bouche mélancolique, aux yeux magnifiques et profonds.

Au cours de la soirée, on parla encore beaucoup de la Sylve-Noire et de sa mystérieuse propriétaire. M. de Gesvres dut décrire le logis, la toilette de M<sup>me</sup> de Rambuges, et définir l'impression que celle-ci lui avait faite, — impression plutôt désagréable, il ne le cacha pas.

M. de Terneuil dit en riant :

— D'après ce que je comprends, ce n'était pas réciproque, et la jolie veuve aurait souhaité jouir plus longtemps de ta présence, mon beau duc. Quelle aubaine qu'un flirt comme celui-là !... Je suis certain que tu as laissé là un souvenir et un regret durables.

M. de Gesvres riposta sur le même ton :

— Pourquoi pas un désespoir éternel ! À t'en croire mon cher Jacques, je ferais des victimes partout où je passe.

— Eh ! c'est un peu vrai ! Tu as de nombreuses admiratrices, Henry — et tu ne l'ignores pas.

Le jeune homme eut un léger mouvement

d'épaules, en répliquant d'un ton sérieux :

– Je veux l'ignorer en tout cas.

\*

Au bout de trois jours, M. de Terneuil, guéri de son rhumatisme, commençait d'emmener son ami en de longues promenades ou des parties de chasse. La neige avait cessé de tomber, et elle était presque fondue, sauf sur les hauteurs et au fond de certaines combes que ne visitait jamais le soleil. Henry se montrait fort enthousiaste de la sévère et forte beauté du pays. Il se faisait raconter, par le vieux Guideuil, les légendes qui se répétaient encore le soir, aux veillées. L'une d'elles l'intéressa particulièrement, parce qu'elle avait trait à la Sylve-Noire.

En des temps perdus dans un lointain fort brumeux, la forêt avait été au pouvoir d'une enchantresse, la belle Héla aux yeux verts, qui attirait par son chant les voyageurs égarés, qu'on ne revoyait jamais plus. Un jeune homme résolut

d'aller à la recherche de sa fiancée, ainsi disparue. Bien armé, il pénétra dans la forêt. À lui se présenta une femme merveilleusement belle, qui le prit par la main et l'emmena en son logis, sans qu'il songeât à résister. Cependant, à ses yeux couleur d'émeraude, il avait reconnu que c'était Héla... Mais l'enchantement étendait sur lui son pouvoir. Quand, essayant d'y échapper, il lui réclamait sa fiancée, elle répondait avec un sourire mystérieux : « Plus tard... Oui, je te promets que plus tard je te réunirai à elle. »

Et une année passa. Un soir, le jeune homme vit Héla revenir de sa quotidienne promenade en forêt, avec un étranger, un voyageur, à en juger par sa tenue. Au repas, servi par des génies de la forêt, il trouva un goût étrange au breuvage versé en une coupe d'or. Mais Héla lui disait avec un sourire enjôleur : « Bois !... Bois donc, et sois heureux. Je vais réaliser ton désir. » Bientôt après, il tomba dans une torpeur profonde, et de là glissa dans la mort. Les génies de la Sylve-Noire prirent son corps et l'enterrèrent près de sa fiancée, que la cruelle Héla avait fait mourir.

« Depuis ces temps-là, ajouta Guideuil, la forêt a toujours conservé la réputation d'être ensorcelée. »

Il racontait aussi l'histoire du mystérieux trésor de Rochesauve. Jadis, un comte Martin de Rambuges était parti pour les Indes, en abandonnant sa femme et son jeune fils Hubert. Vingt ans plus tard, il revenait, ramenant une Hindoue d'une grande beauté et rapportant des coffres pleins de trésors. Pendant son absence, la comtesse était morte de chagrin et Hubert, marié, avait eu plusieurs enfants. Son père l'obligea de quitter Rochesauve et s'y installa avec l'étrangère. Il semblait malade et ne sortait jamais de sa demeure où il était servi par des domestiques hindous... Puis, un jour, on apprit sa mort. Comme il avait vécu en réprouvé, l'Église ne lui fit pas de funérailles. Il fut enterré dans la crypte de la chapelle seigneuriale, près de ses ancêtres. Les domestiques étrangers retournèrent dans leur pays. Quant à la jeune femme, aperçue seulement à son arrivée par quelques gens de la contrée, elle demeura introuvable. Les serviteurs jurèrent que la veille de la mort du maître, ils

L'avaient vue encore près de lui, et qu'ils ne savaient ce qu'elle était devenue. L'énigme ne fut jamais éclaircie... Et pas davantage on ne retrouva trace des fabuleux trésors rapportés des Indes. Hubert de Rambuges et ses successeurs firent faire des recherches qui, toutes, aboutirent au même décevant résultat. Certains finirent par en conclure que ces fabuleuses richesses n'avaient jamais existé que dans les imaginations exaltées par le mystère qui entourait l'existence de Martin de Rambuges. »

Mais chez la plupart des gens du pays, la croyance à ces fantastiques richesses était demeurée vivace, ainsi que le déclara fort catégoriquement le vieux garde-chasse.

– Et vous, Guideuil, quelle est votre idée là-dessus ? demanda Henry qu'intéressait le bon sens pratique du vieil homme.

– Moi, monsieur le duc, j'y crois aussi, et ferme ! À mon avis, on devrait détruire Rochesauve de fond en comble, et on finirait bien par trouver quelque chose.

Deux ou trois fois, au cours de leurs

promenades, Jacques et Henry étaient passés près du château. À mi-hauteur, sur une plate-forme rocheuse, les murs lézardés se dressaient entre deux tours carrées en partie ruinées. Le lichen rongait la pierre, le lierre robuste la descellait. L'herbe poussait dans la cour, que laissait apercevoir la porte entrebâillée au-delà du pont de pierre qui avait remplacé le pont-levis, sur la douve où croupissait une eau verdâtre. Cette demeure avait un aspect d'abandon presque sinistre, comme le fit remarquer Henry à son ami.

– Et il vit tout seul, là-dedans, ce comte de Rambuges ?

– Seul avec deux domestiques, le mari et la femme. Il doit avoir près de soixante-quinze ans. Je l'ai connu quand j'étais enfant. Il était déjà à peu près ruiné, car il avait mené la grande vie à Paris. Resté veuf de bonne heure et sans enfants, il s'occupait de ses neveux, – Guillaume et Bernard, – de celui-ci surtout, plus intelligent, plus affectueux. Grâce à ses nombreuses relations, il lui avait ménagé un mariage avec une très riche héritière. Mais ! Bernard avait fait son

choix en dehors de lui. Celle qu'il aimait était de grande famille, et sans fortune. L'oncle s'emporta, menaça. Le neveu tint bon. Il y eut brouille, et on ne se revit plus... Bernard, qui était officier, partit avec sa femme pour l'Algérie. Quelques années plus tard, il devenait veuf. Ce fut un chagrin violent pour lui, et le début d'une maladie qui l'enleva à son tour, en lui laissant le temps d'écrire à son oncle pour lui recommander sa petite fille.

À cette époque, M. de Rambuges, réunissant les débris de sa fortune, venait de se terrer ici, ne voyant presque personne du voisinage et s'occupant de chasse et de musique. Il ne pouvait guère prendre chez lui un tout petit enfant. Aussi accepta-t-il l'offre que lui fit une tante de la défunte comtesse Bernard, la chanoinesse de Stréaincourt, de recueillir et d'élever cette orpheline assez médiocrement pourvue au point de vue pécuniaire, car Bernard avait complètement laissé péricliter sa fortune, d'ailleurs peu considérable. On assure que Gilbert de Rambuges refusa toujours de voir cette enfant, sans doute par un reste de ressentiment

contre son neveu... Je le crois devenu fort original – peut-être même un peu gâteux. Depuis quelques années, personne ne l'a aperçu. Il ne sort plus, refuse sa porte au curé et à un vieux magistrat en retraite, avec lequel il chassait autrefois. Quand la paralysie le frappa, il fit venir le médecin. Au bout de quelques mois, voyant que les médicaments le laissaient aussi mal en point, il ne voulut plus le recevoir, ayant décidé, disait-il, de se soigner lui-même. Depuis lors, personne ne sait comment il va, ce qu'il devient, car ses domestiques sont la discrétion même et ne bavardent jamais dans le bourg.

Henry fit observer :

– Étant donné le portrait du personnage, je comprends qu'il n'ait pas accueilli chez lui sa petite-nièce. Mais, vraiment, M<sup>lle</sup> de Rambuges me semble un singulier chaperon pour cette jeune fille !

– En effet, d'après l'impression qu'elle t'a faite, et ce qu'on m'en avait dit auparavant. Mais lui n'a pas réfléchi à cela, fort probablement, et s'est trouvé très satisfait de se débarrasser ainsi

de ce souci. D'ailleurs, comme je te le disais tout à l'heure, je soupçonne le pauvre homme de n'avoir plus l'entendement très net.

Au cours de leurs excursions, les deux jeunes gens n'étaient pas encore retournés à la Sylve-Noire. Jacques demanda un matin :

– Veux-tu que nous y allions, avec Guideuil ?

– Volontiers. Elle est superbe, cette ensorceleuse. Je la reverrai avec plaisir.

Guideuil ne fit aucune observation quand son maître lui annonça qu'il accompagnerait le duc de Gesvres et lui dans leur promenade à travers la forêt. Mais un pli de contrariété se forma au-dessus de ses gros sourcils blancs en broussailles, et il s'éloigna en marmottant :

– Pourvu qu'on ne « la » rencontre pas !... C'est déjà trop qu'« il » l'ait vue. Elle porte sûrement malheur, cette femme-là !

La neige avait recommencé de tomber la nuit précédente. Cette fois, elle tiendrait pour tout l'hiver, la blanche reine de la montagne... Aujourd'hui déjà, elle transformait l'aspect de la

forêt. La Sylve-Noire ne méritait plus son nom. Elle était ainsi moins mystérieuse, mais plus somptueusement belle. Les sentiers semblaient s'enfuir dans une blancheur indéfinie, entre les arbres dont les branches ployaient sous leur fardeau glacé... Et son silence paraissait tellement imposant que les jeunes gens baissaient instinctivement la voix, en échangeant leurs réflexions.

Comme ils allaient s'engager dans un chemin qui descendait en pente raide, Jacques fit observer :

– Si nous prenions cet autre, Guideuil ! Il me paraît meilleur.

– C'est vrai, monsieur le marquis, mais il conduit à la maison de l'étrangère.

– Que nous importe ! Ce n'est pas un chemin privé, donc rien ne nous empêche d'y passer.

– Bien sûr !... bien sûr !...

Jacques se mit à rire, en voyant son embarras et son air soucieux.

– Qu'est-ce que tu as, mon vieux Guideuil ?

Tu as peur que nous soyons ensorcelés par l'enchanteresse de la Sylve-Noire !

– Tout de même, ça se pourrait, monsieur le marquis ! Voyez-vous, il y a un sort sur la forêt, depuis des centaines et des centaines d'années. On y a volé, assassiné, on s'y est égaré...

– Comme dans toutes les forêts du monde, parbleu !

– Pardon, monsieur le marquis, ce n'est pas tout à fait la même chose. Ici, les gens disparaissaient sans qu'on en retrouve trace, pas même un débris de vêtement ou un ossement à mettre en terre sainte.

– En tout cas, pareille mésaventure n'est pas advenue à M. de Gesvres, puisque le voilà bien en chair et en os, après avoir échappé aux maléfices de la Sylve-Noire. Allons ! en route par-là, Guideuil ! Ton sentier de casse-cou ne me dit rien qui vaille, et j'aime mieux...

Il s'interrompt... Deux femmes apparaissaient dans le chemin. La plus petite était vêtue de blanc. L'autre s'enveloppait dans un grand

manteau noir, dont le capuchon se rabattait sur sa tête... Henry murmura :

« Les voilà !... »

Et le garde dit entre ses dents :

« Le malheur est sur nous ! »

M<sup>me</sup> de Rambuges avançait d'un pas léger, qui semblait glisser sur le sol neigeux. Un long vêtement de fourrure blanche moulait sa taille fine, si étrangement onduleuse. Une écharpe de soie blanche aux reflets d'argent couvrait ses cheveux, s'enroulait autour de ses épaules, entourant son visage où les yeux brillaient à l'ombre des cils pâles en s'attachant sur Henry, après avoir effleuré M. de Terneuil.

Jacques dit à voix basse :

– Oui ! elle est jolie !... très jolie !... et l'autre aussi !

– Oh ! l'autre l'est dix fois plus !... On ne peut pas comparer !...

Les deux femmes approchaient. Elles inclinèrent la tête pour répondre au salut des jeunes gens, et M<sup>me</sup> de Rambuges s'arrêta, en

adressant à Henry le mystérieux sourire de ses lèvres sinueuses.

– Vous voilà revenu quand même dans notre Sylve-Noire, monsieur le duc ? Vous ne lui avez pas gardé rancune ?

– Pas la moindre, madame !... Et je l'admire beaucoup dans sa parure de neige.

Lui ne regardait pas la jeune veuve. Il ne voyait que Yolaine immobile à quelques pas derrière M<sup>me</sup> de Rambuges. À l'ombre du capuchon noir, son visage, d'un ovale parfait et d'une rare pureté de traits, rosé par le froid, avait une délicate fraîcheur de jeune fleur et ses yeux, dont l'admirable nuance bleu sombre frappa Henry, semblaient plus profonds encore que l'autre jour, – plus tristes aussi, peut-être, bien qu'une vive lumière les eût éclairés un instant à la vue de M. de Gesvres. Le jeune homme pensa : « Ils sont merveilleux !... » Puis il remarqua le cerne bleuâtre qui les soulignait et l'amaigrissement du charmant visage.

Il présenta son ami. M<sup>me</sup> de Rambuges dit gracieusement :

– J’ai entendu parler de vous par mon mari et, par son oncle, monsieur. Mon pauvre Guillaume avait votre famille en grande estime... Si je n’avais résolu, après mon grand chagrin, de vivre dans la retraite, j’aurais eu grand plaisir à connaître M<sup>me</sup> de Terneuil.

– Ma femme aussi, certainement, aurait été charmée... Mais nous demeurons fort peu de temps à Rameilles...

– Oui, je le sais !... Et moi, je suis une solitaire, qui ne quitte guère sa forêt. Ici, je deviens sauvage, je prends une âme de Sylvain.

Elle sourit – de cet étrange sourire qui ne gagnait pas les yeux. Ceux-ci restaient câlinement doux, et tout au fond des prunelles dansait une fascinante petite lueur d’or.

Henry remarqua aujourd’hui leur nuance : ils étaient verts, d’un vert trouble et changeant, sur lequel le jeu habile des paupières et des cils faisait passer des ombres fugitives.

– Je ne veux pas vous retarder, messieurs ! Bonne fin de promenade !...

Elle s'interrompit un instant et ajouta, en enveloppant M. de Gesvres de la caresse de son regard :

– Je serais très heureuse si vous veniez un jour, tous deux, en vous promenant, me demander une tasse de thé.

Henry dit froidement :

– Je vous remercie, madame. Mais je ne reviendrai plus à la Sylve-Noire, car je quitte Rameilles dans trois jours.

– Ah ! c'est fort dommage ! Mais qui sait ! le hasard nous permettra peut-être encore de nous rencontrer.

Elle tendit la main aux jeunes gens, en souriant toujours, et continua sa route, suivie de Yolaine que M. de Gesvres et son ami avaient respectueusement saluée.

Jacques murmura :

– Elle l'aidera, le hasard ! Tu es une trop belle proie, mon cher, pour qu'elle ne te tende pas ses filets.

Henry eut un sourire de mépris.

– Je ne la crains pas. Elle m'est profondément antipathique... Quel regard déplaisant !

– Mais qui a dû en prendre beaucoup d'autres, dont l'âme n'était pas trempée comme la tienne. C'est une femme dangereuse. Quant à M<sup>lle</sup> de Rambuges, elle est adorablement jolie !

Le regard d'Henry s'éclaira.

– N'est-ce pas ?... Quel contraste entre ces deux femmes ! Si elle est droite et délicate, comme le fait croire l'expression de sa physionomie, cette pauvre enfant doit souffrir beaucoup de vivre près de M<sup>me</sup> de Rambuges.

Ils s'étaient remis en marche. Derrière eux, Guideuil s'avavançait, le front soucieux... Jacques se tourna vers lui en demandant gaiement :

– Eh bien ! nous l'avons rencontrée, Guideuil ! Que va-t-il nous arriver ?

– Rien de bon, monsieur le marquis ! Il n'y avait qu'à voir la manière dont cette chatte blanche regardait M. le duc !... J'en ai eu froid dans le dos !

Les jeunes gens se mirent à rire.

– Tiens ! la chatte blanche !... C'est très bien trouvé, Guideuil ! Mais je saurai me garder d'elle, ne craignez rien, mon brave.

Le regard respectueusement admiratif du vieux garde enveloppa le beau visage énergique, redevenu subitement sérieux.

– Je souhaite que monsieur le duc en ait toujours la volonté, car ces femmes-là, ça ne peut faire que le malheur d'un homme.

Jacques lui dit :

– Viens ici, près de moi, et répète ce que tu m'as raconté un jour, à propos du trésor de Rochesauve. J'étais préoccupé, je n'ai pas fait attention...

Guideuil vint se placer à la gauche de son maître. Il baissa la voix, en jetant un regard investigateur autour de lui.

– J'ai dit, monsieur le marquis, que les mouches sentent de loin le miel, et viennent rôder autour.

– Parle clairement, voyons !

– La mouche, c'est cette petite femme

blanche. Le miel, c'est le trésor.

– Eh bien ?

– Eh bien ! j'ai dans l'idée qu'elle n'est pas venue pour rien ici, qu'elle ne va pas pour rien si souvent à Rochesauve, où la société du vieux M. de Rambuges ne doit pas être bien récréative. Elle croit au trésor, et elle le cherche.

– Tu as de l'imagination, mon vieux Guideuil !

Le garde hochait la tête.

– On ne me fera jamais accroire qu'une femme comme celle-là vient vivre dans un endroit désert, sans voir personne, pour son plaisir, soi-disant. Il y a quelque chose là-dessous.

Henry fit observer :

– Mais en admettant que ce fameux trésor existe, il reviendrait à M<sup>lle</sup> de Rambuges, seule héritière du châtelain de Rochesauve.

– Ah ! ah ! voilà, monsieur le duc !... Reviendrait-il à M<sup>lle</sup> de Rambuges ?... ou à la veuve du comte Guillaume ? Les testaments ne

sont pas faits pour rien. En trois lignes, le vieux monsieur peut déshériter sa nièce... Et le trésor est à la chatte blanche, qui aura sans doute cajolé le cher oncle, dont la tête est un peu faible, c'est probable.

Henry dit pensivement :

– Vous pourriez avoir raison.

Mais M. de Terneuil leva les épaules.

– Pour adopter ces imaginations-là, il faudrait croire au trésor... et je n'y crois pas. Ce sont des légendes qu'on raconte sur tous les vieux châteaux, ni plus ni moins.

M. de Gesvres fit observer :

– Mais M<sup>me</sup> de Rambuges peut y croire, elle, et le chercher, comme dit Guideuil.

– Ah ! cela, c'est possible... Elle doit aimer le luxe et la vie large, la jolie chatte ! Guillaume avait une assez belle fortune, héritage d'un vieux parent qui l'avait très fortement avantagé. Il l'a laissée à sa veuve. Mais déjà, ces petites dents pointues l'avaient fort probablement diminué de façon notable.

Ils atteignaient en ce moment la maison de la comtesse. Un homme en sortait. Il était grand, lourd d'allure, un peu boiteux. Une barbe grisonnante s'étalait au bas de son visage rude, à la mâchoire saillante. Sa tenue était moitié celle d'un paysan, moitié celle d'un domestique. Il salua, en jetant vers les promeneurs un regard en dessous, et s'éloigna dans un sentier où bientôt il disparut.

Jacques demanda :

– Qui est-ce ?

– Bourlatte, le domestique de M. de Rambuges, monsieur le marquis... Un type pas franc, qu'on n'aime guère dans le pays. Sa femme et lui, c'est muet comme des poissons. On ne peut pas leur tirer un mot sur le vieux monsieur, sinon : « Il ne va pas plus mal... Il se maintient », quand on les presse trop. Le fils, Savinien, est domestique chez M<sup>me</sup> de Rambuges, pour aider les deux étrangers, des Russes, à ce qu'on dit. Il n'est pas plus causant que ses parents. C'est du monde pas agréable... Avec ça, pour eux, il n'y a ni fêtes ni dimanches. Ça leur a

pris tout d'un coup, voilà près de deux ans. Le vieux monsieur ne risque pas d'avoir le prêtre, à ses derniers moments !... Et ce n'est pas celle de là-dedans qui le fera venir !

D'un mouvement de tête, il désignait la maison, triste et noire sous son toit en pente rapide, blanc de neige.

– ... Elle ne met jamais les pieds à l'église, et la jeune demoiselle non plus.

Henry dit vivement :

– Comment, M<sup>lle</sup> de Rambuges ?... Elle a dû cependant être élevée chrétiennement ?

Jacques répondit :

– C'est probable... L'influence de M<sup>me</sup> de Rambuges a-t-elle déjà agi sur elle ? Peut-être... Ce serait dommage, de toutes façons.

Henry songea tout haut :

– Ce serait affreux !

Il se sentait tout à coup un petit froid au cœur. Serait-il donc possible que cette charmante Yolaine au regard si pur, si admirablement

sérieux et profond, fût une âme faible, aisément détachée de ses croyances, s'accommodant d'abandonner toute pratique religieuse ?... Mais que deviendrait-elle, la malheureuse enfant, ainsi désarmée, soumise aux conseils de cette femme dont l'âme devait être aussi trouble que le regard ?

Un pâle rayon de soleil se glissait entre les branches poudrées des sapins ; il éclairait la blancheur des sentiers, les vitres de la vieille maison grise, derrière lesquelles tombaient les stores brodés. Mais Henry ne regardait plus rien. Il pensait à Yolaine, aux dangers qui l'attendaient ; il songeait : « Elle doit souffrir. Ses yeux le disent... Peut-être n'est-elle pas libre d'agir comme elle le voudrait ? Il ne faut pas condamner sans connaître le fond des choses... » Et il éprouvait comme un petit frémissement intérieur, au souvenir du regard mélancolique et si délicieusement doux qu'il avait vu se fixer sur lui, tout à l'heure, quand il avait salué M<sup>lle</sup> de Rambuges.

### III

L'hôtel de Mayonne comptait parmi les plus vastes et les plus imposants du faubourg Saint-Germain. Édifié sous le règne de Louis XIII, il renfermait des pièces magnifiques, dont la décoration, les tapisseries, le superbe mobilier ancien excitaient l'admiration des connaisseurs. Le duc actuel y avait introduit tous les aménagements modernes, habilement amalgamés à l'aristocratique et sévère beauté de la vieille demeure. Car il était tout à fait de son temps, M. de Mayonne, et l'on se rappelait qu'il avait été un des premiers, dans le Faubourg, à remplacer par l'automobile ses attelages superbes, au grand regret de son fils Henry qui avait la passion des chevaux, généralement héréditaire chez les la Rochethulac.

Sur les derrières de l'hôtel, une aile en retour donnait sur le jardin, qui formait parc un peu plus

loin. M. de Gesvres en occupait le rez-de-chaussée et le premier étage et Pierre, son frère cadet, le second. En sa qualité d'aîné, pourvu d'ailleurs d'une fortune personnelle par l'héritage d'un vieil ami de son grand-père dont il était le filleul, Henry avait dans la demeure paternelle sa domesticité personnelle, son automobile, ses chevaux. Il déjeunait chez lui et y dînait également quand ses parents et sa sœur étaient invités au dehors – cas très fréquent, car le monde les prenait tous, et ils se donnaient à lui fiévreusement.

Dans cette atmosphère frivole, Henry n'avait jamais connu les joies familiales. Petit enfant, il servait de parure à sa mère, fière de sa beauté, de son charme, et qui oubliait qu'une âme vivait en cette enveloppe mortelle. Plus tard, on l'avait confié à un précepteur... M<sup>me</sup> de Mayonne, pour oublier ses souffrances conjugales, se lançait à corps perdu dans le tourbillon mondain. Elle embrassait son fils matin et soir, jetait de temps à autre un coup d'œil sur sa tenue, qu'elle voulait irréprochable, s'informait parfois du progrès de ses études. Après cela, elle croyait avoir accompli

tout son devoir.

M. de Mayonne, occupé de ses plaisirs, oubliait quelque peu les enfants relégués dans la nursery d'abord, et plus tard dans un appartement aménagé pour leurs jeux et leurs études. Il les voyait aux repas et les déclarait très bien élevés, parce qu'ils étaient silencieux, corrects, d'une tenue parfaite... Henry, comme aîné, obtenait de sa part un peu plus d'attention, à mesure qu'il grandissait. Parfois, il frappait sur l'épaule de l'enfant en disant :

– Eh ! voilà un duc de Gesvres qui s'annonce bien, vraiment !

Mais il ne voyait pas la réflexion profonde de ce regard un instant levé sur lui. Il ne comprenait pas l'appel muet adressé à son cœur de père par ce cœur d'enfant affamé d'affection.

Heureusement pour Henry, le précepteur choisi par M<sup>me</sup> de Gesvres se trouvait être une nature élevée, intelligente, qui comprit aussitôt quelle rare valeur morale contenait en germe l'âme de ce garçonnet.

L'abbé Sorbes sut cultiver ce riche terrain, contrebalancer par une forte éducation religieuse les exemples, l'atmosphère mondaine et trop souvent amoral de la demeure paternelle. Tandis que Pierre, le cadet, nature molle, avide de jouissances, échappait de bonne heure à l'influence de son maître, l'aîné devenait un homme énergique, habitué à discipliner ses passions au lieu de se faire leur esclave, et si parfaitement maître de lui toujours que ses amis disaient, avec une conviction admiratrice : « Oh ! la Rochethulac, personne ne le fera jamais aller où il ne veut pas ! »

D'une rare intelligence, il était de ces êtres qui réussissent à tout, qui possèdent tous les dons. Ses études brillantes avaient commencé de flatter l'amour-propre du père... Mais quand Henry parla de l'École navale, son rêve, il se heurta à un refus formel. M. de Mayonne estimait que son aîné, le duc de Gesvres, le futur duc de Mayonne, avait sa place à tenir à la tête de la haute aristocratie mondaine, et qu'il ne lui convenait pas de végéter dans les grades inférieurs de l'armée navale, comme il en adviendrait

sûrement avec un nom tel que le sien. Il l'autorisa seulement à faire son droit, en attendant le service militaire.

Henry, une fois libéré, commença de voyager. Il essayait d'oublier ainsi, comme autrefois dans l'étude, la grande tristesse de sa vie : le manque d'affection familiale. Maintenant qu'il était jeune homme, son cœur ardent aspirait à se donner, à trouver l'amour d'une épouse et le bonheur d'un foyer. Mais son éducation, le sérieux de son esprit, une délicatesse innée, le rendaient prudent, plein de défiance pour les pièges féminins, désireux de rencontrer celle qui saurait le comprendre, être pour lui la compagne rêvée, — celle qu'il pourrait aimer vraiment.

Déjà sa mère lui avait désigné plusieurs candidates, — car celles-ci ne manquaient pas, comme le disait M<sup>me</sup> de Mayonne en considérant son aîné avec complaisance. Mais aucune ne plaisait assez à Henry pour qu'il eût l'idée d'en faire sa femme.

En ce soir de la semaine de Noël, il achevait de s'habiller pour le dîner de réception intime que

donnait sa mère. Il lui fallait bien, de temps à autre – et surtout quand elles avaient pour théâtre le logis paternel – se prêter à ces corvées mondaines... Mais il regrettait vivement la bonne soirée de travail qu'il eût passée en tête-à-tête avec la *Vie du maréchal de Mayonne*, son aïeul, dont il avait commencé d'écrire l'existence mouvementée.

On frappa à la porte de son appartement. Le valet de chambre alla ouvrir et revint portant une lettre sur un plateau. Henry la prit distraitement... L'enveloppe très longue, satinée, timbrée d'une couronne comtale, était d'un doux vert pâle, sur lequel ressortait l'écriture étrange, toute en traits menus, hachés – en coups de griffes.

Un parfum subtil, capiteux, monta aux narines de M. de Gesvres. Aussitôt celui-ci évoqua un salon vert et blanc, une jeune femme aux gestes félins, au regard de perfide câlinerie... Il pensa avec irritation : « Comment, elle ose m'écrire ! » Et son premier mouvement fut de déchirer l'enveloppe, sans prendre connaissance du contenu.

Puis il se ravisa. Près de cette femme apparaissait, dans son souvenir, la délicieuse physionomie de Yolaine, qu'il n'avait pu oublier... La lettre ne portait pas de timbre. M<sup>me</sup> de Rambuges devait donc être à Paris – et sa nièce l'accompagnait peut-être ?... Or Henry ressentait tout à coup un ardent désir de revoir la seule femme qui eût fait impression sur lui... Mais pour cela, il lui fallait aussi revoir l'autre, qui lui inspirait tant de défiance.

L'enveloppe contenait une carte, où la même main avait « griffé » ces mots :

« La comtesse Guillaume de Rambuges serait très heureuse que M. le duc de Gesvres voulût bien venir prendre une tasse de thé chez elle, un de ces jours. Il la trouvera toujours de 5 à 7 heures. »

Henry eut un mouvement d'épaules, et esquissa le geste de déchirer la carte... Puis il se ravisa encore en songeant que l'adresse de la comtesse s'y trouvait. Et il alla l'enfermer dans un tiroir de son bureau.

Le valet de chambre, tout en feignant de

ranger autour de lui, le suivait d'un regard intéressé. Né sur les terres de Mayonne, stylé tout enfant par la duchesse, en vue du service futur d'Henry, Germain était un serviteur impeccable, qui ne se fût pas permis le moindre accroc à la plus parfaite correction. Mais sous ses allures de domestique bien appris, il cachait un culte pour son jeune maître. Plus encore que le propre père de celui-ci, il était fier de ses rares qualités physiques et intellectuelles, de son haut rang, des succès qui l'attendaient partout où il paraissait, et parfois, échappant à sa réserve habituelle, il disait aux gens de l'office occupés à dauber sur M. de Mayonne ou sur son fils cadet :

– M. le duc de Gesvres a plus de valeur dans son petit doigt qu'eux deux réunis.

Or, ce soir, cette lettre l'intriguait... Il savait quelles avances étaient faites à son maître, et comment celui-ci les dédaignait. Jusqu'à ces jours derniers, il était persuadé que M. de Gesvres n'avait aucune inclination sentimentale. Mais en rangeant dans le cabinet de travail, la veille, il avait fait tomber, en soulevant une pile

de papiers, une feuille sur laquelle était tracée une exquise figure de femme. Devant elle, Germain était resté un moment émerveillé... Cette fois, ça devait y être ! M. le duc était amoureux – et pas à tort, ma foi ! Mais de qui ?... Le valet de chambre aurait bien voulu le savoir. Ce dont il demeurerait persuadé en tout cas, c'est que cette jeune personne ne pouvait être que quelqu'un de très bien, digne d'entrer dans l'illustre maison de la Rochethulac.

Et voilà que cette lettre le laissait perplexe maintenant. L'écriture lui semblait féminine. Était-ce la charmante inconnue du dessin qui correspondait ainsi avec M. de Gesvres ?... Cette liberté, l'écriture si étrange, le parfum trop grisant, tout cela, dans l'idée de Germain, s'accordait mal avec l'aristocratique figure de jeune fille, avec l'expression pure et grave de ces beaux yeux.

Il n'avait pas été non plus sans remarquer le geste irrité, presque répulsif qu'avait eu son maître en touchant l'enveloppe verte, sa bouche dédaigneusement plissée tandis qu'il lisait, son

mouvement pour déchirer la carte... Mais il avait conservé celle-ci, cependant.

M. de Gesvres revenait de son cabinet de travail. Il demanda :

– Ma boutonnière, je vous prie, Germain.

Le valet de chambre apporta la rose aux pétales délicats, à peine teintées de jaune, par laquelle Henry, ennemi de la banalité, remplaçait l'habituelle orchidée.

Un rapide coup d'œil dans une glace suffit au jeune homme pour s'assurer que tout était bien. Après quoi, il quitta son appartement, suivi du regard par Germain qui songeait orgueilleusement : « Il va encore les mettre tous dans le sixième dessous, M. Pierre un des premiers. Dirait-on jamais les deux frères !... Et « elles » vont toutes avoir une maladie de cœur, ce soir. »

Il se mit à rire silencieusement. Puis il pensa : « Elle sera peut-être là, cette belle inconnue du dessin ? Il faudra que je tâche de jeter un coup d'œil sur les salons, pendant la soirée. »

Le dîner, d'après ce que M<sup>me</sup> de Mayonne en avait dit à son fils, ne devait réunir que des relations intimes... Aussi le jeune homme fut-il assez surpris d'être présenté à deux étrangers qu'il n'avait encore jamais vus chez sa mère : un certain don Emilio Faravès et sa nièce Luisa, celle-ci jolie blonde aux yeux noirs vifs et hardis, à la toilette trop voyante. Don Emilio était espagnol, fils d'un petit cabaretier de Barcelone. Tout jeune il avait émigré avec son frère Andrès en Argentine, et à eux deux ils avaient réalisé une énorme fortune. De son mariage avec une Californienne, Andrès avait eu deux fils qui, orphelines depuis quelques années, vivaient chez leur oncle, dont elles étaient les seules héritières.

Henry ne pouvait s'habituer à l'éclectisme de ses parents, en matière de relations. Complètement dépourvu de morgue, il aimait cependant retrouver autour de lui l'éducation, les sentiments qui étaient les siens, qui avaient été ceux de toute sa race. Les parvenus gonflés de leur richesse, frottés d'un enduit d'éducation mondaine et d'une instruction superficielle, lui étaient odieux au même point que les gens de son

monde avides de se déclasser en prenant les allures, la tenue, le langage des couches sociales inférieures ou préoccupés avant tout d'avoir l'air anglais, américain, mandchou, d'après la mode de l'année.

Comme il excellait dans l'art de doser sa politesse selon le degré de ses sympathies, comme il savait l'envelopper, à l'occasion, d'un rien d'impertinence que l'on soupçonnait plutôt qu'on ne le sentait, on le disait très orgueilleux, plein de dédain pour ceux de sa caste eux-mêmes, jugés par lui très inférieurs à sa propre valeur. Il n'en avait d'ailleurs que plus de prestige, aux yeux des snobs et à ceux des femmes que sa courtoisie hautaine, très « talon rouge », déclaraient-elles, subjuguait complètement.

Il en était ainsi probablement de doña Luisa, car, placée pendant le repas à gauche de M. de Gesvres, elle lui fit les plus aimables avances, sans se laisser décourager par la réserve du jeune homme. Elle parlait un français correct et semblait intelligente, d'esprit vif. Ayant beaucoup voyagé, beaucoup lu, elle avait la

mémoire bien meublée et savait en tirer à propos ce qu'il fallait. Henry finit par prendre quelque intérêt à sa conversation qui lui semblait moins banale, moins convenue que beaucoup d'autres entendues autour de lui, ce soir... La comtesse Vorskoff, là-bas, disait à M. de Mayonne son opinion sur la dernière pièce de X... en répétant le jugement formulé par la revue mondaine qu'elle recevait. M<sup>me</sup> de Sieulles papotait avec Pierre de la Rochethulac au sujet d'un divorce sensationnel. Tout un côté de la table discutait sur le livre du jour, « inouï, odieux, mais si intéressant ! » disait Ghislaine de Manceuil d'un ton doctoral, en ajoutant à ce jugement quelques citations, pour bien montrer qu'elle avait lu l'œuvre osée et malsaine dont Henry avait précisément dit la veille, en rendant à sa mère le volume à peine parcouru : « Encore une mauvaise action de plus. »

Françoise de la Rochethulac, une belle fille brune à la physionomie froide, s'entretenait de questions philosophiques avec ses voisins de table, un secrétaire de l'ambassade d'Angleterre et un académicien, critique littéraire en renom.

Elle avait de très grandes prétentions intellectuelles, qui lui attiraient les fines railleries de son frère aîné, ennemi de toute pose. De même, Henry blâmait secrètement sa liberté d'allures, son éducation dépourvue de bases sérieuses, sa vie surchargée d'occupations sans utilité. Mais il ne pouvait le dire tout haut, puisque la responsable était sa mère.

Don Emilio avait entrepris Lévy-Storn, le financier, au sujet de mines de fer dont on lançait les actions. Un tic plissait le maigre visage glabre de l'Espagnol et faisait clignoter les paupières sans cils sur les yeux intelligents, qui semblaient toujours occupés à scruter l'interlocuteur. Quand, le dîner fini, les deux hommes passèrent avec les autres au fumoir, la conversation continua entre eux, jusqu'au moment où commencèrent d'arriver les invités pour la soirée. Alors, don Emilio se mit à la recherche du baron Garnaux, un ancien diplomate, petit homme fort prolix et très spirituel, qui se piquait de connaître tous les tenants et aboutissants de chacun. Le prenant sans façon par le bras, l'Espagnol déclara :

– Il faut que vous me nommiez les gens qui sont ici.

– Mais avec plaisir !... Tenez, cette rousse là-bas, c'est M<sup>me</sup> de Tournis, qui va jouer le premier rôle dans la comédie que nous entendrons tout à l'heure. Elle est endiablée, vous verrez cela !... Elle cause avec le comte Vorskoff, qui lui donnera la réplique. C'est un jeune premier de grand avenir...

Il nomma d'autres personnes encore, en ajoutant pour chacune quelque explication. Don Emilio l'écoutait d'un air distrait. Son regard venait de se fixer sur Henry, qui causait au milieu d'un groupe d'hommes... Interrompant M. Garnaux, il demanda tout à coup :

– Très sérieux, dit-on, ce beau duc de Gesvres ?

– Oh ! très, très !... Tout le contraire de son frère, qui ne songe qu'à s'amuser, suivant en cela l'exemple paternel.

Le regard de l'Espagnol s'égara un instant vers Pierre de la Rochethulac, un mince garçon

aux traits fatigués, et revint de nouveau à Henry.

Le baron Garnaux, s'en apercevant, poursuivit :

– M. de Gesvres est grand seigneur des pieds à la tête... Et quel homme superbe ! Voyez-le près des autres !

L'Espagnol approuva :

– Superbe, en effet !... Il a une fortune personnelle, paraît-il ?

– Mais oui, environ trois millions, je crois.

– Est-il exact que celle du duc de Mayonne soit fort diminuée ?

– On le prétend, et cela me paraît vraisemblable, car on a mené la vie à grandes guides, dans cette famille. Maintenant, voici qu'il faut en outre payer les sottises du fils cadet... Mais M. de Gesvres, lui, fera le mariage qu'il voudra.

– Évidemment.

Don Emilio resta un instant silencieux, continuant de regarder Henry qui souriait en

écoutant quelque histoire drôle narrée, avec gestes à l'appui, par Guy de la Rochethulac, un de ses cousins, gros garçon à mine paisible et narquoise qui avait toujours été un de ses camarades préférés. Le baron Garnaux dit aimablement :

– Je ne vous ai pas encore fait compliment, monsieur, sur votre charmante nièce. Voyez donc quel empressement autour d'elle !

Il désignait Luisa, assise au milieu d'une petite cour masculine dont elle écoutait les propos d'un air dédaigneux, en agitant nonchalamment son éventail de dentelle.

Don Emilio eut un rire bref.

– Vingt-cinq millions de dot, mon cher baron ! Cela vaut la peine qu'on la remarque.

– Mais sans cela, pour elle-même...

L'Espagnol leva les épaules.

– Oh ! sans cela !... Ma nièce ne se fait aucune illusion, je vous assure. Elle sait que tous ces beaux messieurs désirent son argent pour payer leurs plaisirs, pour se couler la vie facile, et voilà

tout. Peut-être épousera-t-elle quand même l'un d'eux – le mieux titré probablement ! Chacun vivra de son côté, et quand elle en aura assez, elle divorcera, comme l'a fait l'année dernière sa sœur aînée. Elle se sera payé le luxe d'être princesse ou duchesse, et si l'expérience ne lui suffit pas, elle trouvera bien à acheter un autre hochet de ce genre.

– Oui... mais... ce sont des expériences désagréables...

– Beaucoup moins quand on les aborde sans illusions. Or, Luisa n'en a aucune, je le répète. Elle ne croit pas à l'amour, ni à la fidélité, ni à rien de ce genre. Elle sait qu'on l'épousera pour son argent et s'en console philosophiquement d'avance en pensant que par-là, elle aura toujours une immense supériorité sur son mari.

– Ah ! vraiment... vraiment... Oui, en effet... oui, c'est un point de vue...

À ce moment M. de Mayonne s'approchait de son fils aîné. L'attirant un peu à l'écart, il lui dit à mi-voix :

– Tu offriras ton bras à M<sup>lle</sup> Faravès pour la conduire à la salle de théâtre, n'est-ce pas, Henry ?

– À M<sup>lle</sup> Faravès ? Pourquoi elle, plutôt que d'autres, mon père ?

– Elle vient chez nous pour la première fois ; il est donc convenable que tu lui fasses les honneurs de notre demeure.

Les sourcils d'Henry se rapprochèrent légèrement.

– Vous savez comme je déteste ces étrangères parvenues, mon père.

M. de Mayonne retint un léger mouvement d'impatience.

– Doña Luisa n'a aucunement des manières de parvenue, tu peux le constater. Bien d'autres, à ta place, seraient charmés d'avoir à conduire une aussi jolie personne. Je ne crois donc pas t'imposer un sacrifice excessif en te demandant de me faire ce plaisir.

– Soit, si vous y tenez, mon père.

Luisa écoutait avec un sourire distrait Pierre

de la Rochethulac, qui lui glissait des compliments assez bien tournés, quand Henry s'approcha d'elle. Sur son visage ambré une légère teinte rose s'étendit aussitôt et ses yeux s'éclairèrent d'un vif reflet de joie.

– Voulez-vous me permettre, mademoiselle, de vous choisir une place pour la représentation ?

– Mais certainement !

Elle se leva avec vivacité et s'éloigna au bras d'Henry, laissant là sa petite cour mortifiée, et Pierre qui marmottait avec colère :

– Puisqu'il n'aime pas les étrangères, il aurait bien pu ne pas m'enlever celle-là, monsieur mon frère !

Son cousin Guy vint lui frapper sur l'épaule.

– Hein ! mon vieux, c'est une tuile qu'un aîné comme celui-là ? Pas moyen de songer à captiver la belle aux vingt-cinq millions, tant qu'il sera libre. Les héritières – et les autres – n'ont de regards que pour lui.

– Oui, une tuile, tu dis bien ! Le titre, la fortune, une allure et des yeux qui tournent toutes

les têtes, rien ne lui manque. C'est trop, conviens-en !

– Que veux-tu, il ne peut pourtant pas s'enfermer dans une thébaïde, pour te laisser le champ libre.

– Évidemment. Mais je voudrais bien qu'il se marie le plus tôt possible, car jusque-là, je ne dois pas espérer faire le beau mariage qui m'est nécessaire. On se toque de lui, comme l'est déjà cette petite Faravès, et le cadet reste dans l'obscurité. Ah ! je te parie bien qu'elle ne va pas prendre avec lui son air de princesse, comme elle le faisait pour nous tout à l'heure !

Non, Luisa ne le prenait pas du tout, cet air !... Souriante et coquette, elle retenait près d'elle Henry en lui demandant des détails sur les peintures de Lebrun qui ornaient le plafond du salon transformé en salle de théâtre. Quand le jeune homme voulut s'éloigner, en prétextant ses devoirs de maître de maison qui l'obligeaient à aider au placement des invités, elle posa un éventail sur la chaise voisine en disant gracieusement :

– Je la garde pour vous. Dès que vous serez libre, vous viendrez vous asseoir là, n'est-ce pas ?

Un regard de prière appuya la requête, formulée sur un ton de douceur très inaccoutumé chez la blonde héritière.

On jouait ce soir, sur le théâtre de M<sup>me</sup> de Mayonne, une œuvre nouvelle du vicomte de Gancière, auteur et acteur mondain.

Françoise de la Rochethulac y tenait un rôle avec autorité. La petite M<sup>me</sup> de Tournis, rousse, vive, endiablée, comme l'avait dit le baron Garnaux, échangeait avec son partenaire des répliques fort lestes, qui soulignaient la profonde immoralité du sujet. Henry, de temps à autre, glissait un regard vers les jeunes filles qui se trouvaient là. Aucune ne rougissait, aucune ne semblait gênée. Elles souriaient, applaudissaient, hardiment. Luisa disait : « Ah ! charmant !... Quel esprit !... » Et la pensée d'Henry se reportait, involontairement, vers Yolaine de Rambuges. Celle-ci aurait-elle été choquée, froissée ? La rougeur serait-elle montée à son joli visage ?... Oui, il ne pouvait en douter ! Ce regard

décélaient tant de fraîcheur d'âme et une vie morale si pure !

Quels beaux yeux ! Jamais encore il n'en avait vu de semblables... Et il aurait voulu les revoir...

Qui sait ! Peut-être la rencontrerait-il, quelque jour ! L'adresse indiquée sur la carte de M<sup>me</sup> de Rambuges était assez proche de l'hôtel de Mayonne...

– N'est-ce pas que c'est tout à fait amusant et spirituel ?

Penchée vers lui, doña Luisa l'interrogeait avec un air de coquette déférence qui semblait dire : « Mon jugement attend le vôtre pour se fixer complètement. »

– Spirituel, oui, parfois... Amusant, pas du tout. Ce qui bafoue la morale ne l'est jamais pour moi.

Luisa eut un geste de surprise.

– Oh ! comme vous êtes sévère !... On me l'avait bien dit, mais je ne le croyais pas... Un jeune homme comme vous. !

Il riposta avec un calme légèrement ironique :

– Mais il n'est pas défendu à un jeune homme d'avoir l'âme un peu propre et de juger pour ce qu'elles valent toutes les tentatives de démoralisation.

Elle répéta de la même voix étonnée :

– Vous êtes sévère !

Françoise quittait à ce moment la scène et le rideau se baissait pour l'entracte, au milieu du brouhaha des voix et des applaudissements.

Doña Luisa dit à mi-voix :

– Cependant, votre sœur joue dans cette pièce...

– Si j'avais quelque autorité sur elle, si elle était ma femme ou ma fille, elle ne serait pas sur ces planches, pour jouer ce rôle, je vous l'affirme !

Henry avait parlé d'un ton bref, autoritaire, qui réveilla chez Luisa les sentiments d'indépendance, les idées d'émancipation féminine et de libre vie dont, orgueilleusement, elle faisait parade à l'ordinaire. Avec un air de défi, elle riposta :

– Il faudrait savoir, monsieur le duc, si votre femme se plierait à cette défense ! Car enfin, ce serait à elle de juger s’il lui convient ou non, d’accepter ce rôle.

– J’espère, en effet, qu’elle aurait assez de sens moral pour faire d’elle-même la seule réponse possible. Mais s’il en était autrement, ce serait à moi d’agir et de défendre.

– De défendre !

Les yeux d’Henry, les beaux yeux bruns, ironiques et fiers, considéraient le frais visage frémissant d’indignation et orgueilleusement stupéfait.

– Et si elle refusait d’obéir ?

Il dit tranquillement :

– Quand un homme sait inspirer à sa femme une confiance parfaite, et qu’il a su conserver chez lui son autorité de maître, il est toujours obéi.

– Un maître !... Vous croyez encore qu’un mari est un maître ? En vérité, vous en êtes au Moyen Âge, à l’Antiquité !... Mais vous ne

trouverez plus d'esclaves aujourd'hui, croyez-moi !

– La femme n'est esclave que lorsqu'elle le veut bien, doña Luisa. Avez-vous lu ceci, de Ruskin ? « Reines, vous devez toujours l'être pour vos maris et vos fils, reines d'un plus haut mystère pour le monde qui s'incline et s'inclinera toujours devant la couronne de myrte et le sceptre de la femme... » Il y a deux souverains, dans tout foyer bien constitué, deux souverains qui ont leurs devoirs distincts, leur zone de puissance, celle-ci plus secrète, plus voilée chez la femme, et d'autant plus grande qu'elle demeure dans l'ombre, en laissant à l'homme toute l'illusion du pouvoir.

Il ajouta en riant, après un court silence :

– Vous voyez que je fais encore la part belle à l'influence féminine, et que je n'ai aucunement des idées de despote ?

Elle murmura :

– Oui, je vois... Mais vous serez le maître... un maître sévère...

Ses yeux s'abaissèrent, comme pour échapper au regard d'Henry... Et, machinalement, elle se mit à ouvrir et à refermer son éventail, en paraissant absorbée dans l'examen de la monture d'écaïlle blonde incrustée de brillants.

## IV

Le lendemain soir, au cours du dîner qui réunissait pour la première fois de la journée le duc et la duchesse de Mayonne, ainsi que leurs enfants, on parla naturellement de la soirée de la veille, que tous, sauf Henry, déclaraient parfaitement réussie. Françoise avait eu beaucoup de succès dans son rôle. Elle se rendait compte elle-même qu'elle s'était surpassée, comme elle le déclara, sans ombre de modestie.

Pierre, par taquinerie, fit observer :

– M<sup>me</sup> de Tournis a été extraordinaire ! Quel jeu ! Quel entrain !... Et elle paraissait presque jolie, tellement elle était maquillée avec art.

Françoise eut une moue dédaigneuse.

– Tu n'es pas difficile ! Elle joue bien, c'est incontestable, mais elle est laide non moins incontestablement !

– Mais non, mais non... Et quel esprit !

– De l'esprit à clinquant, de l'esprit saltimbanque. Cela amuse un instant, je ne dis pas ; mais on en découvre vite la pauvreté.

– Cette aimable rousse n'a pas l'heur de vous plaire, ma chère sœur. Petites jalousies d'actrices, hein ?

M. de Mayonne dit, en se servant de la volaille que lui présentait le maître d'hôtel :

– M. Faravès, que j'ai rencontré cet après-midi, paraissait enchanté de sa soirée.

Pierre gouailla :

– Ces marchands de bœufs enrichis n'ont pas de plus grande joie que de se trouver entre les murs d'un hôtel aristocratique et de voir leur nom plébéien mêlé, dans les comptes rendus mondains, aux grands noms de France.

Un tressaillement de contrariété passa sur la physionomie longue et flétrie de M. de Mayonne.

– Don Emilio n'est pas marchand de bœufs. Il a fait sa fortune dans les conserves, d'après un système inventé par lui, et qui supprime toute

crainte d'intoxication.

– Oh ! vous savez, je n'y vois pas grande différence ! Qu'il ait élevé la bête ou qu'il l'ait seulement mise en conserve, cela se vaut à peu près. Le tout à considérer est que cette industrie-là lui a rapporté de quoi se poser aujourd'hui en gros personnage... Au reste, il n'est pas mal, cet homme. Un peu trop enclin seulement à parler de ce qu'il a acheté, de ce qu'il achètera.

M<sup>me</sup> de Mayonne fit observer :

– Doña Luisa est fort gentille.

Son mari approuva :

– Extrêmement bien, et vraiment intelligente...

N'est-ce pas, Henry ?

– Mais oui, mon père, elle cause avec agrément.

Pierre eut un sourire entendu, en se penchant un peu pour regarder son aîné, placé à la droite de M<sup>me</sup> de Mayonne.

– Elle est bien pincée la pauvre petite ! Coup de foudre ! Ça se voyait clair comme le jour, à la fin de la soirée. Ses millions et son cœur sont aux

pieds de son beau vainqueur.

Henry eut un léger mouvement d'épaules et adressa à M<sup>me</sup> de Mayonne une question qui changea le sujet de l'entretien.

En sortant de table, les trois hommes se dirigèrent vers le fumoir. Mais Pierre s'arrêta à la porte.

– Je vous laisse. Orlani doit venir me chercher tout à l'heure.

M. de Mayonne dit brusquement :

– C'est lui qui t'entraîne à jouer ?

– Oh ! je n'ai besoin de personne pour cela ! Je m'entraîne tout seul. En ce moment, c'est la chance en plein ; j'en profite. Dix mille francs hier. Je nage dans l'or !

Et il s'esquiva, sans attendre d'autres observations dont il se souciait peu d'ailleurs, ayant pleine conscience que le père dont il suivait l'exemple se trouvait de ce fait désarmé devant lui.

M. de Mayonne s'approcha de la table sur laquelle se trouvaient ses cigares, en murmurant

avec irritation :

– Ce garçon est incorrigible !

Henry avait allumé une cigarette. Il s'assit en face de son père, qui venait de choisir minutieusement un cigare.

– Sors-tu, ce soir, Henry ?

– Non, mon père, je travaille.

– À ton « Maréchal de Mayonne » ?... Il avance ?

– Mais oui, lentement. J'ai beaucoup d'ouvrages à compulser.

– Tes « Visions d'Orient » vont paraître cette semaine ? Ce sera un énorme succès.

– Oh ! je n'ai pas cette prétention ! Sans Guy, je n'aurais même pas songé à lancer dans le grand public ces impressions de voyage, notées pour mes amis, et pour mon propre plaisir.

– Tu aurais eu tort. Ce que tu m'en as donné à lire m'a complètement charmé, en me révélant chez toi un très rare talent littéraire. Voilà un fleuron de plus à ta couronne de perfections,

Henry.

Son regard souriant s'attachait avec une orgueilleuse satisfaction sur ce fils qui flattait si puissamment son amour-propre, et qui faisait légèrement vibrer chez lui, depuis quelque temps, la fibre paternelle presque desséchée.

Il se tut un moment, en tirant quelques bouffées de son cigare. Henry, rêveur, suivait d'un œil distrait les spirales de fumée légère qui s'échappaient de sa cigarette... M. de Mayonne toussa un peu et dit :

– Ce serait le moment de te marier. Tu as vingt-neuf ans, tu es très recherché, comme tu le sais. Il faudrait te décider.

– Rien ne presse, mon père.

– Oh ! évidemment !... Mais il y a des occasions... Ainsi, en ce moment, si tu voulais...

Il toussa encore, jeta un coup d'œil sur le front haut dont la forme annonçait une volonté réfléchie, sur la bouche aisément dédaigneuse, sur tout ce visage viril où s'inscrivait la hautaine assurance de l'homme qui va à son but dans la

vie, résolument, en se sachant dans la vérité.

– ... Il y a une femme charmante, et très riche, qui serait toute prête à t'accorder sa main. Elle n'est venue hier que pour toi, parce qu'elle t'avait aperçu l'autre jour à la conférence de Sorlèges, et que tu lui avais plu... énormément... Elle a fait demander par M<sup>me</sup> de Manseuil une invitation pour notre soirée... Et cette après-midi, son oncle ne m'a parlé que de toi, dans les termes les plus flatteurs.

Henry demanda froidement :

– De qui est-il question ?

– Voyons, tu l'as bien deviné !... De M<sup>lle</sup> Faravès, naturellement. Hier soir, elle t'a fait la cour de façon assez visible, ce qui est quelque peu le monde renversé !

Il se mit à rire. Mais Henry restait froid et sérieux et le pli de dédain s'accroissait au coin de ses lèvres. Il dit avec une tranquille ironie :

– Ces gens-là ne doutent de rien. Vous ferez bien, mon père, de tenir à l'écart ces Faravès, afin qu'ils comprennent au plus tôt l'inanité de leurs

prétentions.

– Les tenir à l'écart ! Es-tu fou ?... Mais ce serait un mariage magnifique !... Vingt-cinq millions !... Et l'héritage de l'oncle, pour moitié ! Songe que notre fortune, très considérable autrefois, est bien réduite aujourd'hui. Il nous faut de gros revenus, pour tenir notre rang. Mayonne nous coûte chaque année, au lieu de nous rapporter. Une union telle que celle-là ferait de toi l'un des hommes les plus riches de France.

Henry se leva brusquement.

– Eh quoi ! mon père, avez-vous pu songer sérieusement à un mariage de ce genre ? Pensiez-vous donc que j'allais me vendre ainsi ?... En vérité, il faut que vous me connaissiez bien peu !

Le père, un instant, baissa les yeux sous l'ardent regard d'indignation. Et il balbutia :

– Mais, mon cher ami, tu vois très mal les choses. La jeune fille est jolie, intelligente, et elle t'adorerait. Toi, tu pourrais l'aimer...

– Je vous en prie, mon père, pas un mot de plus ! Serais-je réduit à la mendicité, jamais je

n'épouserai cette étrangère dont tout me sépare : les sentiments, l'éducation – sans parler du souci que nous devons avoir de conserver l'intégrité de notre vieille race.

M. de Mayonne se leva à son tour. Il dit avec irritation :

– Tout cela est fort beau. Mais notre vieille race a besoin d'argent, et il faut le prendre où il est.

– On peut le trouver ailleurs que dans les fabriques de conserves Faravès et C<sup>ie</sup>.

– Tu n'en trouveras jamais autant. Songe donc, c'est une puissance ! Avec tes goûts raffinés, quels rêves ne pourrais-tu pas réaliser ? toutes les satisfactions te seraient données... toutes, toutes ! Ah ! d'autres, à ta place, seraient dans l'enivrement !

Il s'animait en parlant, et un peu de rougeur montait à son teint flétri.

Henry, impassible en apparence, le regardait... Mais combien au fond il souffrait d'être, moralement, si loin de son père !

Il dit avec calme :

– Je m’accommoderai sans peine d’une vie simple, s’il est nécessaire. Mais je tiens, avant toute chose, à choisir une compagne qui se trouve avec moi en conformité de croyances, d’éducation, d’idées morales. Or, j’ai pu constater dès hier soir qu’il n’en était pas ainsi pour M<sup>lle</sup> Faravès.

– Tu la transformerais à ton gré, puisqu’elle t’aime.

– C’est une expérience que je ne me soucierais pas de faire... Mais laissons ce sujet, je vous prie, mon père. Je n’épouserai jamais cette étrangère, pour les raisons que je vous ai dites, d’abord, et ensuite parce qu’elle ne me plaît aucunement.

D’un geste nerveux, M. de Mayonne jeta dans le cendrier son cigare éteint.

– Tu es difficile ! Bien peu de jeunes filles, dans nos relations, sont aussi jolies qu’elle. Évidemment elle s’habille un peu trop en étrangère ; mais ce sont de petits détails bien faciles à changer.

Henry dit brièvement :

– C'est tout qui me déplaît chez elle.

M. de Mayonne, croisant les mains derrière son dos, fit quelques pas à travers la pièce. Un pli de contrariété apparaissait sur son front... Il s'arrêta devant son fils, en lui jetant un regard irrité.

– Tu veux faire un mariage d'amour ?

– Un mariage de sympathie, tout au moins.

– Et si tu aimes une femme sans fortune ?

– Ce que je possède suffirait pour me permettre de l'épouser.

M. de Mayonne eut un rire railleur.

– Ah ! par exemple ! Je voudrais bien te voir soutenir notre train de vie avec cela !

– Mais qui vous dit, mon père, que je mènerais ce train de vie ?

– Un duc de Gesvres ne peut faire autrement, sans déchoir. Tous nos ancêtres ont eu l'existence fastueuse des vrais grands seigneurs... Et après moi, avec quoi soutiendras-tu les charges qui

présent toujours sur une famille comme la nôtre ? Avec quoi entretiendras-tu Mayonne, qui nous absorbe chaque année un gros revenu ?

– Mayonne ? Mais au lieu de nous coûter, il pourrait nous rapporter, superbement ! Il y a là des terres riches, des prés qui sont les plus beaux de la contrée. Tout cela est affermé pour le quart de sa valeur. Exploité directement par nous, sans l'intermédiaire d'un intendant qui fait là trop grasement son profit, et en imposant à nos fermiers les méthodes nouvelles, le domaine nous donnerait un produit magnifique ; tous les frais pour l'entretien du château, du parc, des terrains de chasse seraient couverts et bien au-delà.

M. de Mayonne écoutait son fils avec une sincère stupéfaction. Il l'interrompit en s'exclamant :

– Qu'est-ce que tu dis ?... Exploiter nous-mêmes Mayonne ? Aller vivre là-bas toute l'année, sans doute ?

– Toute l'année, non, mais une grande partie. Ce serait la véritable solution pour arrêter cet effritement de notre fortune dont vous vous

plaignez – une solution très honorable, qui aurait en outre l'avantage de nous mettre en contact avec nos paysans et de nous permettre de leur faire quelque bien matériel et moral.

Un petit rire sec s'échappa des lèvres de M. de Mayonne.

– Vraiment, tu parlais sérieusement ?... Je ne l'aurais pas cru, car l'idée est plaisante ! Mon cher, un homme comme toi n'est pas bâti pour jouer les *gentlemen-farmers*. Il a mieux à faire dans le monde, où tous les succès t'attendent. Mayonne restera ce qu'il est, et toi, tu te marieras richement. Puisque doña Luisa ne te plaît pas, n'en parlons plus. Mais dans notre monde, tu trouveras des héritières – infiniment moins dorées, hélas ! – qui ne demandent qu'à voir ton choix s'arrêter sur elles.

– Je n'épouserai pas « une héritière », mon père ; j'épouserai la femme que je croirai pouvoir aimer et estimer complètement. Si elle est riche, tant mieux ; si elle ne l'est pas, tant mieux encore, car j'aurai alors le bonheur de lui faire une vie plus facile.

M. de Mayonne leva les épaules avec colère.

– Voilà de belles sottises !... Ah ! ton frère est autrement pratique que toi ! Il ne voit pas la vie à travers le voile de l'idéal, lui, et sait en jouir largement.

Henry dit d'une voix frémissante, un peu dure :

– Me reprocheriez-vous, mon père, de ne pas imiter Pierre ?

Une rougeur vive monta au teint blafard de M. de Mayonne. Et les yeux du père, pleins de trouble, se baissèrent sous le fier regard indigné.

– Tu te méprends, mon enfant... Je ne voulais pas du tout dire cela. Mais je crains que tu n'aies des idées un peu chimériques... Des idées très belles, très chevaleresques, j'en conviens... Mais par le temps qui court, elles sont un peu dangereuses.

Henry s'approcha du cendrier, y jeta la cigarette qu'il avait machinalement conservée à la main. Puis il revint à son père, qui le suivait d'un regard encore gêné.

– Ces idées-là font partie de mon être moral, et je ne pourrais les renier sans déchéance. Jamais je ne me mésallierai pour de l'argent, jamais je n'épouserai une femme, fût-elle de mon monde, si je ne puis lui donner toute mon estime ou si je sais ne pouvoir l'aimer... Et maintenant, mon père, permettez-moi de me retirer, car je souhaiterais travailler longuement, ce soir.

M. de Mayonne lui tendit la main, avec un bonsoir contraint. Devant cette énergique volonté, cette intransigeance qui rejetait toutes les compromissions de conscience, le père avait toujours eu l'impression d'être vaincu, humilié, et il en ressentait une colère secrète à laquelle se mêlait pourtant une sorte d'admiration pour cette force morale qui l'écrasait. Quand la porte se fut refermée sur Henry, il dit entre ses dents :

– Tête de fer ! Il fera ce qu'il voudra, et rien de plus !... Cependant cette petite Faravès aurait si bien réalisé mon rêve pour lui !... Et l'oncle avait l'air presque autant emballé qu'elle !... Où a-t-il donc été chercher toute sa haute vertu, ce garçon-là ?

\*

Cet entretien avait réveillé chez Henry une de ses plus vives souffrances : l'impossibilité où il se trouvait de respecter comme il l'aurait voulu ce père qui ne pouvait donner à ses fils que l'exemple d'une complète faillite à tous ses devoirs. Il lui montrait aussi, une fois de plus, jusqu'à quel point il était incompris de tous les siens – car, d'après les appréciations indulgentes faites par sa mère et Françoise au sujet de mariages tels que celui qu'on lui offrait, il ne doutait pas d'être blâmé également par elles.

Dans cette demeure, il avait toujours eu l'impression d'une solitude morale complète. Combien de fois en avait-il souffert, secrètement, au cours de son enfance et de son adolescence ! Et maintenant qu'il était homme, il continuait de cacher sous une apparence de réserve hautaine son avide désir d'affection, de vie familiale, de complète union d'âmes à l'ombre du foyer. Il savait trop, hélas ! qu'il ne pouvait attendre ce

simple bonheur du ménage désuni de son père et de sa mère, ni de l'égoïsme de Françoise et de Pierre, si différents de lui-même. Et il songeait : « Il faudrait que je me marie. Mais qui choisir ? »

Cette pensée lui occupait l'esprit, tandis qu'il gagnait le lendemain matin Saint-Germain-des-Prés pour y entendre une messe matinale. En son imagination, il faisait défiler les jeunes personnes susceptibles de devenir duchesse de Gesvres... Certaines d'entre elles lui plaisaient relativement et semblaient avoir des qualités sérieuses... Il ne pouvait demander la perfection morale et physique et, raisonnablement, saurait se contenter du principal, sans chercher à réaliser un idéal probablement inexistant sur la terre.

À ce moment de ces réflexions, il revit en esprit le délicieux visage de Yolaine de Rambuges, et ses yeux où il avait cru saisir le reflet d'une âme très belle. Il pensa avec un petit frisson d'émoi : « Oui, elle, c'est mon rêve, physiquement. Mais sais-je ce qu'elle est, au fond !... D'ailleurs, je ne la reverrai peut-être jamais. »

Il entra dans l'église, éclairée discrètement. Une odeur de cire chaude, de vieilles pierres, flottait dans l'atmosphère tiède... Henry se dirigea vers une chapelle où la messe commençait. L'assistance était nombreuse. Le jeune homme prit une place libre, au hasard... Pendant un long moment, il resta recueilli. Lorsque son regard se releva, il vit presque devant lui, un peu à gauche, M<sup>lle</sup> de Rambuges.

Pendant un moment, Henry se demanda s'il rêvait. Puis il pensa : « C'est vrai, elle est aussi sur cette paroisse ! Mais alors elle va donc à l'église, ici ? »

L'émotion accélérât les battements de son cœur. Discrètement, mais avec une attention profonde, il examinait la jeune fille. Elle appuyait sur ses mains jointes son visage, qu'Henry voyait seulement de profil et qui lui parut encore amaigri. Les yeux fixés sur l'autel, elle semblait prier avec une ferveur tranquille et douloureuse. Puis elle mit son front entre ses mains et resta longtemps ainsi, presque immobile.

Henry essaya de détourner d'elle son regard et

sa pensée. Mais une émotion vive le dominait, à revoir là celle dont le souvenir ne l'avait pas quitté. Il songeait : « Serait-ce la réponse de Dieu ? Serait-ce une indication pour mon avenir ? »

Comme la messe finissait, il vit Yolaine approcher un mouchoir de son visage et essuyer doucement ses yeux. Puis elle abaissa la voilette qui entourait une très simple petite toque, se leva et s'éloigna après une génuflexion.

Henry, très ému, pensa : « Elle a pleuré ! Pauvre petite ! Cette femme la rendrait-elle malheureuse ? »

Une pitié tendre le pénétrait. Il aurait voulu la suivre, essayer de connaître la cause de son chagrin. Mais il était trop maître de lui pour céder à ce désir de son cœur déjà épris. Il quitta la chapelle quelques minutes plus tard et redescendit la nef lentement... Comme il arrivait au bénitier, il vit tendant la main vers l'eau sainte, Yolaine de Rambuges, qui s'était sans doute arrêtée au passage à l'une des petites chapelles pour prier un saint particulièrement

honoré d'elle.

La jeune fille le reconnut aussitôt, car elle rougit, en répondant à son salut discret. Ses yeux tristes s'éclairèrent en rencontrant ceux d'Henry. Le jeune homme ouvrit devant elle le battant de la porte et s'effaça pour la laisser passer. Il sortit à son tour, et regarda s'éloigner la silhouette élégante, qui disparut bientôt dans la rue Bonaparte.

Henry rentra d'un pas alerte à l'hôtel de Mayonne. En cette grise et froide matinée de décembre, il lui semblait qu'une lumière chaude éclairait toutes choses, autour de lui... Précédemment, il avait décidé de ne pas se rendre à l'invitation de madame de Rambuges, avancée très peu déguisée dont il ne voulait pas s'apercevoir. Mais maintenant, il changeait d'avis. Il irait chez la jeune veuve pour revoir Yolaine, pour essayer de la mieux connaître. Les maléfices de la chatte blanche lui importaient peu ; il se sentait fort de toute sa dédaigneuse antipathie pour elle, et de tout son amour naissant

pour la jeune fille aux yeux purs qui venait de  
l'émouvoir à nouveau si profondément.

## V

M<sup>me</sup> de Mayonne et sa fille se trouvaient fort occupées en ce début d'année. Elles avaient assumé la tâche d'organiser, pour le mois de mars, une fête de charité qui aurait lieu dans les salons du vieil hôtel. Il fallait trouver des numéros sensationnels, et pour cela courir de-ci, de-là, demander le concours d'amateurs et de professionnels, s'assurer de vendeuses pour les petites boutiques de dentelles et de menus objets qu'on dresserait dans la grande galerie du rez-de-chaussée. Leur réputation mondaine demandait que cette fête comptât parmi les plus marquantes de la saison. Pierre les aidait assez complaisamment dans leur tâche, et ce fut lui qui leur suggéra cette idée :

— Si vous demandiez à Henry de faire une conférence ? Il parle fameusement bien ! Je l'ai entendu l'autre jour à son cercle de jeunes

ouvriers où j'étais allé par curiosité, et ma foi, je l'ai franchement applaudi, comme les autres ! Il emballe littéralement son auditoire. Et sa voix a des inflexions d'une souplesse, d'une sonorité chaude vraiment admirables. Je ne l'avais jamais aussi bien remarqué que ce jour-là.

Madame de Mayonne approuva :

– C'est une très bonne idée. Surtout si son ouvrage a un gros succès, comme c'est à prévoir, il va se trouver l'un des hommes les plus en vue de Paris. Pour l'apercevoir, pour l'entendre, bien des gens, et les femmes surtout, ne regarderont pas à donner le prix assez fort que je projette de fixer pour les cartes d'entrée. Mais le tout est qu'il accepte.

– Ah ! de cela, je ne réponds pas ! Il a des idées à lui, dont on ne le fait pas démordre, et la faveur qu'il accorde à des ouvriers quelconques pourrait fort bien être refusée à des gens du monde. Il n'est pas ordinaire, cet Henry, ça, il n'y a pas à dire !

Madame de Mayonne répéta pensivement :

– Non, il n'est pas ordinaire.

Ses yeux songèrent un instant. Puis elle ajouta :

– J'irai le lui demander aujourd'hui.

Elle se rendit chez Henry au début de l'après-midi. Le jeune homme travaillait dans son cabinet de travail, une pièce à trois fenêtres que son père, à sa sortie du régiment, avait fait orner des meubles jadis exécutés pour un aïeul favori du régent, et homme de goût raffiné, ainsi qu'en témoignaient les merveilles ainsi léguées à ses descendants. Dans ce cadre de somptuosité discrète et très patricienne. Henry avait mis sa note personnelle : au-dessus de son bureau, une crucifixion, chef-d'œuvre d'un peintre lombard, presque ignoré, découvert par le jeune homme au cours de ses voyages, et, dans la bibliothèque, des volumes dont le seul titre eût effaré le frivole et pervers aïeul.

Quand M<sup>me</sup> de Mayonne fut assise dans le fauteuil avancé par son fils, elle dit en souriant :

– Je viens te demander une très grande faveur,

Henry.

Lui sourit aussi, en répliquant :

– Vous savez que je serai trop heureux de vous être agréable, ma mère.

– Même si c'est une chose qui te déplaît ?... comme par exemple, de faire une conférence à notre fête de charité en faveur des orphelins d'Arménie ?

Un peu de contrariété apparut dans le regard d'Henry.

– Il est vrai que cela me déplairait beaucoup. Je ne vous ai pas caché mon opinion au sujet de ces petites parloles mondaines, plus ou moins intéressantes, dont on inonde Paris et la province. Aujourd'hui, chacun se croit conférencier, alors qu'en réalité il faut un don pour exceller dans cet art qui ne supporte, pas plus qu'un autre, la médiocrité. Du moins, voilà mon avis. Il est évident que je ne prétends pas l'imposer.

– Je t'avouerai que je le partage un peu. Jeudi, Ghislaine de Manceuil nous a parlé pendant une heure sur la coiffure des femmes du temps de

Cléopâtre. C'était un ramassis de petites pauvretés qui n'ont intéressé personne. Mais, pour toi, il en irait tout autrement. Tu as quelque chose à dire, et tu saurais le dire. Je t'assure que tu me ferais grand plaisir.

M<sup>me</sup> de Mayonne se penchait un peu, en regardant son fils. Elle avait des traits irréguliers, et son teint, d'une fraîcheur délicate autrefois, était maintenant presque fané. Mais elle conservait ses cheveux d'un blond foncé très chaud, dont avait hérité Henry, et – contraste séduisant qui se retrouvait aussi chez son aîné – ses sourcils et ses cils étaient bruns, d'un brun soyeux et doux qui formait une ombre légère sur ses yeux toujours calmes. Des rides légères creusaient le visage çà et là. Henry, machinalement, en remarqua de nouvelles, au coin des yeux.

Il dit, après un court instant de réflexion :

– Du moment où c'est vous qui me le demandez, ma mère, je me vois dans l'impossibilité de refuser, ainsi que je l'aurais fait pour tout autre. Vous aurez votre conférence...

Tenez-vous à quelque sujet particulier ?

– Oh ! pas le moins du monde ! Je laisse cela à ton appréciation, et je sais d'avance que tu nous serviras un régal de gourmet. Allons, merci, mon cher enfant. Je te quitte maintenant pour ne pas te déranger plus longtemps dans ton travail.

En se levant, elle étendit la main et la posa sur la tête de son fils.

– Ah ! si tu cédaï toujours aussi facilement, quand on te fait entendre la voix de la raison !... Ton père était bien irrité contre toi, l'autre jour, Henry.

Le jeune homme dit froidement :

– Je le regrette. Mais j'ai parlé à mon père franchement, afin de ne laisser place à aucune équivoque. Jamais je ne vendrai mon nom, jamais je ne m'abaisserai à une mésalliance comme celle-là. Si un jour notre fortune tout entière venait à sombrer, eh bien, je travaillerais, je m'expatrierais – et j'aurais le droit de rester fier.

Il s'était levé en parlant. Sa mère attachait sur lui un regard hésitant. Il ajouta avec une ironie un

peu triste :

– Vous ne me comprenez pas ?

– Si... Ne me crois pas incapable de comprendre ces nobles sentiments-là, Henry. Mais nous vivons dans une atmosphère où règne la puissance de l'argent, où chacun recherche la plus grande somme de jouissances, où le succès, le plaisir, le luxe semblent indispensables à l'existence. Alors, nous nous laissons aller, comme les autres. C'est un engrenage.

Elle parlait d'une voix lente, et près de sa bouche se creusait un pli d'amertume ou de fatigue. Puis elle ajouta :

– Peut-être as-tu raison. Parfois, je te blâme en secret, à d'autres moments, je suis fière de toi, quand je te compare à tant d'autres... Ton père m'avait demandé d'essayer encore de changer ta résolution. Mais je ne le ferai pas. Suis les conseils de ta conscience ; elle te dirigera mieux que nous, et tu n'auras pas plus tard le regret de te dire que tu es passé à côté du devoir.

Elle vit sans doute la surprise de son fils, dans

le regard qu'il attachait sur elle, car elle répéta :

– Ne me crois pas incapable de te comprendre, Henry.

Elle fit un pas vers la porte. Puis elle s'arrêta, en jetant un coup d'œil autour d'elle, et dit pensivement :

– Comme tout est harmonieux, ici ! Aucune autre pièce de l'hôtel ne me donne cette impression de beauté parfaite, – et de paix.

Elle alla vers la porte. Henry l'accompagnait. Sur le seuil, elle l'arrêta :

– Remets-toi vite au travail. Je t'ai peut-être dérangé à un moment important ?

– Pas du tout. J'allais même laisser cela pour m'habiller et me rendre chez notre cousine de Balde. Voici plus d'un mois que je n'ai été la voir, pauvre femme !

– Et moi donc ! Mais je n'ai pas le temps, positivement... Porte-lui tous mes souvenirs et dis-lui que je tâcherai de trouver un petit moment pour monter chez elle.

Elle s'éloigna et Henry rentra dans son

cabinet. Il s'arrêta près du bureau et se mit à ranger d'une main distraite les papiers épars. Il pensait à sa mère, aux paroles qu'il venait d'entendre. Jamais elle n'en avait prononcé de semblables... Depuis quelques mois, il croyait remarquer chez elle un changement, une fatigue... Fatigue morale, ou physique?... Lassitude de cette vie mondaine?... Ou bien premières atteintes de ce regret dont elle parlait tout à l'heure à son fils ?

En tout cas, Henry savait maintenant qu'au fond, elle l'approuvait, et il en ressentait une joie profonde.

Trois quarts d'heure plus tard, il sonnait à la porte de l'appartement qu'occupaient, au troisième étage d'une vieille maison du faubourg Saint-Honoré, le marquis et la marquise de Balde, celle-ci parente assez éloignée de M<sup>me</sup> de Mayonne. Relativement peu fortunés, âgés tous deux, ils vivaient paisiblement, lui s'occupant de vieux livres, elle, presque impotente, confectionnant quantité de vêtements pour les œuvres charitables. Henry venait les voir assez

fréquemment. M<sup>me</sup> de Balde disait de lui : « Je n'ai jamais connu d'homme plus charmant, plus délicatement courtois et empressé près des vieilles gens. » Et elle le citait en exemple à ses autres petits-cousins qui croyaient du dernier chic de traiter avec désinvolture leurs ascendants.

Henry la trouva dans le salon aux vieux meubles garnis de tapisserie fanée, près de la cheminée où pétillait un feu de bois.

Elle dit gaiement, en l'apercevant :

– Ah ! c'est vous, Henry !... Je croyais voir apparaître ma filleule. Elle est en retard, aujourd'hui.

Il demanda, en se penchant pour baiser la main ridée qui lui était tendue :

– Quelle est la filleule que vous attendez ainsi ?

– Une que vous ne connaissez pas, beau duc... Une délicieuse enfant, d'ailleurs. Mais je vous en avertis d'avance, au cas où vous la verriez ici : n'en tombez pas amoureux, car elle n'a pas de dot.

Henry, en attirant à lui un fauteuil pour s'asseoir près de la vieille dame, dit tranquillement :

– Ceci ne m'arrêterait pas pour épouser une femme qui me plairait.

Un peu de désapprobation apparut sur la physionomie de M<sup>me</sup> de Balde.

– Mon cher enfant, avec un nom tel que le vôtre, vous vous devez de maintenir le rang de votre maison. Pas de dot, c'est trop peu... Et elle n'a rien, pour ainsi dire rien, en dehors de sa pension de fille d'officier, cette pauvre petite Yolaine.

– Yolaine ?

Le nom charmant, si souvent répété en son esprit, venait de lui caresser l'oreille.

– Oui... un nom qui ne court pas les rues, n'est-ce pas ?

– En effet. Cependant, j'ai vu récemment une jeune fille qui le portait aussi. C'était pendant mon séjour chez Jacques de Terneuil, dans son château du Jura...

– Du Jura ? Mais ma filleule vient de là ? Serait-ce elle que vous avez vue ?... Yolaine de Rambuges ?

Il s'exclama :

– Mais oui ! Ah ! par exemple.

– Comment l'avez-vous connue ? Racontez-moi cela... Elle ne m'a pas parlé de vous, cependant...

– Pourquoi vous en aurait-elle parlé, si elle ignorait que vous me connaissiez ? Nous nous sommes vus à peine, et nous n'avons pas échangé un mot.

Il narra alors son aventure de la Sylve-Noire. M<sup>me</sup> de Balde semblait fort intéressée... Quand il eut fini, elle déclara :

– Je suis contente que vous connaissiez un peu M<sup>me</sup> de Rambuges, car vous allez me donner votre avis à son sujet. Mais il faut d'abord que je vous raconte l'histoire de Yolaine... Orpheline dès l'âge de six ans, elle a été élevée chez une tante, la chanoinesse de Stréaincourt, qui jouissait d'une assez belle rente viagère mais n'avait

aucune fortune. Elle devait en outre éteindre les dernières dettes d'un neveu prodigue, mort repentant entre ses bras. Quand elle quitta ce monde, on trouva quatre à cinq mille francs d'économies qu'elle avait réussi à faire pour sa petite-nièce. Cela, joint au produit de la vente des meubles et à quelques milliers de francs provenant de la succession paternelle, constitue un très petit capital, tout ce qui restera à Yolaine quand sonnera sa majorité, qui supprimera la pension militaire.

M<sup>me</sup> de Balde s'interrompit, lissa un instant les bandeaux gris et souples qui encadraient son visage large, un peu empâté par l'âge... Henry, penché sur l'accoudoir de son fauteuil, l'écoutait avec une attention très vive.

— ... La tutelle avait été confiée au grand-oncle de l'enfant, le comte de Rambuges, qui s'était brouillé avec son neveu au sujet du mariage de celui-ci. Mais jamais il ne s'est occupé de cette petite-nièce complètement inconnue de lui. Quand la chanoinesse mourut, il y a un peu plus d'un an, Yolaine venait d'avoir dix-sept ans. Le

notaire de M<sup>me</sup> de Stréaincourt écrivit à l'oncle pour lui demander ce qu'il comptait faire au sujet de cette orpheline sans ressources. Il ne reçut pas de réponse directe, mais il vit arriver un jour cette jeune veuve, M<sup>me</sup> de Rambuges, qui lui apportait une lettre du comte, dans laquelle celui-ci disait qu'étant trop malade pour pouvoir accueillir chez lui cette petite-nièce, il la confiait aux bons soins, au dévouement tout maternel de sa chère nièce, la comtesse Nadiège de Rambuges... Et Yolaine dut suivre cette étrangère, qui ne lui plaisait pas, dès la première vue, m'a-t-elle dit.

Henry déclara :

– Cela ne m'étonne pas.

M<sup>me</sup> de Balde eut un geste de surprise.

– Comment, vous ne la trouvez pas aimable et fort jolie ?

– Aimable... fort jolie... évidemment. Mais ce n'est pas tout. Et puis M<sup>lle</sup> de Rambuges n'aime peut-être pas la gent féline.

– Oui, cette jeune femme est un peu chatte... Mais enfin, je crois que Yolaine exagère les

préventions contre elle. Ainsi, elle me dit que sa tante ouvrait toutes les lettres qu'elle recevait, et celles qu'elle m'écrivait. Pour celles-ci, je ne m'en suis jamais aperçue. Quant aux autres, je trouve cela très naturel à l'égard d'une si jeune fille, dont on a la charge morale... Elle dit encore que M<sup>me</sup> de Rambuges glissait toujours dans la conversation quelque attaque contre ses convictions religieuses, quelques affirmations peu morales, qu'elle la tenait dans une étroite dépendance et l'empêchait même de se rendre à l'église. De ceci, cette jeune femme s'est loyalement expliquée avec moi, lors de la visite qu'elle m'a faite, il y a une dizaine de jours.

« Elle m'a avoué n'avoir aucune religion, mais s'est déclarée très respectueuse de celle d'autrui. Si elle a empêché Yolaine de se rendre au bourg, chaque dimanche, c'est que celui-ci se trouve assez éloigné, que les chemins pour s'y rendre sont mauvais, et que la santé de Yolaine, très délicate, demande des ménagements. Ce dernier point me paraît exact. Elle n'a vraiment pas bonne mine, cette enfant. Quant au reste, à la distance, aux chemins, est-ce vrai, Henry ?

– Très vrai, madame. Mais si elle avait voulu bien sincèrement satisfaire au désir de M<sup>lle</sup> de Rambuges, il y avait toujours moyen de s'arranger pour cela.

– Voyons, Henry, ne prenez pas parti si vite... N'oubliez pas que cette pauvre femme est incroyante et ne se rend pas compte qu'elle blessait profondément l'âme très religieuse de sa nièce. La preuve en est qu'ici Yolaine est libre d'aller et de venir à son gré, de passer tout le temps qu'elle veut à l'église... Figurez-vous que cette pauvre petite s'imaginait qu'à la Sylve-Noire sa tante la tenait en quelque sorte prisonnière ! Et je trouvais ses lettres si étranges, si gênées, que moi aussi j'avais fini par croire à quelque chose de louche. Deux fois j'avais demandé qu'elle vint passer quelque temps chez moi ; M<sup>me</sup> de Rambuges me répondait toujours par des promesses. Une troisième fois, j'écrivis, laissant sous-entendre ma surprise un peu soupçonneuse. C'était il y a un mois environ. Peu après, je reçus de M<sup>me</sup> de Rambuges une lettre charmante, m'annonçant qu'elle s'était décidée cette année à passer quelques mois à Paris, et

qu'elle amènerait Yolaine, naturellement. Je pourrais juger ainsi que ma filleule n'était nullement séquestrée, comme je semblais le croire.

« De fait, il n'y a dans tout ceci qu'un peu d'imagination de la part de Yolaine, à qui cette jeune femme – elle l'avoue sincèrement – n'est pas sympathique. Pour mon compte, je la trouve extrêmement gracieuse, et ses idées ne manquent pas de sérieux. Ce qui tourmentait cette petite Yolaine s'est trouvé expliqué fort naturellement, comme je viens de vous le dire. Et vraiment, mes préventions contre elle sont tombées, depuis que je la connais.

Henry dit avec quelque ironie :

– Cela prouve le grand pouvoir d'enjôleuse de M<sup>me</sup> de Rambuges. Et si vous voulez mon avis sur elle, le voici : cette femme doit être la fourberie même.

– Voyons, Henry, sur quoi basez-vous ce jugement sévère ? Vous l'avez vue une fois... deux fois ?

– Deux fois, oui. Aussi n'est-ce encore qu'une impression. Mais il me sera possible de la confirmer par une étude plus approfondie de la personne en question. M<sup>me</sup> de Rambuges m'a invité par écrit à l'aller voir, il y a déjà quinze jours... Comme, après tout, elle m'a donné l'hospitalité et m'a rendu grand service là-bas, en me faisant guider par son domestique, je vais tout à l'heure accomplir ce devoir de politesse.

– Il y a quinze jours, dites-vous ? Mais elle venait à peine d'arriver ! On a donc bien hâte de vous voir ?... C'est se montrer un peu trop empressée, il faut le reconnaître.

La vieille dame songea un moment, tout en regardant Henry, qui jouait machinalement avec le gland du fauteuil. Puis elle reprit d'un ton hésitant :

– Alors, vous avez idée qu'elle ne serait pas un mentor convenable pour une jeune fille comme Yolaine, très sérieuse, très délicate, et pourvue d'une très petite expérience de la vie ?

– J'ai cette idée, oui, ma cousine. Mais, je le répète, ce n'est qu'une impression, qui demande

à être confirmée.

– C'est curieux, elle m'avait été plutôt sympathique... Elle m'a parlé avec beaucoup de tact du vieux comte de Rambuges, de sa maladie, en déplorant sa volonté tenace de ne pas recevoir sa petite-nièce... Cependant, j'ai très grande confiance en votre finesse d'observation, mon cher Henry. Du moment où vous vous défiez de cette jeune femme, je me tiendrai aussi sur mes gardes. Puis je tâcherai d'attirer davantage Yolaine... Et même je pourrais demander à l'oncle de me la laisser tout à fait. Que lui importe qu'elle soit chez moi ou chez M<sup>me</sup> de Rambuges ? Celle-ci, d'ailleurs, ne doit pas tenir outre mesure à conserver près d'elle une aussi jolie fille.

– C'est à supposer.

– En attendant, j'espère obtenir que Yolaine vienne passer tous les après-midi chez moi... Ce ne sera pas très gai pour elle, par exemple, pauvre petite !

– Vous êtes si bonne et si aimable qu'on ne s'ennuie jamais près de vous, ma cousine.

Elle se mit à rire en le menaçant du doigt.

– Flatteur ! Vous gardez donc vos compliments pour les vieilles femmes comme moi ! Car on prétend que vous en êtes avare pour vos jolies admiratrices ?

Il sourit, en s'accoudant de nouveau au fauteuil et en appuyant son menton sur sa belle main de patricien, longue et fine.

– Très avare. Je déteste le compliment banal. Parfois, hélas ! il faut s'exécuter quand même ! Mais lorsque rien ne m'y oblige, j'en profite... pour me taire.

– Vous avez raison. Ceux que vous faites acquièrent ainsi plus de prix... surtout accompagnés de votre regard charmeur.

– Allons, c'est vous qui devenez flatteuse, maintenant, ma cousine ! Vous avez tort, car vous risquez ainsi d'exciter mon amour-propre.

– Oh ! il a dû en voir bien d'autres, votre amour-propre, beau duc ! Et il en verra encore ! Mais je ne crains guère pour vous, car il y a tant de saine et solide raison dans cette tête-là !

Une demie sonna à la vieille pendule de Boule. M<sup>me</sup> de Balde fit observer :

– Elle vient tard aujourd’hui, ma filleule... Mais quoi que vous en disiez, Henry, je voudrais lui donner quelques distractions, pauvre petite, et la voir s’initier un peu au monde, car sa vie chez la chanoinesse était sévère et retirée. Il faudrait qu’elle fût accueillie dans une famille où elle trouverait un peu de gaieté, d’activité... Si Françoise n’était pas si mondaine, si... différente de Yolaine...

Henry secoua la tête.

– Non, ce n’est pas cela qu’il faudrait.

– J’avais pensé aux Sérizy. Jeanne est très gentille, très bonne. Mais il y a Olivier, qui ne manquerait pas de s’éprendre de Yolaine. Or, c’est un dépensier, un panier percé, et il a besoin d’une grosse dot.

– Les Marnac ?

– Clotilde est fiancée. On ne peut pas introduire là une beauté comme Yolaine.

– Eh bien ! les Terneuil ? Jacques et sa mère

ont connu le père et les oncles de M<sup>lle</sup> de Rambuges. La jeune M<sup>me</sup> de Terneuil est charmante. Ce milieu tout à fait sérieux conviendrait fort bien, il me semble, à M<sup>lle</sup> de Rambuges ?

– Voilà une excellente idée ! Avez-vous occasion de voir ces jours-ci vos amis, mon cher enfant ?

– Je vais passer aujourd’hui la soirée chez eux... Désirez-vous que je leur parle, ma cousine ?

– Oui, vous seriez très aimable. Je voudrais que cette enfant pût le plus tôt possible se distraire, voir de la jeunesse, faire quelques promenades. Elle semble un peu anémique, et il y a chez elle un petit fond de mélancolie, bien qu’elle fasse son possible pour être gaie, pauvre mignonne. Elle paraît avoir une bien délicieuse nature... Ah ! n’a-t-on pas sonné ?

– Oui, ma cousine.

– Ce doit être elle, alors.

Oui, c’était Yolaine. Elle entra, souriante, les

joues rosées par le froid, fine et délicatement élégante dans son costume noir très simple, dont la façon et l'étoffe un peu grisâtre annonçaient qu'il datait d'un certain temps déjà. Mais au milieu du salon, elle s'arrêta, en voyant devant elle Henry qui s'était levé et s'inclinait.

M<sup>me</sup> de Balde dit gaiement :

– Eh bien, Yolaine, vous ne vous attendiez pas à trouver ici cette figure de connaissance ?

Une vive rougeur était montée au visage de la jeune fille. Les beaux yeux surpris se voilèrent un instant sous leurs grands cils légers, tandis que Yolaine répondait avec un sourire tremblant.

– Non, en effet... Je ne savais pas du tout, marraine... Je ne connais pas encore vos relations...

– M. de Gesvres est mon cousin, un peu éloigné, mais bien réel, cependant. Il m'a raconté comment il avait fait votre connaissance, et celle de M<sup>me</sup> de Rambuges.

Henry dit en souriant :

– J'eus ce plaisir, grâce aux perfidies de la

forêt, à laquelle d'ailleurs je ne garde aucunement rancune. Et je n'oublie pas quelle aimable hospitalité me fut offerte à la Sylve-Noire.

– M<sup>me</sup> de Rambuges a été certainement très heureuse, monsieur, de vous rendre service.

Qu'il aimait ce regard ! Quelle pure lumière en éclairait le bleu velouté, et comme il différait de tous ceux qu'il avait vus s'attacher sur lui, hardis ou passionnés, quêtant son attention, lui laissant voir sans dignité qu'on l'admirait et qu'on souhaitait qu'il s'en aperçût !

– Je pensais aller lui renouveler aujourd'hui mes remerciements, mademoiselle. Croyez-vous que je puisse la rencontrer tout à l'heure ?

– Oh ! certainement, monsieur. Elle ne sort jamais de cinq à sept heures.

M<sup>me</sup> de Balde demanda, en voyant le jeune homme offrir à Yolaine le fauteuil qu'il venait de quitter :

– Vous partez déjà, Henry ? Restez encore, nous allons vous offrir une tasse de thé.

Discrètement, il refusa, et la vieille dame

n'insista pas. Il partit, en emportant dans son cœur la lumière du regard de Yolaine. Et maintenant, il lui fallait aller vers l'autre, l'inquiétante Nadiège. Corvée déplaisante, dont il ne pouvait guère se dispenser cependant, car du moment où il voulait revoir Yolaine et où il allait l'introduire chez ses amis, il était appelé également à rencontrer M<sup>me</sup> de Rambuges. Or, comme il l'avait dit tout à l'heure à M<sup>me</sup> de Balde, le service rendu naguère par la jeune veuve l'obligeait à cette visite de politesse.

Il donna à son chauffeur l'adresse de la comtesse. Et l'automobile, peu après, s'arrêtait devant une de ces vastes maisons neuves, « munies de tout le confort moderne », qui étalait sa blancheur entre deux logis plus anciens, solides et durement patinés par le temps.

M<sup>me</sup> de Rambuges habitait au troisième étage. Une femme de chambre ouvrit à Henry et le fit entrer dans un salon à boiseries blanches, orné de meubles Trianon sur lesquels se répandait la lueur voilée de vert des lampes électriques. Dès le seuil, le parfum subtil enveloppa M. de

Gesvres. Il se mêlait à celui des fleurs groupées en gerbes, en corbeilles, partout, dans les angles, sur les tables, sur la cheminée. Le salon avait ainsi une apparence de serre, et la chaleur moite des radiateurs complétait l'illusion.

Une voix douce, chantante, s'éleva :

– Que c'est charmant à vous, monsieur le duc, de venir visiter cette solitaire !

Nadiège était assise sur un canapé – pelotonnée plutôt, comme la petite chatte blanche couchée à ses pieds sur un coussin. Elle tendait la main à Henry, en glissant vers lui la caresse de son regard.

Le jeune homme s'inclina avec une courtoisie hautaine et ses doigts laissèrent retomber aussitôt la main souple, aux ongles brillants.

– Je n'ai pas oublié, madame, l'aide que je trouvais chez vous, et je voulais vous en remercier de nouveau.

– Oh ! par exemple, ceci est inutile ! J'ai été infiniment heureuse de vous rendre ce service...

D'un geste doux et gracieux, elle désignait un

siège à Henry. Il dit, en s'asseyant :

– Je viens de voir mademoiselle votre nièce, madame.

– Ma nièce ? Où cela ?

– Chez M<sup>me</sup> de Balde, ma cousine.

– M<sup>me</sup> de Balde est votre cousine ?

L'oreille très fine d'Henry perçut à travers la surprise de l'accent une vive contrariété.

– Oui, madame.

– Ah ! vraiment !... Vraiment... Vous la voyez souvent !

Il pensa : « Voilà qui la gêne ! Soyons diplomate ! »

Et il répondit :

– Mais non, pas très souvent. J'ai beaucoup d'occupations.

– Des occupations mondaines ?

– Mondaines et autres. L'existence est très absorbante à Paris. Vous allez trouver une différence avec la Sylve-Noire, madame.

Elle sourit, en appuyant à l'accoudoir du canapé son bras, qui sortait de la manche courte faite d'un tulle à fin réseau, frissonnant sur la blancheur de l'épiderme à chacun de ses mouvements.

– Certes ! Mais je m'accommode de tout. Mon pauvre mari avait une humeur très voyageuse, très changeante, et j'ai dû me plier à ses goûts. Tantôt nous vivions en pleine cohue mondaine, tantôt nous nous enfermions dans la solitude. Que m'importait, pourvu qu'il fût heureux !

Les mots sortaient, pleins de douceur, des lèvres dont la vive teinte de corail tranchait sur la blancheur mate du teint. Contre la main repliée, la petite tête fine s'appuyait, s'abandonnait. Les cils argentés battaient au-dessus des yeux qui rêvaient, en regardant vers le passé.

Elle était encore vêtue de blanc, de soie incrustée de dentelle formant autour d'elle les plis légers d'une « tea gown ». Des éclairs verts s'échappaient des bracelets encerclant ses minces poignets, des longues épingles retenant ses cheveux blonds, du bizarre collier qui glissait à

chacun des onduleux mouvements du cou. Et autour d'elle, dans le décor banal de ce salon, elle avait su répandre comme un reflet de sa séduction, par ce parfum, par ces fleurs, qui l'entouraient de leur fraîcheur odorante, qui donnaient au salon blanc un air de fête.

Maintenant elle s'adressait en russe à Henry, « parce qu'elle avait si rarement le plaisir d'employer la langue de son pays natal ! » Et les mots glissaient, chantaient entre ses lèvres. Elle parlait de la Russie, que M. de Gesvres connaissait, de la littérature russe, de la musique russe. Très visiblement elle avait reçu une instruction brillante, étendue, dont avait profité son intelligence souple, habile à s'assimiler toutes choses en y coulant une note originale. Il fallait la finesse d'observation d'Henry, et sa défiance à l'égard de cette jeune femme, pour discerner le manque de profondeur, de vues personnelles, de sincérité, dans ces appréciations d'un si gracieux coloris.

Il restait froid, d'une réserve un peu altière. Cependant il était un causeur charmant, quand il

le voulait bien. Mais aujourd'hui, il ne le voulait pas.

La femme de chambre entra, et prépara le thé. Puis elle disparut. Nadiège se leva et remplit un des verres cerclés d'argent ciselé, qu'elle présenta à Henry.

– Mavra, ma femme de chambre, fait du thé exquis. Goûtez-en et dites-moi votre avis.

Il dut convenir qu'il n'avait rien bu d'aussi parfait. Alors M<sup>me</sup> de Rambuges dit avec un regard de prière câline :

– Il faudra revenir m'en demander quand vous le voudrez.

Il remercia brièvement, et se leva. La jeune femme murmura :

– Oh ! déjà !

Il ne parut pas entendre. En ce moment il avait ce que ses amis appelaient « son air ducal », réservé aux importuns et aux indiscrets, et destiné à les tenir à distance.

Nadiège se leva à son tour. Sous la clarté des lampes électriques, les émeraudes du collier

étincelèrent, en glissant sur la blancheur souple du cou.

– Je suis infiniment heureuse de vous avoir reçu dans mon logis de passage et je veux espérer que nous nous reverrons... Si j’osais... je vous demanderais de me présenter à M<sup>me</sup> la duchesse de Mayonne ? J’ai le plus vif désir de la connaître...

Son regard se faisait timide, presque craintif. Il semblait dire : « Je sais bien que je demande là une grande faveur... Mais j’ose vous la demander... »

Henry répondit froidement.

– Je ferai part de votre désir à ma mère, madame. Je ne doute pas qu’elle soit aussi charmée de vous connaître.

– Et vos amis de Terneuil, sont-ils à Paris ?

– Mais certainement. Ils y passent toujours sept ou huit mois de l’année.

– J’aurais envie de les aller voir... Comme voisine de campagne... J’ai été un peu impolie, là-bas, en ne leur rendant pas visite. Ici, je veux

réagir sur ma sauvagerie...

Les lèvres se retroussaient sur les dents fines, en un sourire ensorceleur.

– ... Croyez-vous que je sois bien accueillie ?

– M<sup>me</sup> de Terneuil est très aimable, madame. De plus, sa belle-mère et son mari ont connu MM. de Rambuges, oncle et neveux.

– Oui, je sais. Voilà pourquoi je trouve vraiment convenable de les aller voir... Mais je vous assure qu'il m'en coûte ! Après avoir vécu dans la retraite, je m'effraye de retourner dans le monde. Cependant, je le dois, pour ma nièce, qu'il faudra songer à marier dans quelques années, quand sa santé si frêle se sera fortifiée. Tâche peu facile, car la pauvre enfant n'a pas de dot !... Et l'héritage de son grand-oncle sera, hélas ! bien peu de chose !

Elle soupira, en tendant sa main à Henry. Elle l'élevait un peu – invitation muette à y poser ses lèvres. Mais il se contenta de la serrer légèrement du bout des doigts, comme à l'arrivée, et prit congé, reconduit jusqu'à la porte par la jeune

femme.

Quand il eut disparu, Nadiège revint s'asseoir sur le canapé, en s'enfonçant dans les coussins brodés. Mavra entra presque aussitôt. La jeune femme tourna vers elle ses yeux brillants, exaltés.

– Tu l'as vu, Mavra !

La femme de chambre vint s'agenouiller près du canapé et prit les mains de Nadiège en levant sur elle un regard de tendresse ardente.

– Oui, je l'ai vu... Et je te comprends, ma colombe !

– Oh ! Mavra, il sera mon idole, ma vie ! Mais il reste froid encore. Il faut que je le prenne peu à peu, que je me fasse très petite, très humble, pour ne pas déplaire à son orgueil. Ce me sera facile, puisque je l'aime.

– Il t'aimera aussi, lui, et bien vite ! Comment, dès aujourd'hui, n'a-t-il pas été charmé, enchaîné ?

Nadiège secoua la tête. Un pli léger se formait sur son front bas, à demi couvert par les cheveux argentés.

– Il a été froid, Mavra... Froid et hautain. Il doit être très orgueilleux. Mais cela lui va si bien !... Et ma conquête n'en sera que plus belle.

Elle songea un moment, les paupières mi-closes. Mavra lui caressait les mains en la regardant avec adoration. Elle avait été la nourrice de Nadiège et l'aimait avec une sorte de fanatisme, prête à tout pour satisfaire le moindre désir de la jeune femme.

M<sup>me</sup> de Rambuges demanda :

– Où en sommes-nous de notre argent, Mavra ?

– Il reste à peine six mille francs, ma comtesse.

– Six mille !... Et il faudra payer la location de cet appartement ! Et nous allons avoir de grosses dépenses. Car j'ai besoin de toilettes, de très jolies toilettes. Les hommes les plus sérieux aiment cela. Et lui doit avoir au plus haut degré le goût de l'élégance, du raffinement... Puis ces fleurs, qu'il faudra renouveler sans cesse, car je veux que ce salon en soit toujours orné, pour le

jour où il reviendra...

– Ne t’inquiète pas, nous nous arrangerons. Tu parles comme si tu n’étais pas sûre de le conquérir bientôt. Quand il t’aimera, quand il sera ton fiancé, tu obtiendras de lui ce que tu voudras.

– Tu as raison, chère Mavra. Ç’en sera alors fini de cette vie de bohème que j’ai aimée, mais qui ne serait pas dans ses goûts. Ç’en sera fini des émotions du tapis vert... Mavra, il n’a jamais fréquenté les salles de jeux !

Elle rit doucement, puis rêva un moment.

– J’espère qu’il n’a pas au cœur un autre amour. Mais je saurai le lui faire oublier... Ah ! une chose m’ennuie un peu, Mavra... Oh ! très peu ! Il est le parent de M<sup>me</sup> de Balde, et tout à l’heure il a vu chez elle Yolaine. Il peut la revoir... Elle est très jolie...

– Oh ! ma belle chatte, de quoi t’inquiètes-tu là ? Oui, elle est jolie, cette enfant, mais comment toi, Nadiège, pourrais-tu la craindre ? Elle n’est qu’une pauvre innocente, qui ouvre à peine les

yeux à la vie. Toi, tu es la séduction, tu es l'expérience. Il peut voir Yolaine, va, il peut la trouver charmante : c'est toi qui deviendras sa femme, parce que tu le veux, et que tu connais le cœur des hommes.

## VI

Les *Visions d'Orient* venaient de paraître. Henry, comme il l'avait dit à son père, ne s'était décidé à publier cet ouvrage que sur le désir et les prières de ses amis, qui le déclaraient admirable. Or, l'opinion des lettrés et celle du grand public s'accordaient aussitôt pour donner raison à M. de Terneuil et à Guy de la Rochethulac. La pure beauté du style, la force de la pensée, un merveilleux don d'évocation s'unissaient pour former une œuvre parfaite, dont le succès dépassait ce qu'en avait attendu l'entourage d'Henry.

Le jeune homme, qui réagissait vite sur les griseries de l'amour-propre, disait en riant, quand on le complimentait :

— Si ce livre n'était pas signé « duc de Gesvres », s'il était l'œuvre d'un pauvre garçon besogneux et inconnu, il aurait passé inaperçu.

Il recevait des lettres enthousiastes. L'une des premières, arriva une petite carte verte et parfumée où la griffe de la chatte blanche avait tracé quelques mots :

« Je viens de lire vos *Visions d'Orient*. Pourquoi ne m'en aviez-vous rien dit ? Je n'ai pas de mots pour vous exprimer les délices de cette lecture ! Je vous en prie, venez me demander un verre de thé, demain ! Je sais que je suis très audacieuse, en sollicitant cette faveur. Mais j'ai tant de hâte de vous dire ce que je pense de ce livre !

« Votre fervente admiratrice,

« N. de RAMBUGES. »

Henry leva les épaules, déchira la carte et répondit par quelques mots de remerciements, avec ses regrets de ne pouvoir se rendre à l'invitation.

Il n'avait pas revu la jeune veuve depuis la visite qu'il lui avait faite. Par Jacques de

Terneuil, il savait qu'elle était allée voir M<sup>me</sup> de Terneuil. Il savait également que celle-ci avait fort bien accueilli Yolaine et que, dès la première entrevue, une vive sympathie l'avait attirée vers la jeune fille.

– Ma femme compte l'engager à venir la voir souvent, ajouta M. de Terneuil. Mais elle n'adressera pas la même invitation à M<sup>me</sup> de Rambuges qui ne lui plaît guère, en dépit d'une excessive amabilité.

M. de Gesvres se trouvait extrêmement occupé. De toutes parts, on le sollicitait, on souhaitait l'avoir quelques instants au cours d'une soirée, d'une réunion, d'une fête de charité. Bien qu'il déclinât bon nombre de ces invitations, il avait des journées fort chargées et se voyait obligé de négliger un peu ses intimes. Aussi Jacques de Terneuil laissa-t-il échapper une exclamation de contentement quand Henry apparut, un après-midi, dans le petit atelier où il modelait un buste de sa femme.

– Enfin !... Homme célèbre, tu es perdu pour tes amis !

Henry dit gaiement, en lui serrant la main :

– Ne crains rien, je suis fidèle, jusqu’à la mort !... Et puis, tu sais, il ne faudrait t’en prendre qu’à toi. Qui donc m’a tourmenté pour que cet ouvrage voie le jour ?

– Oui, oui, et je ne le regrette pas ! C’est un devoir, quand on le peut, d’augmenter notre patrimoine littéraire. Et n’avais-je pas raison en te prédisant un succès fou ?

– Tu as toujours raison, mon vieux Jacques. Mais vois-tu, ce qui m’ennuie, dans tout cela, ce sont les snobs.

Jacques se mit à rire, en s’asseyant sur un divan près de son ami.

– Les snobs... et les snobinettes, surtout ! Tu as reçu des missives enthousiastes, enflammées ?

Henry répéta d’un ton railleur :

– Enthousiastes... enflammées, oui. Il ne tiendrait qu’à moi de me croire quelque demi-dieu. Ah ! sottise humaine !

– La petite Faravès t’a écrit ?

– Je crois bien ! Et l'oncle aussi. On m'a invité à dîner. J'ai répondu que toutes mes soirées étaient prises. Mais je la rencontre partout, car elle est en relations avec beaucoup de nos connaissances.

– Il paraît qu'elle est folle de toi, et ne le cache guère.

Henry eut un geste qui signifiait : « Que veux-tu que j'y fasse ! » Et, se levant, il s'approcha du buste commencé.

– Il vient très bien. Ton talent s'affirme vraiment, Jacques.

– Tu trouves ?

M. de Terneuil se levait à son tour et s'approchait de son ami.

– Oui, sincèrement.

– J'ai commencé aussi la frimousse d'Henriot. Mais le petit diable n'est pas facile à faire poser.

– Il va bien, mon filleul ?

– Pas trop mal. Un peu enrhumé seulement aujourd'hui. Veux-tu le voir ? Il te réclamait tous

ces jours-ci.

– Mais oui, je vais l’embrasser et présenter mes hommages à ces dames.

– Ma mère est sortie, mais Fabienne est là. Elle doit faire de la musique avec M<sup>lle</sup> de Rambuges... Attends une minute, que j’enlève cette blouse et que je me lave les mains.

Henry avait eu un petit frémissement de joie. Il demanda :

– Décidément, M<sup>me</sup> de Terneuil la reçoit avec plaisir ?

– Avec le plus grand plaisir ! Elles travaillent ensemble pour les pauvres, elles se promènent un peu. Et puis M<sup>lle</sup> de Rambuges est très musicienne, ce qui ravit Fabienne. Elles s’entendent le mieux du monde, et ma femme assure n’avoir jamais rencontré nature aussi délicieuse que celle de cette jeune fille. Intelligente avec cela, très intelligente, et d’une distinction rare. Enfin, une perfection. Henriot l’aime déjà tendrement. Il l’appelle « ma Lolaine », et ne voudrait jamais la laisser partir.

– Et la tante, vous ne l’avez pas revue ?

– Non ; et toi ?

– Moi non plus. Mais les Vorskoff m’ont parlé d’elle hier. Ils l’ont connue à Nice, il y a quelques années, et elle est allée ces jours-ci rendre visite à la comtesse.

– Eh bien ! qu’en disent-ils ?

– Oh ! tu sais, il n’y a pas à faire grand fonds sur leur opinion ! Ce sont de pauvres cervelles, incapables d’un jugement sain. J’ai compris que M<sup>me</sup> de Rambuges les avait entortillés sans peine. Ils ne tarissaient pas d’éloges admiratifs à son égard. La comtesse l’a présentée à ma mère, à la matinée de la princesse Sesquine, où elle l’avait emmenée.

– Quelle est l’opinion de M<sup>me</sup> de Mayonne ?

– Ma mère la trouve très séduisante, très femme du monde, mais, par ailleurs, elle réserve son jugement. Françoise, au contraire, s’en est entichée sur-le-champ.

Un rire silencieux plissa le fin visage spirituel de M. de Terneuil.

– Elle est habile, la jolie chatte ! Elle arrivera à ses fins.

– Quelles fins ?

– Ne fais pas l’innocent ! Tu as deviné, tout le premier, qu’elle n’est ici que pour toi, qu’elle veut te voir souvent – et te conquérir. Pour cela, quoi de mieux que de s’introduire dans l’intimité de ta mère et de ta sœur ?... Demain ce sera fait ! Et alors, elle pourra poursuivre près de toi sa petite intrigue.

Henry eut un impatient mouvement d’épaules.

– Qu’elle la poursuive ! Je saurai lui en faire comprendre l’inutilité. En vérité, elle ne pourrait trouver de meilleur moyen pour augmenter ma profonde antipathie à son égard !

– Eh ! mon cher ami, la passion ne raisonne pas. Et puis, ces enchanteresses sont si sûres de leur pouvoir trop de fois éprouvé, qu’elles n’imaginent pas la possibilité d’un échec... Allons, je suis prêt. Descendons.

Dans le petit salon de M<sup>me</sup> de Terneuil, Yolaine jouait une sonate de Beethoven. Elle

n'entendit pas les deux amis qui s'étaient arrêtés sur le seuil. D'un geste impératif Henry avait imposé silence à son filleul, un bel enfant aux boucles blondes, qui allait s'élançer vers lui avec un cri de joie. Et Henriot se tenait coi, car il savait qu'il ne fallait pas désobéir à ce parrain très bon, mais sévère à l'occasion, qu'il adorait et craignait à la fois.

Quand Yolaine se détourna, elle rencontra le superbe regard, doux et ardent, qu'elle n'avait pu oublier. Elle baissa un peu le sien, en devenant très rose... Henry la salua et lui exprima avec une chaude sincérité le plaisir qu'il avait eu à entendre cette sonate, sa préférée, interprétée avec une compréhension si profonde de la pensée du maître.

M<sup>me</sup> de Terneuil dit gaiement :

– Allons, mademoiselle, renvoyez-lui la balle ! Complimentez-le sur son livre, dont vous êtes tellement ravie.

– Oh ! madame, que pourrais-je dire ? Comment saurais-je exprimer tout le plaisir délicat que m'a causé cette lecture ?... Et

d'ailleurs, mon pauvre petit jugement serait bien peu de chose, près de ceux, autrement autorisés, qui ont déjà consacré cet ouvrage.

Elle parlait avec simplicité, avec une émotion contenue qui éclairait le bleu sombre de ses yeux, levés sur Henry.

Et il la devina toute vibrante d'admiration pour l'œuvre dont il était l'auteur.

Les plus hauts suffrages reçus, les plus chaleureuses félicitations ne lui avaient pas semblé aussi précieux que cet enthousiasme profond, délicat, qui n'osait se traduire en paroles, qui s'excusait presque, avec la plus charmante modestie.

Il le laissa entendre discrètement, avec une grâce courtoise.

Et Yolaine rougit un peu plus fort, sous la douceur caressante de son regard.

M. de Gesvres était venu chez son ami dans l'intention d'y passer quelques instants seulement. Mais il s'attarda complaisamment dans le petit salon élégant et tiède, où souriait

Yolaine. Sourire délicieux, qui achevait de prendre son cœur. Il la voyait ici sous un jour nouveau. Elle se révélait d'une gaieté très jeune, très naturelle, qui faisait fuir – du moins momentanément – la tristesse qu'Henry avait remarquée naguère sur sa physionomie. Et lui, dans l'atmosphère sympathique de cette demeure où il était l'ami toujours reçu avec joie, en présence de la femme vers qui allait son premier amour, laissait tomber la hautaine réserve dont il s'enveloppait dans le monde, pour se montrer tel qu'il était : ardent, généreux, d'une chevaleresque bonté, d'une élévation de sentiments peu commune, d'un attachement indéfectible à toutes les grandes causes religieuses et patriotiques.

Quand il se fut éloigné, Yolaine dit pensivement :

– Quelle magnifique nature ce doit être que celle-là, n'est-ce pas, madame ?

Elle attachait sur M<sup>me</sup> de Terneuil son regard profond, où semblait demeurer une clarté plus vive, que Fabienne n'y avait pas vue encore.

– Oui, magnifique. C'est un être tout à fait

exceptionnel...

D'une main un peu nerveuse, la jeune femme reprit l'ouvrage abandonné tout à l'heure. Et elle ajouta :

– Il est appelé à la plus brillante destinée. Quand il le voudra, il fera un superbe mariage... Et tel sera sans doute son désir. Il lui faut une grosse fortune pour soutenir le train de vie que nécessite son rang. Car il appartient à l'une de nos plus vieilles, de nos plus illustres familles.

Henriot vint s'appuyer contre Yolaine et leva sur elle ses yeux bleus, vifs comme ceux de sa mère.

– Je suis très content, parce que j'ai vu mon parrain. Je l'aime beaucoup, beaucoup !

La main de Yolaine caressa lentement la joue fraîche.

– Je crois que vous avez raison, mon chéri, car il doit être bien bon.

– Oh ! oui ! Mais il me gronde aussi quelquefois. Alors, il fronce les sourcils, comme ça...

Et l'enfant essaya de rapprocher ses sourcils blonds, à peine indiqués.

– ... Et vous, Lolaine, est-ce que vous l'aimez, mon parrain ?

Yolaine sourit en caressant les cheveux blonds.

– Mais, mon petit, je ne le connais que très peu encore.

– Ça ne fait rien, on l'aime tout de suite. C'est papa qui l'a dit.

M<sup>me</sup> de Terneuil interrompit avec un peu d'impatience :

– Allons, Henriot, n'ennuie pas M<sup>lle</sup> Yolaine. Va jouer là-bas, avec tes soldats.

Et elle parla de l'Œuvre des Petits abandonnés, pour laquelle Yolaine et elle confectionnaient depuis plusieurs jours linge et vêtements.

Quand M<sup>lle</sup> de Rambuges, un peu plus tard, se fut retirée, la jeune femme gagna le petit atelier où son mari lisait les journaux du soir.

Jacques demanda gaiement :

– Vous venez aux nouvelles, mon amie ? Rien de sensationnel...

Elle répondit, en s'asseyant près de lui :

– Non, ce n'est pas cela. Je voudrais vous parler au sujet de M. de Gesvres.

– Au sujet d'Henry ? Qu'est-ce qu'il y a ?

– Autant que possible, il faut envisager les conséquences de nos actes, avant qu'il ne soit trop tard. Or, croyez-vous prudent de notre part de recevoir M<sup>lle</sup> de Rambuges, étant donné que M. de Gesvres est intime chez nous, y vient quand il veut et y reste aussi longtemps qu'il lui plaît ? N'avez-vous pas remarqué comme il la regardait, cet après-midi ?

– Oui... Jamais il n'a regardé ainsi aucune femme. Il est vrai qu'il n'en a peut-être jamais rencontré qui le méritât comme celle-là.

– Tout ceci est fort bien, et je comprends parfaitement l'admiration que peut inspirer à votre ami cette ravissante Yolaine. Mais s'il la voit quelquefois encore, qu'arrivera-t-il ? Elle

s'éprendra de lui – et il suffisait de la voir aujourd'hui si attentive, si émue, déjà sous le charme, pour prévoir que ce ne sera pas long. De son côté, lui l'aimera peut-être, car elle me paraît bien réaliser, physiquement et moralement, le type de la femme qui doit plaire à un homme tel que lui. Mais une idylle de ce genre se heurterait à l'opposition formelle de M. de Mayonne, puisque Yolaine est pauvre. Dès lors, ce serait la souffrance pour cette enfant, déjà si peu gâtée par la vie... Ou bien, si M. de Gesvres persistait, il y aurait conflit entre le père et le fils – d'où encore pénible situation pour elle et graves ennuis pour notre ami...

Jacques avait écouté sa femme d'un air songeur, en tordant les pointes de sa longue moustache châtaine... Et tout à coup, il se mit à rire.

– Ma chère Fabienne, ce que vous me dites là me ravit ! J'entrevois un bonheur idéal pour Henry – un bonheur tel que j'aurais à peine osé le rêver pour lui.

– Voyons, Jacques, à quoi pensez-vous ?

– Je pense que, d’après ce que vous me dites de cette jeune fille, tout se réunit chez elle pour la rendre digne de l’amour d’Henry. Il n’y a donc que cette question de fortune... Aux yeux d’Henry, elle ne comptera pas. Il est de ceux, trop rares, qui la font passer au second rang. S’il le faut, il restreindra son train de vie, il ira habiter Mayonne, il travaillera pour sa femme et ses enfants. Je le connais, je sais de quoi il est capable. Il a soif, non pas de luxe, non pas de succès mondains ni de gloire littéraire, mais de vie familiale, d’un amour pur et profond. S’il trouve à réaliser son désir en la personne de M<sup>lle</sup> de Rambuges, les considérations d’argent ne l’arrêteront pas, je vous en réponds !

– Mais ses parents ?

– Écoutez ceci : dans la vie, ce sont toujours les énergiques qui l’emportent. Or, de l’énergie, Henry en a, et il saura s’en servir pour vaincre la résistance de son père. Quant à M<sup>me</sup> de Mayonne, ce sera plus facile encore.

– En ce cas, si vous croyez possible de laisser aller les choses...

– Absolument. La jeune fille est de bonne race noble, qui peut s’allier à celle, plus illustre, des la Rochethulac. En dehors de la question de fortune, elle nous paraît posséder tous les dons capables de contenter l’homme le plus difficile. Et je vous assure d’avance qu’il n’y aura pas de conflit, parce que la volonté d’Henry est plus forte que celle de son père et la dominera, le moment venu.

– Je ne puis que le souhaiter, car M<sup>lle</sup> de Rambuges m’est de plus en plus sympathique et m’apparaît très digne, de toutes façons du rêve féerique que représenterait pour elle un mariage avec M. de Gesvres.

– Un rêve, oui, et que beaucoup d’autres voudraient voir réaliser pour leur compte. Un bonheur aussi, car Henry sera le mari vraiment idéal.

Fabienne dit en souriant :

– Voilà un homme qui peut se vanter d’avoir un ami incomparable ! Vous l’admirez sans restriction. Jacques, et je crois bien que vous ne lui avez jamais découvert une imperfection.

– Il est fort probable qu’il en a, comme tout être humain, mais elles ne m’ont pas frappé. Je me suis toujours laissé guider par lui, presque aveuglément, depuis notre adolescence, et jamais je n’oublierai ce que je dois à ses conseils. Il a été pour moi une seconde conscience. Maintenant, il demeure mon ami le plus cher, toujours écouté. C’est une de ces natures d’élite, qui répandent autour d’elles un peu de leur force morale et de leur beauté intérieure. Oui, s’il arrête son choix sur M<sup>lle</sup> de Rambuges, celle-ci aura reçu du ciel une part magnifique !

– Eh bien, souhaitons-le donc, mon Jacques. Souhaitons qu’ils soient aussi heureux que nous. Et puisque vous croyez que là se trouve le bonheur de votre ami, et que ce mariage ne rencontrerait pas de trop grandes difficultés dans la famille de M. de Gesvres, tâchons de les réunir quelquefois, car ce sera délicieux, ce roman-là, et cela nous consolera un peu de toutes les sottises et les turpitudes que nous voyons autour de nous.

## VII

Les derniers préparatifs de la fête de charité s'achevaient, à l'hôtel de Mayonne. Dans la grande galerie décorée de boiseries sculptées et de panneaux des Gobelins, se dressaient d'élégants comptoirs, presque tous garnis déjà. M<sup>me</sup> de Terneuil avait accepté d'en tenir un et, la veille de la fête, elle vint le préparer avec l'aide de Yolaine.

Quelques jours auparavant, elle avait présenté la jeune fille, devenue son amie, à M<sup>me</sup> de Mayonne. Et, non sans peine, elle avait obtenu de M<sup>me</sup> de Rambuges l'autorisation de la prendre comme vendeuse à son comptoir.

Nadiège prétextait que sa nièce n'avait pas de toilette, qu'elle était timide et sans expérience du monde. Mais M<sup>me</sup> de Balde déclara qu'elle se chargeait de la toilette nécessaire, et que pour la timidité, pour l'inexpérience, rien n'était meilleur

que de leur faire voir le feu.

Nadiège se rendit alors fort gracieusement, en assurant qu'elle s'en remettait tout à fait au jugement de la marraine de Yolaine... C'est ainsi que la jeune fille franchit le seuil de cet hôtel de Mayonne devant lequel, parfois, elle était passée, en pensant avec un petit battement de cœur que là habitait ce duc de Gesvres, dont le regard avait tant de puissance et de douceur, dont l'ardente intelligence, l'esprit si fin, la bonté charmeuse, l'élégance patricienne subjuguèrent irrésistiblement tous ceux qui l'approchaient.

Elle l'apercevait parfois à l'église, et elle l'avait revu chez les Terneuil à plusieurs reprises. Car maintenant Fabienne, entrant tout à fait dans les vues de son mari et s'attachant de plus en plus à Yolaine, favorisait le secret désir d'Henry de mieux connaître M<sup>lle</sup> de Rambuges en lui demandant de venir faire de la musique avec la jeune fille et elle-même.

Un soir, où Jacques retenait son ami à dîner, elle garda aussi Yolaine, en envoyant la femme de chambre prévenir M<sup>me</sup> de Rambuges. C'était

précisément la veille du jour où toutes deux devaient aller organiser à l'hôtel de Mayonne le comptoir de M<sup>me</sup> de Terneuil. La soirée parut délicieuse à Yolaine, et non moins délicieuse à Henry. Discrètement mise par lui sur ce sujet, elle parla de son enfance, de son adolescence, des années passées dans la froide demeure de M<sup>me</sup> de Stréaincourt. La chanoinesse, à la suite de grands chagrins, s'enfermait dans une sorte de retraite où elle ne voyait que deux ou trois vieilles amies. Elle était triste et sévère et, tout en ayant pour sa petite-nièce une affection véritable, elle ne l'avait pas rendue heureuse.

Cela, Yolaine ne le dit pas, mais Henry le devina. L'âme aimante, gaie et si vibrante, avait dû se replier sur elle-même, et c'était miracle qu'elle pût, de nouveau, s'épanouir aujourd'hui dans cette atmosphère plus favorable.

De M<sup>me</sup> de Rambuges, Yolaine parlait le moins possible. Elle avait dit un jour à Fabienne : « J'ai l'impression que cette femme n'est que perfidie et qu'elle tentera de me faire beaucoup de mal... » Mais comme la comtesse, très prise

par ses occupations mondaines, lui laissait maintenant beaucoup de liberté, elle n'avait plus du moins cette impression d'être tenue en geôle, qui lui était si désagréable à la Sylve-Noire.

En se rendant à l'hôtel de Mayonne avec M<sup>me</sup> de Terneuil, le lendemain, elle songeait : « Viendra-t-il ? » Car M. de Gesvres lui avait dit : « J'irai peut-être jeter un coup d'œil à la galerie, dans l'après-midi... » Elle l'attendait, tout en aidant Fabienne à disposer sur le comptoir les menus objets de lingerie brodés par des femmes du monde dans le besoin. Pierre de la Rochethulac, venu pour juger du coup d'œil, papillonnait autour d'elle. Il la voyait pour la première fois et il formula son opinion à l'oreille de sa sœur :

– Elle est fameusement jolie, cette petite sans-le-sou !

Françoise riposta :

– Oui, mais ne perds pas ton temps à chercher un flirt avec elle, car elle est sérieuse comme une petite nonne. Va donc plutôt faire l'aimable près de doña Luisa.

– Hélas ! je suis sans espoir de ce côté ! Comment veux-tu qu'elle se contente de moi, quand c'est Henry qu'elle aime !... Et le cruel dédaigne cette flamme brûlante ! Atroce ingratitude !

À ce moment M<sup>lle</sup> Faravès, quittant son comptoir où une de ses amies achevait d'étaler des éventails, s'avancait vers le frère et la sœur. Elle demanda :

– Est-ce que M. de Gesvres ne viendra pas voir ceci, aujourd'hui ?

– Oh ! non, doña Luisa ! Mon frère ne s'occupe jamais de ces petits détails. Il les laisse aux humbles mortels comme nous.

– Ah !... C'est dommage... c'est très dommage. Il a beaucoup de goût. L'autre jour, je lui ai demandé si ma robe lui plaisait ; il m'a répondu qu'elle serait bien si elle me permettait de marcher plus facilement, et si la garniture était de nuance moins vive. Alors je l'ai fait changer, et je la trouve en effet plus jolie maintenant.

Françoise dit en riant :

– Oh ! si vous demandez à Henry des conseils pour vos toilettes, vous n’avez pas fini ! C’est un censeur terrible. Il ne se gêne pas pour me donner son avis, et me dire que ceci ou cela lui déplaît.

– Et vous l’écoutez ?

– Pas toujours ! Il n’y aurait plus moyen de se mettre à la mode, avec lui ! Mais je reconnais qu’il a un goût très sûr, un sens très fin de l’élégance.

– Alors, il faut suivre ses avis. Moi, je le ferais à votre place.

Pierre eut un petit rire amusé.

– Oh ! doña Luisa, qu’entends-je là ? Que faites-vous de vos théories féministes ? Même en admettant que Françoise reconnût le bien-fondé de ces observations fraternelles, jamais elle ne devrait s’y ranger, par pur esprit d’indépendance.

Luisa répliqua prestement :

– Certes, si ces observations venaient de vous. On ne doit admettre d’être influencé que par la supériorité !

Françoise se mit à rire, tandis que Pierre

murmurait, d'un air moitié fâché, moitié amusé :

– Allons, voilà qu'on me lance une fois de plus ce pavé sur le crâne ! Mais vous savez, je m'en passerais bien, moi, d'avoir un frère tellement supérieur !

Luisa riposta d'un ton d'ironie légèrement méprisante :

– Je le comprends !

Et elle retourna à son comptoir, tandis que Pierre, secrètement furieux, se rapprochait de Yolaine très affairée au milieu de ses dentelles.

Vers la fin de l'après-midi, quand on eut pris le thé, il ne resta plus autour de M<sup>me</sup> de Mayonne que M<sup>me</sup> de Terneuil, M<sup>lle</sup> de Rambuges et la princesse Seskine, attardées à causer dans le petit salon de la duchesse. Françoise emmena Yolaine dans la galerie pour lui montrer une des aquarelles exposées à son comptoir. Ce fut là que les trouva M. de Gesvres, quand il apparut peu après. Françoise ne cacha pas sa surprise.

– Toi, Henry ? Tu viens nous donner ton avis !

– Je crois qu'il serait inutile. Ces jolis

arrangements ne regardent que vous, mesdemoiselles.

– Oh ! puisque tu donnes des conseils à M<sup>lle</sup> Faravès pour sa toilette !... des conseils qui sont suivis, mon cher !

Il eut un léger froncement de sourcils, en regardant sa sœur avec un peu d'impatience.

– Qu'est-ce que cette histoire ? Elle m'a demandé mon avis sur sa robe, je le lui ai dit, en atténuant un peu, par politesse, mon opinion à ce sujet. Mais j'imagine que tu ne me crois pas assez sot pour me poser en oracle des modes féminines ?

– Je ne veux pas dire cela du tout, mon ami. Et tu as eu parfaitement raison de glisser ce petit conseil à doña Luisa, très portée à exagérer nos exagérations elles-mêmes. Réellement, elle devient un peu moins excentrique, depuis quelque temps.

– Eh bien ! tant mieux pour elle... Vous regardiez les aquarelles de Françoise, mademoiselle ? Il y a là, je crois, un échantillon

du talent de toutes ses amies.

M<sup>lle</sup> de la Rochethulac dit en riant :

– Oui... et même du mien. Mais je ne te dirai pas lequel, Caton le censeur, pour ne pas encourir ta critique.

– Peut-être te l'achèterai-je demain, sans le savoir.

– Peut-être... Et tu me le rendras ? Il servira pour une autre occasion semblable.

– Évidemment. Que veux-tu que j'en fasse ?... Mais donnons donc plus de lumière, pour voir l'effet...

Il alla tourner les commutateurs et la superbe galerie s'éclaira soudainement, dans toute sa profondeur. Les comptoirs coquets apparurent en pleine lumière. Ils formaient un ensemble clair et gracieux dans la somptuosité du décor... Le regard de Yolaine s'attacha longuement aux panneaux de tapisserie, aux peintures délicates dont les ors adoucis brillaient discrètement, sous la lumière. La jeune fille murmura :

– Que cette galerie est belle !

Elle tourna vers Henry ses grands yeux où l'admiration venait de mettre un éclat plus vif. Alors, il lui fit remarquer quelques détails de ces beautés qui frappaient si vivement sa fine nature vibrante. Elle l'écoutait avec une attention profonde, et il avait l'impression, déjà ressentie à ses précédentes rencontres avec elle, d'être compris avant d'avoir parlé. Françoise était retournée à son comptoir, dont elle modifiait l'arrangement. Ils restaient seuls un peu plus loin... Yolaine paraissait plus jolie que jamais, aujourd'hui, dans ce cadre d'aristocratique splendeur. Elle avait déjà repris meilleure mine, une délicate rosée montait à son teint d'une si vivante blancheur, auquel seyait admirablement le voisinage du velours noir dont était fait son costume – cadeau de sa marraine. Plus de gaieté, plus de vie animaient le bleu velouté de ses yeux, sur lesquels tremblaient les longs cils bruns. Et Henry, près d'elle, sentait l'ardent frémissement de sa jeunesse. Il se disait : « Je l'aime. C'est elle qui sera ma femme, si elle le veut. »

Il ne se dissimulait pas qu'il aurait à lutter pour obtenir le consentement de son père. Mais

avec un tel amour au cœur, il serait patient et invincible.

Ce n'était pas de ce côté que se portaient ses principales inquiétudes. Il se demandait de quel œil M<sup>me</sup> de Rambuges verrait ce mariage et ce que sa jalouse colère imaginerait pour l'empêcher. Car, si dénué de fatuité qu'il fût, il lui était impossible de ne pas s'apercevoir des sentiments très peu déguisés de la jeune femme à son égard.

Avec une habileté patiente, elle arrivait à se trouver sans cesse sur ses pas. Elle s'insinuait parmi les relations intimes de M<sup>me</sup> de Mayonne, se faisait bien venir de celle-ci et surtout de Françoise, dont elle flattait l'orgueil intellectuel. Partout, on vantait son charme, son intelligence, son originalité. Les hommages masculins ne lui manquaient pas. Mais elle n'acceptait aucun flirt... Et l'on s'était vite aperçu que tous ses regards, toute son attention se portaient sur le duc de Gesvres, partout où elle le rencontrait.

La hautaine froideur du jeune homme ne semblait pas la décourager. Elle avait toujours

pour lui le même regard de passion câline, les mêmes paroles de subtile flatterie. Et Henry, méprisant et secrètement irrité d'abord, commençait de s'inquiéter au sujet de Yolaine, car plus il voyait cette femme, plus il comprenait qu'elle ne laisserait pas, sans lutte, sa nièce devenir l'épouse de l'homme qu'elle aimait.

Nadiège était là encore, une des premières, à la fête de charité. Elle portait un costume de velours fauve, sur lequel s'enroulait une fourrure de même teinte. Un petit bonnet de fourrure coiffait les cheveux blonds, soyeux et si pâles. Pierre de la Rochethulac, en lui baisant la main, déclara :

– Vous êtes ravissante !

Elle sourit à peine. Son regard cherchait la haute silhouette élégante, le beau visage viril et fier de l'aîné. L'approbation, le compliment de celui-là lui importaient seuls. Mais il n'avait pour elle qu'un mot banal, un coup d'œil indifférent. Et dans le grand manchon fauve, les mains de Nadiège, les jolies mains souples, toujours nues – car elle avait l'originalité de ne jamais porter de

gants – se serraient nerveusement.

M<sup>me</sup> de Mayonne avait bien auguré du snobisme de ses contemporains. On se pressait en cohue dans ses salons, en dépit du prix très élevé auquel étaient taxées les cartes d'entrée. Bien que ce prix fût doublé pour l'audition de la conférence, le grand salon dit « du maréchal », à cause d'un portrait du maréchal de Mayonne surmontant la monumentale cheminée sculptée, était absolument comble quand Henry, quittant le groupe d'hommes avec lesquels il s'entretenait, s'avança pour commencer à parler.

Il n'avait pas voulu de table, ni de siège. Très simple, très à l'aise, il s'adossait à la cheminée, en tenant sous son regard profond et calme l'auditoire élégant, où se trouvaient de très illustres personnalités... Là, à droite, il voyait le pelage fauve de Nadiège. Un peu plus loin, près de M<sup>me</sup> de Terneuil, le charmant visage de Yolaine apparaissait dans l'ombre d'un grand chapeau noir... Et ce fut pour elle qu'il parla. Il avait choisi comme sujet : « La France en Orient. » Sa foi de chrétien, son ardent

patriotisme trouvaient là un incomparable terrain. Tous deux lui avaient inspiré un admirable morceau d'éloquence, où la sobre beauté du style le disputait à la concision, à la superbe vigueur de la pensée.

La voix aux intonations chaudes, souples, merveilleusement nuancées, achevait de tenir sous le charme cet auditoire, en partie frivole, blasé, indifférent aux nobles pensées qui occupaient l'esprit d'Henry, mais subissant la séduction physique et morale du conférencier, comme celle de la phrase harmonieuse qui faisait tressaillir d'aise les connaisseurs.

Des applaudissements enthousiastes accueillirent la péroraison. Aussitôt entouré, le jeune homme reçut les félicitations les plus flatteuses... Yolaine se tenait modestement à l'écart. Elle frissonnait encore, et son regard conservait un vif reflet de l'émotion profonde que M. de Gesvres y avait vue, pendant qu'il parlait. Ah ! celle-là l'avait compris tout entier, il le savait ! Et les compliments sans nombre qu'il recevait ne valaient pas, pour lui, le seul regard

de ces yeux magnifiques, qui renfermaient tant de pure lumière, tant de noble intelligence du bien et de la beauté.

Avec une courtoisie aux nuances diverses, d'après ceux auxquels il s'adressait, Henry remerciait, répondait aux paroles aimables ou chaleureuses. Un prince du sang royal de France dit très haut, en lui serrant fortement la main :

– Il faudra que nous vous entendions à la tribune du Parlement, monsieur le duc. Vous devez mettre au service de votre pays le superbe talent oratoire qui vient de nous être révélé aujourd'hui.

Il y eut un murmure approbateur autour d'eux.

M. de Mayonne avait peine à cacher son orgueilleuse satisfaction. Décidément, cet aîné lui faisait singulièrement honneur. Et peut-être ne fallait-il pas trop regretter qu'il eût refusé doña Luisa. Il y avait là une jeune grande-duchesse qui semblait le considérer avec beaucoup de complaisance et qui avait très joliment rougi en lui adressant de charmantes félicitations, tout à l'heure.

Précisément, la mère de cette aimable princesse demandait à Henry son bras, pour la conduire vers la galerie où les vendeuses, prestement, venaient de reprendre leur poste. Les invités, de nouveau, se répandaient dans les pièces superbes, allaient vers les attractions diverses. D'autres gagnaient le buffet où d'élégantes jeunes femmes, aidées par d'imposants maîtres d'hôtel, vendaient le plus simple rafraîchissement au poids de l'or. Et la chaleur, les parfums mêlés, commençaient de rendre l'atmosphère irrespirable.

Des enfants, chargés de vendre des fleurs, circulaient, tenant en mains des corbeilles bien garnies. Il y avait là le petit Henriot, tout ravi, que suivait sa gouvernante anglaise. Henry l'aperçut qui se glissait entre les groupes, en tendant timidement sa petite corbeille enrubannée. Il s'avança et dit à mi-voix à la gouvernante :

— Ne laissez pas cet enfant dans une telle atmosphère, miss Jenny, emmenez-le en haut et faites-le goûter tranquillement.

Henriot, qui avait entendu, s'écria d'un ton suppliant :

– Oh ! non, mon parrain ! Regardez, j'ai encore beaucoup de fleurs ! Il faut que je les vende.

– Ce n'est pas indispensable. Tu vas t'en aller avec miss Jenny, comme je viens de le dire.

L'enfant ne protesta plus. Il savait inutile de résister. Docilement, il laissa prendre sa main par la gouvernante. Mais Henry l'arrêta du geste...

– Attends un peu. Puisque tu es très obéissant, je vais te faire vendre tes fleurs. Tu vas voir.

Il jeta un coup d'œil autour de lui... La foule élégante, caquetante, formait des groupes, ou bien allait et venait, lentement, le long de l'immense galerie toute grouillante. Henry murmura, avec un léger sourire d'ironie :

– Attendez, je vais le faire servir à quelque chose, votre snobisme !

Il prit une rose dans la corbeille d'Henriot et l'éleva entre ses doigts...

– Je vends ces fleurs aux enchères, pour les

petits orphelins d'Arménie. Cette rose, vingt francs. Qui met au-dessus ?

Guy de la Rochethulac, se penchant vers son cousin Pierre, dit avec un rire étouffé :

– Il a une idée magnifique, ton frère ! « Elles » vont se disputer ses fleurs, et l'escarcelle des orphelins sera bien garnie.

De fait, roses, œillets, lilas, et même simples brins de mimosa, s'enlevaient rapidement, tandis que pièces d'or et billets tombaient dans la corbeille d'Henriot émerveillé.

Guy, voyant cela, se glissa à travers les groupes et alla chercher une petite fille dont la provision de fleurs était à peine entamée. Il l'amena près de son cousin, en disant :

– Puisque tu t'entends si bien à la vente, mon ami, en voilà d'autres.

Et celles-là partirent de même. Un souffle de folie avait passé sur toutes ces têtes féminines. Il fallait, coûte que coûte, avoir une de ces fleurs vendues par le duc de Gesvres, l'homme le plus en vue du moment. Bientôt, il ne resta dans la

corbeille qu'une rose, fort belle, d'un blanc teinté de jaune. Guy, qui semblait s'amuser prodigieusement, laissa tomber d'un air négligent :

– Ah ! c'est ta rose préférée !

Et il jeta un coup d'œil narquois vers M<sup>lle</sup> Faravès qui tenait déjà à la main plusieurs fleurs. Près d'elle une grande dame romaine, superbe jeune femme brune aux grands yeux noirs, avait enlevé à prix d'or tous les œillets rosés, qui ornaient maintenant sa jaquette de fourrure. Ce fut entre elles que bientôt se circoncrivit la lutte pour cette rose, quand les enchères eurent dépassé deux cents francs.

– Cinq cents ! dit doña Luisa.

– Sept cents !

– Mille !

– Deux mille !

– Trois mille !

– Cinq mille !

– Dix mille !

Cette fois la jeune femme brune se tut. Henry tendit la rose à doña Luisa, en disant courtoisement :

– Merci pour les petits orphelins, mademoiselle.

– Je vous ferai remettre un chèque dès ce soir, monsieur le duc.

– Veuillez l’adresser à ma mère, je vous prie. C’est elle qui centralise les offrandes... Allons, viens, Henriot, nous allons lui porter cela.

Il prit la main de l’enfant, qui serrait contre sa poitrine la précieuse corbeille. Tous deux passèrent entre les groupes, qui s’écartaient avec empressement devant eux, et rejoignirent M<sup>me</sup> de Mayonne.

Celle-ci se mit à rire en voyant la corbeille que lui tendait l’enfant.

– Voilà un appoint auquel je ne m’attendais pas ! Quelle excellente idée tu as eue, Henry !

M. de Mayonne, qui s’approchait, dit à demi-voix, d’un air amusé :

– On ne peut pas dire que tu les as données,

ces fleurs ! Peste ! quelles enchères ! Il faut que tu aies tourné toutes ces têtes-là, mon cher, pour obtenir un résultat pareil !

Le jeune homme sourit, avec un peu de raillerie.

– Je suis la bête curieuse du moment et j'en profite. Ce que je leur ai fait donner là sera autant de moins qu'elles dépenseront en futilités... Maintenant, je vais à mon tour vider mon portefeuille, car je n'ai pas encore eu le loisir de m'arrêter à un seul comptoir.

– Horriblement ruineuses, ces corvées-là ! Lady Elville vient de me dévaliser. Méfie-toi de son habileté à entortiller les gens. Ce pauvre Vorskoff en sait quelque chose, lui aussi. Elle l'a gentiment plumé en lui vendant à gros prix d'affreuses petites peintures.

Henry répliqua, tout en effleurant d'une caresse les boucles blondes d'Henriot, qui allait s'éloigner avec sa gouvernante :

– Cela ne lui coûtera pas autant qu'un des bibelots soi-disant authentiques dont il encombre

à jet continu son appartement, et les pauvres en profiteront, au moins.

– Oh ! évidemment ! Son budget ne sera sans doute pas déséquilibré pour cela et il pourra encore, sans se gêner, prêter à M<sup>me</sup> de Rambuges.

Henry, en faisant quelques pas, demanda distraitemment :

– Elle lui emprunte de l'argent ?

– Il paraît. Aujourd'hui, elle avait perdu sa bourse. L'autre jour, c'était une autre raison. Vorskoff se laisse ensorceler... Un peu... aventureuse, peut-être, cette jeune femme !... Et d'un charme inquiétant. Elle tourne beaucoup autour de toi. Il est heureux que tu sois invincible !

Henry eut un sourire dédaigneux.

– Oh ! complètement invincible, je vous l'affirme !

Les deux hommes se mêlèrent au remous, le long de la galerie. Presque à chaque comptoir, M. de Gesvres s'arrêtait, car la plupart des vendeuses étaient des relations de sa mère. Doña Luisa

essaya de le retenir... Mais il ne parut pas s'en apercevoir. Une seule femme, ici, occupait sa pensée... Et, sans vouloir remarquer les avances qui lui étaient faites, il arriva au comptoir de M<sup>me</sup> de Terneuil, très entouré.

Car la beauté, la grâce de Yolaine faisaient sensation. Silas Holster, un jeune Américain cousin de M<sup>lle</sup> Faravès, ne s'éloignait pas des alentours et ne quittait guère des yeux la jeune fille. Yolaine, sans s'apercevoir de son succès, servait chacun avec une simplicité souriante et des mouvements vifs et doux, pleins de naturel. À la vue d'Henry, ses yeux s'éclairèrent d'une émotion soudaine et le sourire se fit plus charmant encore, sur ses lèvres et dans son regard.

– Que nous achetez-vous, monsieur ?

– Ce que vous voudrez, mademoiselle. Choisissez-moi quelque chose, à votre goût.

Elle prit un fin mouchoir brodé et le lui présenta.

– Voulez-vous ceci ?

Il demanda à mi-voix :

– Est-ce votre ouvrage ?

– Non, pas celui-ci.

– Donnez-m'en un brodé par vous.

La chaleur ayant déjà empourpré les joues de Yolaine, celles-ci ne pouvaient rougir davantage. Mais les cils bruns tremblèrent sur le regard confus, qui se baissait sous celui d'Henry, si mystérieusement doux.

– Voici... Il n'est pas aussi joli que l'autre...

– Il l'est infiniment plus à mes yeux.

Ce petit colloque, presque chuchoté, n'avait pu passer inaperçu, pour les gens toujours à l'affût des faits et gestes du prochain. Déjà, la fantastique enchère de doña Luisa avait plus que jamais concentré l'attention générale sur ce beau duc de Gesvres, objet d'un si violent engouement. En le voyant s'attarder près du comptoir où vendait M<sup>lle</sup> de Rambuges et continuer à causer avec elle, en remarquant qu'il glissait le petit mouchoir dans une poche de son vêtement, alors qu'il avait fait emporter par un

domestique les autres menus objets achetés jusqu'ici, on en conclut que la rare beauté de la jeune fille avait enfin raison de son indifférence.

Silas Holster, le front assombri, s'était rapproché. Le baron Garnaux, qui suivait son manège d'un air amusé, vint à lui et chuchota à son oreille :

– Flirt sans conséquence ! Elle est pauvre et M. de Mayonne veut pour son fils un mariage riche.

La physionomie de l'Américain s'éclaira. Il dit sur le même ton :

– Je croyais que M. de Gesvres ne flirtait jamais ?

– Oh ! il se le permet peut-être, une fois par hasard ! La jeune personne est si jolie !

Silas murmura :

– Merveilleuse ! Et c'est sa tante, paraît-il, cette blonde en costume fauve, là-bas ?

– Oui, la comtesse de Rambuges... Voulez-vous que je vous présente ?

– Très volontiers.

Nadiège, entourée d'une petite cour masculine, accueillit le jeune Américain sans empressement. Elle était secrètement nerveuse, inquiète. Tous ces gens lui importaient si peu ! Elle aurait voulu s'attaquer aux pas de M. de Gesvres, le forcer à lui accorder un peu d'attention. Une colère jalouse lui montait au cerveau, quand elle le voyait s'entretenir avec une autre femme. Et elle ne put réprimer un tressaillement, lorsque le comte Vorskoff lui dit à mi-voix :

– Eh ! eh ! M. de Gesvres a l'air de trouver votre charmante nièce fort à son gré, chère madame !

Les lèvres sinueuses se serrèrent, et les mains fines tremblèrent un instant dans le manchon fauve.

La jeune femme demanda presque brusquement :

– À quoi voyez-vous cela ?

– Voilà au moins un quart d'heure qu'il est

près du comptoir de M<sup>me</sup> de Terneuil, très occupé à causer avec M<sup>lle</sup> de Rambuges – qui est vraiment idéale, entre parenthèses.

« Gaffeur ! » pensa le baron Garnaux.

Les sourcils pâles se rapprochèrent au-dessus des paupières très blanches, qui battaient légèrement. La jeune femme dit avec calme :

– Yolaine est une gentille enfant, et il n'est pas étonnant que M. de Gesvres se plaise à lui faire un brin de cour. Mais cela ne peut aller plus loin, car, naturellement, il n'épouserait pas une femme sans dot.

– Oh ! je le suppose ! Dans sa situation, il peut se permettre les plus hautes ambitions. Et son père serait là pour le lui rappeler, au cas où il voudrait l'oublier.

– Oui, il paraît qu'il fonde sur cet aîné les plus orgueilleux espoirs. Ah ! j'y pense, il faut que j'aille voir si la princesse Sesquine a encore un peu de cette dentelle que je lui ai achetée tout à l'heure. Elle est assez jolie... et pour les orphelins, on peut bien la payer le double de ce

qu'elle vaut !

Elle souriait, en se levant. Sa mince personne se glissa entre les groupes, le long de la galerie. Le comptoir de la princesse Seskine se trouvait à l'extrémité, près de celui de M<sup>me</sup> de Terneuil. Nadiège, d'un coup d'œil, constata que M. de Gesvres n'était plus là. Elle feignit de regarder les dentelles pendant un moment, parut ennuyée qu'il n'en restât plus de celle qu'elle désirait, puis s'éloigna, les yeux chercheurs, telle une chatte aux aguets. Apercevant M. de Mayonne, elle s'avança vers lui :

– Tout à fait réussie, cette fête, monsieur le duc ! M<sup>me</sup> de Mayonne s'entend admirablement à organiser cela.

– Oui, ce n'est pas mal. Je crois que la recette sera magnifique.

– Sans aucun doute ! Et cela, grâce à M. de Gesvres. Cette vente aux enchères était une idée géniale !

Elle rit doucement.

– Et sa conférence, quel succès ! Vous devez

être fier de lui, monsieur ?

– Oh ! certes ! J'en conviens sans fausse modestie, comme vous voyez.

– Et vous avez bien raison ! Il est tellement supérieur, de toutes façons ! Mais prenez garde...

Un sourire glissa entre ses lèvres, et son regard se cacha sous les paupières mi-closes.

– Prenez garde qu'il ne se laisse attendrir par quelque joli visage, par de beaux yeux mélancoliques...

Elle s'interrompt encore, guettant la surprise sur la physionomie de son interlocuteur. Puis, plus bas, d'un ton de confiance, elle reprit :

– Je ne voudrais pas que vous me croyiez l'instigatrice de ce petit... flirt qui semble s'ébaucher...

– Un flirt ? Quel flirt ?

– Celui de M. de Gesvres avec ma nièce. Oh ! je crois qu'il ne faut pas y attacher beaucoup d'importance. Yolaine est une enfant, qui ne peut plaire véritablement à un homme comme lui. Mais enfin, on ne sait jamais... Les hommes

sérieux se laissent parfois prendre par ces petites filles naïves en apparence. Or, un tel mariage serait impossible, je le reconnais la toute première et je tiens à vous le dire, très loyalement.

M. de Mayonne murmura :

– Ah ! par exemple !... Henry aurait distingué M<sup>lle</sup> de Rambuges ? Après tout, elle est suffisamment séduisante pour cela ! Mais, en effet, il n'y a pas à songer... pas à songer une minute qu'il arrête son choix sur elle !

– N'est-ce pas ? Aussi ai-je tenu à vous prévenir... discrètement. De mon côté, je vais essayer d'empêcher que ma nièce aille si souvent chez les Terneuil. C'est là qu'elle le rencontre... Soyez assuré que je ferais tout pour arrêter ce flirt, qui ne peut aboutir à rien.

– À rien, en effet. Vous avez fort bien compris, madame, mes légitimes ambitions paternelles, et je vous remercie de m'apporter votre aide pour nous épargner à tous de grands ennuis.

Au fond, M. de Mayonne ne se méprenait pas sur la raison qui faisait agir M<sup>me</sup> de Rambuges. Mais étant donné ce soupçon qu'elle venait d'éveiller en lui, il songeait qu'au cas où elle aurait vu juste, il trouverait pour éloigner Yolaine de son fils une alliée puissante en cette jeune femme très éprise d'Henry, et certainement possédée par la jalousie.

Cette révélation l'ennuyait beaucoup. Comme tous, la délicieuse beauté de Yolaine, son charme très aristocratique l'avaient frappé. Si Henry s'avisait de l'aimer, il serait difficile de la lui faire oublier...

Mais peut-être M<sup>me</sup> de Rambuges s'était-elle laissée emporter là par son imagination ? Henry avait un cœur très calme, très peu inflammable... Qu'il trouvât cette jeune fille charmante, c'était naturel. Mais de là à l'amour...

M. de Mayonne chercha des yeux son fils. Mais il ne l'aperçut pas... Les salons, la galerie se vidaient peu à peu. Les vendeuses commençaient de quitter leurs comptoirs dégarnis et, en causant, se dirigeaient vers le petit salon de M<sup>me</sup> de

Mayonne où des rafraîchissements allaient leur être servis, ainsi qu'aux intimes de la maison.

M. de Terneuil surgit tout à coup près de sa femme, qui finissait de compter sa recette, avec l'aide de Yolaine. Il lui dit à l'oreille :

– Henry nous attend dans le jardin d'hiver. Nous allons prendre le champagne à nous quatre, bien tranquillement. Esquivez-vous vite à l'anglaise.

Fabienne murmura : « Compris », en souriant d'un air entendu. Et, quelques minutes plus tard, elle entraîna Yolaine vers le fond de la galerie où une petite porte boisée donnait accès dans un long couloir qui, lui-même, conduisait au jardin d'hiver. La porte faisant communiquer celui-ci avec l'un des salons était fermée aujourd'hui. M<sup>me</sup> de Mayonne ne se souciait pas que la cohue des étrangers vînt porter dommage à ses plantes rares. Un rideau de feuillage couvrait la séparation vitrée en interceptant les regards curieux. Quelques lampes électriques seulement étaient allumées et cette lumière douce donnait un aspect de mystère à ce jardin clos et tiède où

flottaient de suaves parfums.

Un domestique apporta du champagne et des pâtisseries. Henry, très gai, fit les honneurs de ce goûter... Yolaine regardait avec ravissement autour d'elle. Ce jardin d'hiver lui paraissait une merveille. Et comme l'atmosphère semblait ici plus légère, moins étouffante – au physique et au moral – que dans la galerie et les salons pleins d'une foule élégante, trop parfumée, qui lui était si étrangère, de toutes façons !

Fabienne, à haute voix, déclara ce que la jeune fille pensait tout bas :

– Comme cette petite halte est reposante, en sortant de là-bas !

Jacques approuva :

– Oui, car on ne respirait plus ! Mais on doit se demander, Henry, ce que nous sommes devenus ? Comment vas-tu expliquer ?...

– Oh ! je trouverai bien quelque chose, ne t'inquiète pas !

Fabienne dit en riant :

– M. de Gesvres sait bien que tout est permis

aux hommes célèbres, comme aux souverains.

Il riposta gaiement :

– Je n’ai pas la sottise prétention de me croire un homme célèbre – ce qui ne me dispenserait pas d’ailleurs des devoirs habituels à tout homme bien élevé. Mais cette petite éclipse me tentait vraiment. Et d’ailleurs, j’en donnerai une raison valable... Voulez-vous voir de plus près ces plantes, et nos roses, mademoiselle ?

– Avec grand plaisir, monsieur. J’aime tant les fleurs !

Jacques déclara :

– Moi, mon cher, je vais boire encore une coupe de champagne, à ta santé, futur académicien.

– Merci du souhait. Mais il ne se réalisera pas de si tôt.

– Qui sait ! Tu reformeras le parti des ducs, sous la coupole... Mademoiselle, un peu de champagne ? Non ?... Vous aimez mieux aller admirer les roses de M<sup>me</sup> de Mayonne ?... C’est un goût que je comprends, pour une jeune fille.

Il sourit un peu malicieusement, en voyant Henry et Yolaine s'éloigner, entre les palmiers qui étendaient au-dessus d'eux l'éventail de leurs feuilles.

Fabienne murmura :

– Quel couple admirable !

Il approuva, à mi-voix :

– Oui. Ils sont dignes l'un de l'autre.

M<sup>me</sup> de Mayonne avait fait planter, dans ce jardin d'hiver, des rosiers qui avaient remarquablement prospéré. Dirigés par un jardinier habile, ils formaient voûte ou s'enroulaient autour de colonnettes légères. L'un d'eux tapissait une des parois. Un autre enserrait de ses longs cordons un vase de marbre rose, dressé sur un socle. Ses fleurs étaient d'un jaune pâle et satiné qui se teintait de rose sur les pétales du centre. Yolaine dit avec admiration :

– Oh ! que j'aime celles-ci !

– Ce sont aussi mes préférées. Ma mère a l'affectueuse attention de me les réserver et elle en fait toujours orner mon bureau.

Il s'écarta un peu, prit un sécateur posé sur une petite table voisine et revint au rosier. Deux fleurs tombèrent, Henry présenta l'une d'elles, à peine ouverte, à la jeune fille...

– Voulez-vous me permettre de vous l'offrir, mademoiselle ?

Elle remercia, en rougissant. Ses doigts, un peu tremblants, glissèrent la rose à son corsage.

Henry ne la quittait pas du regard. Il frémissait d'une joie profonde, enivrante. Toute l'ardeur de sa jeunesse s'élançait vers cette créature charmante, qui serait pour lui la fiancée rêvée, l'épouse aimée avec les réserves magnifiques d'un cœur jalousement préservé. L'âme délicate, aimante, qu'il avait devinée en elle, trouverait près de lui la protection et le tendre respect dont elle avait besoin. C'était aussi une petite âme courageuse, très pure, et d'une rare droiture. Jamais, en aucune de leurs rencontres, il n'avait pu discerner chez elle une fausse note. Et toutes les préoccupations de vanité, de coquetterie semblaient lui être inconnues.

Elle aurait eu beau jeu, cependant, en ce

moment. Son regard, en se relevant, rencontrait la flamme chaude des yeux superbes, émus et graves... Yolaine, de nouveau, baissa les siens, et ses cils tremblèrent sur la joue empourprée.

Il la vit gênée, frissonnante d'émotion. Et il pensa avec ravissement : « Ah ! que vous êtes une chère petite âme blanche, vous, ma douce Yolaine ! »

Fabienne et Jacques se rapprochaient. Henry offrit la seconde rose à la jeune femme, qui parut charmée de ce présent.

– Nous allons faire des jalouses, avec cela ! Et dire que cette pauvre dona Luisa a payé la sienne une telle somme !

Jacques dit en riant :

– Henry les vend très cher ou bien il les donne. C'est également très grand seigneur... Nous passons par ici ?

Cette question s'adressait à M. de Gesvres qui, ayant pris une clef dans sa poche, l'introduisait dans la serrure de la porte faisant communiquer le jardin d'hiver avec le salon voisin.

– Certainement. Nous n'avons pas à nous

cachez, j'imagine ?

Ce salon était précisément celui de la duchesse, où se groupaient en ce moment ses invités. L'apparition d'Henry et de ses amis produisit quelque sensation.

M. de Mayonne s'écria :

– Nous nous demandions ce que vous deveniez ! Vous étiez dans le jardin d'hiver ?

– Mais oui, mon père. Je voulais montrer à M<sup>lle</sup> de Rambuges les roses de ma mère. Et il y faisait si bon, au sortir de cette galerie étouffante, que nous nous y sommes un peu attardés.

Le regard de M. de Mayonne glissa de son fils à Yolaine et s'assombrit.

D'autres regards encore, avides, malveillants – des regards de femmes – s'attachaient sur la jeune fille, sur la rose qui tremblait à son corsage. Entre les cils pâles de Nadiège passa une lueur mauvaise.

La jeune femme se leva, en ramenant sur ses épaules la fourrure fauve rejetée en arrière.

– Puisque voici ma nièce, je vais maintenant

me retirer, madame la duchesse. Cet après-midi a été extrêmement agréable pour moi, et je vous remercie de m'y avoir fait participer.

Elle salua gracieusement, serra les mains tendues, échangea en souriant avec les uns et les autres de menus propos aimables.

M. de Gesvres s'inclina avec un bref « je vous remercie, madame », en réponse à la phrase d'une amabilité câline destinée à lui faire connaître l'impression ineffaçable produite sur la jolie veuve par sa conférence. Et les deux femmes quittèrent le salon, reconduites par Henry et Pierre. Au seuil du vestibule, Nadiège tendit la main à chacun d'eux. Henry la serra légèrement, comme de coutume, tandis que le cadet la baisait avec empressement.

La voix chantante prononça :

– À bientôt, n'est-ce pas ?... Vous ne voulez donc pas m'accorder la faveur de vous offrir de nouveau une tasse de thé, monsieur le duc ?

Son regard implorait, humblement. Henry répondit avec froideur :

– Je ne crois pas que mes occupations me laissent la possibilité de le faire, madame.

– Essayez... essayez, je vous en prie ! Vous me causeriez un tel plaisir ! Et je souhaiterais vous demander votre avis au sujet d'airs russes, très anciens, que j'étudie en ce moment. Ma nièce m'a dit que vous étiez un remarquable musicien.

– M<sup>lle</sup> de Rambuges est trop indulgente. Et mes conseils, je le crois, vous seraient bien inutiles, madame.

– Je suis persuadée du contraire... Au revoir... Et ne m'oubliez pas !

## VIII

Dans le taxi-auto qui emmenait les deux femmes, Nadiège se pelotonnait, selon sa coutume, en ramenant sa fourrure autour d'elle. Son regard se glissait vers Yolaine, s'attachait à cette jeune créature qui lui semblait aujourd'hui tout autre que celle dont Mavra avait dit, quelque temps auparavant : « Elle n'est qu'une pauvre innocente, qui ouvre à peine les yeux à la vie. » Nadiège avait tacitement approuvé l'ancienne nourrice, alors. Si jolie que fût Yolaine, il lui semblait impossible qu'elle pût être une rivale pour elle, la femme rompue à toutes les séductions, et si sûre de son pouvoir... Mais elle s'apercevait aujourd'hui combien elle s'était lourdement trompée. La beauté de Yolaine, sans rien perdre de son charme pur et délicat, venait de s'épanouir, presque subitement, lui semblait-il. Et son regard devenait plus attirant, plus profond, comme si le reflet d'un mystère nouveau s'y fût

répandu. Ainsi, elle était admirablement belle – plus belle que ne l’avait jamais été Nadiège, et tout enveloppée de la grâce de sa jeunesse, de son âme sans ombre.

Les doigts de la jeune femme se crispèrent sur l’œillet blanc attaché à sa jaquette. Elle l’avait reçu des mains de M. de Gesvres, en échange d’un billet de cent francs. Et elle pouvait voir, là, à côté d’elle, tranchant harmonieusement sur le velours noir du costume, la rose offerte par le jeune homme à Yolaine – pour rien, et peut-être accompagnée d’un tendre regard.

En un lent et souple mouvement, Nadiège se pencha vers sa nièce.

– Qui donc vous a donné cette rose, ma chère petite ?

– M. de Gesvres, ma tante, dans le jardin d’hiver.

– M. de Gesvres ?... Je m’en doutais un peu. Mais, mon enfant, je dois vous faire entendre la voix de l’expérience...

Cette voix était douce, mesurée, enveloppante.

Et, en un geste de caresse, Nadiège posait sa main – sa fine patte de velours – sur les doigts gantés de Yolaine.

– ... Vous n’êtes pas au courant des embûches de la vie, et c’est à moi de vous en prévenir, puisque votre pauvre oncle m’a donné tous droits de conseil et de surveillance à votre égard. Or, j’ai cru m’apercevoir que M. de Gesvres était... un peu trop empressé près de vous.

Une vive teinte pourpre monta au visage de Yolaine, et les grands yeux s’emplirent d’émoi sous le voile de leurs cils.

Nadiège continuait, de plus en plus douce :

– D’autres, je le sais, l’ont remarqué aussi. Or, il faudrait prendre garde à votre réputation, ma mignonne, et surtout... surtout au repos de votre cœur. M. de Gesvres est un charmeur. S’il lui plaît de se faire aimer de vous, il y arrivera, bien facilement. D’autres, qui n’avaient pas votre ingénuité, votre confiance, l’ont adoré, l’adorent encore – certaines dans les larmes, dans le désespoir de ses dédains. Il se peut qu’il vous trouve jolie, qu’il prenne plaisir à votre naïf

amour, – car les hommes aiment tous les encens. Il s’amusera quelque temps à ce flirt, et puis...

Yolaine se redressa, toute frémissante.

– Cela, non, je ne le crois pas ! Il est trop loyal, et trop profondément chrétien, pour agir comme vous le dites !

Un sourire passa entre les lèvres de Nadiège.

– Ah ! enfant ! enfant ! Les hommes sont tous les mêmes, allez ! Je les connais mieux que vous. Un joli visage les captive un instant ; puis l’ambition les porte d’un autre côté... Le duc de Gesvres flirtera volontiers avec vous, mais il ne vous épousera jamais, car vous êtes pauvre, Yolaine. Et il lui faut une femme très riche. C’est son désir, c’est celui de ses parents. Vous avez pu voir quel train de vie est le leur. Une énorme fortune est nécessaire pour le soutenir, et M. de Mayonne a fortement écorné la sienne, assure-t-on. M. de Gesvres devra la rétablir. C’est son devoir d’aîné, et il paraît fort décidé à le remplir. De plus, ses qualités personnelles, le prestige nouveau que son magnifique talent va donner à son nom déjà illustre, autorisent chez lui de très

grandes ambitions... Et on le dit fort orgueilleux. Ce n'est donc pas cet homme qui songerait à choisir pour femme une jeune fille obscure et pauvre – même si elle lui plaisait quelque peu.

Maintenant, ses doigts caressaient la main de sa nièce. Mais Yolaine la retira aussitôt. Et ses yeux se détournèrent du regard félinement doux, qui glissait sous les paupières mates et blanches.

– Je n'ai jamais porté jusque-là mes imaginations, je vous l'assure, ma tante ! Aussi bien que vous, je sais que M. de Gesvres est fort au-dessus de moi. Soyez donc assurée que je ne me suis pas fait d'illusions à ce sujet, et que vous avez tort de vous alarmer pour moi.

Elle reprenait toute sa présence d'esprit et parlait froidement, d'une voix ferme qui se nuança d'un peu d'ironie, à la dernière phase.

Nadiège avait déjà eu parfois le soupçon de l'énergie, de la fière dignité que recelait l'âme de cette enfant. Aujourd'hui, elle la voyait s'affirmer, cette force cachée qui, le premier émoi passé, donnait à Yolaine le courage de paraître calme, sans souffrance, alors que les

paroles de sa tante venaient de révéler à son inexpérience la nature du sentiment si profond, ardent et tendre à la fois, qui l'attirait vers M. de Gesvres, en même temps que se dévoilaient à ses yeux les obstacles dressés devant cet amour.

De ce courage, Nadiège s'irrita secrètement. Cette Yolaine aimée d'Henry, elle eût voulu la voir désolée, pantelante, humiliée. Certes, elle savait que la jeune fille souffrait, qu'elle allait souffrir des jours, des nuits, maintenant. Mais elle souhaitait jouir de cette souffrance, voir des larmes dans ces yeux magnifiques que M. de Gesvres avait considérés avec complaisance, et auxquels il avait accordé la caresse de son regard.

Doucement, elle leva la main et effleura du bout des doigts la rose jaune.

– Ceci a dû paraître à tous significatif de l'attention que vous accordait M. de Gesvres. De la part d'un homme aussi en vue, c'est un peu compromettant pour vous, ma petite Yolaine. Je crois qu'il vaudrait mieux, pendant quelque temps, vous abstenir de paraître là où vous pourriez le rencontrer.

Elle guettait un frémissement sur le visage de la jeune fille. Mais Yolaine semblait devenue impassible. Elle répliqua du même ton froid que tout à l'heure :

– Vous voulez dire sans doute que je devrais cesser de voir M<sup>me</sup> de Terneuil ? Ce serait peut-être difficile. Mais je puis, sous un prétexte que je tâcherai de trouver, m'y rendre au début de l'après-midi. M. de Gesvres n'y vient jamais à cette heure-là.

– Oui, c'est cela... Vous êtes très raisonnable, Yolaine.

Elle glissait vers la jeune fille un regard méfiant. Se pouvait-il qu'aimant M. de Gesvres, elle acceptât si facilement de ne plus le voir ?... Il y avait sans doute quelque manœuvre là-dessous. Mais elle se trompait, cette petite fille naïve, si elle croyait que Nadiège allait tomber dans ce piège ! L'espionnage n'a pas été inventé pour rien, et Mavra avait de remarquables dispositions pour ce genre de surveillance.

Les doigts fins continuaient de caresser doucement la rose. Puis ils glissèrent vers la tige,

l'enlevèrent de la jaquette. Et Nadiège dit avec un sourire suave :

– Je confisque cela, chère mignonne. Ce serait un souvenir trop précis de celui que vous êtes résolue à oublier.

D'un geste instinctif, Yolaine étendit la main pour reprendre la fleur, que Nadiège mit prestement derrière son dos. Une fugitive indignation faisait étinceler les yeux bleus et trembler la voix qui disait :

– Rendez-la-moi !

– Non, chère enfant. J'accomplis là un devoir. Croyez-moi, vous me remercirez un jour de vous avoir aidée à oublier un peu plus vite ce trop galant jeune duc.

Déjà, Yolaine s'était ressaisie. Son regard devenait calme et un pli de dédain se formait au coin de sa bouche.

La voiture s'arrêtait à ce moment devant le logis de M<sup>me</sup> de Rambuges. Les deux femmes montèrent en silence. Mavra leur ouvrit, et s'empressa aussitôt près de sa maîtresse, tandis

que Yolaine gagnait sa chambre. Soigneusement, la jeune fille ferma la porte, puis elle se laissa tomber sur un siège en murmurant :

– Ah ! enfin, je suis seule !

Elle mit son visage entre ses mains et frissonna longuement. Cette femme l'avait atteinte en plein cœur. Et il lui semblait que ce pauvre cœur palpitant l'étouffait... « On » venait, si brutalement sous une apparente douceur, de lever le voile qui lui cachait son propre secret – son secret magnifique et fou !

Oui, complètement fou ! Sur ce point, M<sup>me</sup> de Rambuges avait raison. Le duc de Gesvres ne pouvait songer à épouser une jeune fille pauvre comme elle.

Yolaine avait encore devant les yeux les splendeurs de cet hôtel de Mayonne, dont l'aîné serait le maître un jour. Elle revoyait M. de Gesvres, entouré, recherché par les plus hautes personnalités, visiblement accoutumé à toutes les recherches du luxe, ayant sans doute les goûts fastueux du grand seigneur dont il était, extérieurement, une si parfaite incarnation...

Ainsi qu'elle l'avait dit sincèrement à M<sup>me</sup> de Rambuges, jamais elle n'avait pensé qu'un homme tel que celui-là pût arrêter son choix sur elle ! Mais elle avait subi sans qu'elle s'en rendît compte le charme puissant qui émanait de lui – charme physique, charme moral aussi. Et elle comprenait aujourd'hui quel nom il fallait donner à ce sentiment, né en elle dès le premier jour où son regard avait rencontré celui d'Henry, respectueux et intéressé, là-bas, à la Sylve-Noire.

L'amour !... Son visage s'empourprait, entre ses mains tremblantes. Elle n'en avait jamais entendu parler, chez la chanoinesse. Ce mot n'avait pas eu grande signification pour elle, jusqu'à l'époque où elle était venue chez M<sup>me</sup> de Rambuges. Pendant son séjour à Nice, celle-ci laissait à l'écart la jeune fille. Mais aux repas, elle narrait avec des mines de chatte qui se délecte les scandales de toutes les villes de plaisir échelonnées sur la côte, en se divertissant à sa manière discrète de la rougeur, de la gêne de Yolaine.

– C'est la vie, ma chère petite, c'est l'amour,

disait-elle en souriant. Il faut sortir de votre tour d'ivoire, petite couventine, il faut apprendre à connaître le monde.

Mais l'âme pure de Yolaine ne s'était pas ouverte à l'influence perverse. L'amour, tel que le lui représentait M<sup>me</sup> de Rambuges, ne lui inspirait que terreur et mépris. Elle comprenait seulement aujourd'hui qu'il en est un autre, noble et permis, qui seul mérite ce nom ainsi profané.

Permis... Non, hélas ! pour elle ! Son cœur s'était égaré trop loin, trop haut...

C'est qu'« il » lui témoignait tant de bonté ! Aujourd'hui encore, il s'était montré charmant... Et comme il l'avait regardée, dans le jardin d'hiver ! Quelle chaude lumière éclairait ces yeux auxquels, si souvent, elle pensait, depuis quelque temps !

Yolaine frémit un peu.

Elle lui plaisait peut-être, avait dit M<sup>me</sup> de Rambuges... Est-ce qu'il... l'aimerait ?

Pendant un moment, cette pensée l'éblouit, chassa toute sa souffrance. Puis ce fut

l'effondrement, de nouveau. Même s'il l'aimait, M. de Gesvres ne pouvait pas l'épouser. M<sup>me</sup> de Rambuges l'assurait, et Yolaine comprenait trop bien qu'en cela, elle disait vrai.

Mais ce qu'elle ne croirait jamais, c'est qu'il s'amusât avec son cœur confiant. D'autres, peut-être, étaient capables de le faire. Mais lui !... lui, avec ce regard loyal, lui, dont son ami de Terneuil disait : « Henry est une âme magnifique. Le devoir est tout pour lui. Et quelle charité discrète, infatigable, dont moi, son meilleur ami, je ne connais qu'une très petite partie, l'autre n'étant vue que de Dieu ! »

Non, elle savait bien que M<sup>me</sup> de Rambuges s'était trompée, sur ce point-là. Et elle ne croyait pas davantage que l'amabilité si réservée de M. de Gesvres eût été remarquée, commentée. Mais il n'en restait pas moins ceci : qu'elle devait maintenant éviter de le rencontrer, pour oublier vite... s'il était possible qu'on oubliât un homme comme celui-là.

Son front s'inclina plus bas sur sa main glacée, et elle pensa, en frissonnant de nouveau : « Ô

mon Dieu, aidez-moi ! Je me sens tellement seule, près de cette femme que j'appelle ma tante et qui n'est pour moi qu'une étrangère ! Je la devine hostile, je la sais fausse et dépourvue de scrupules. Mon Dieu, permettez que j'échappe bientôt à son autorité ! »

Celle à laquelle songeait ainsi Yolaine était en ce moment effondrée dans un fauteuil de sa chambre. Ses doigts avaient arraché de sa jaquette l'œillet blanc, pour le jeter au loin, et ses lèvres tremblantes baisaient la rose donnée par Henry à Yolaine. Près d'elle, Mavra, agenouillée, considérait avec inquiétude le joli visage crispé, presque défiguré par la fureur. Elle demandait :

– Mais qu'as-tu ?... Qu'as-tu, ma colombe ?

Nadiège, haletante, balbutiait :

– C'est odieux !... Cette créature... je la hais !

– Qui donc, ma Nadiège !

– Cette Yolaine... Il l'aime, comprends-tu ?

Lui qui n'a jamais aimé, il l'aime !... Et moi... moi, il me dédaigne ! Ah ! J'en mourrai, Mavra !... j'en mourrai !

Ses lèvres disparurent entre les pétales jaunes. Un frisson secouait ses épaules. Elle murmura d'une voix passionnée :

– Si tu l'avais vu, aujourd'hui !... Si tu l'avais entendu ! Toutes les femmes seraient à ses pieds, s'il le voulait. Mais il n'en a distingué qu'une... une seule, cette Yolaine, cette fausse naïve, qui a osé le prendre... Sotte que je suis ! Sottes que nous avons été, Mavra ! Les petites filles innocentes peuvent être plus dangereuses que les autres. Et d'ailleurs, celle-ci a changé, depuis quelque temps. La voilà qui devient femme – et femme délicieuse. Ses yeux ont tout l'éclat merveilleux de la vie qui s'éveille... Et elle a dix-huit ans, et son âme n'est que fraîcheur, comme sa jeune beauté. Cela peut être, pour lui, une séduction puissante – bien plus puissante que la mienne.

– Tu plaisantes, ma Nadiège blanche ! Certainement, tu n'as pas à craindre sous ce rapport.

Mais Nadiège l'interrompt avec impatience.

– Tu ne le connais pas ! Je t'ai déjà dit qu'il n'était pas comme les autres. Et j'ai peur... oh !

Mavra, j'ai peur de ne pouvoir jamais le conquérir !

Elle se renversa en arrière, dans le fauteuil, en pressant toujours sur ses lèvres la rose d'Henry.

Mavra, se soulevant, l'entoura de ses bras.

– Et moi, je te dis que tu le vaincras, ma reine, ma belle chatte !... Quoi, des larmes ?... Jamais je ne t'ai vue pleurer ! Quel sortilège possède donc cet homme pour te mettre dans ce désespoir ?

– Je ne sais... mais tout ce qu'il me demanderait, Mavra, je le ferais ! Il pourrait me fouler aux pieds, me traiter comme une esclave... je le remercierais encore, pourvu qu'il me permît de l'aimer et qu'il me regardât parfois avec complaisance.

– Tu es folle ! Il t'a rendue folle !

Nadiège passa sur son front une main frissonnante.

– C'est possible... Et ce soir, c'est la jalousie qui me possède... Yolaine !... Il aime Yolaine ! Ah ! elle saura ce qu'il en coûte de me voler ce que je convoite ! Elle la payera cher, cette rose

qu'il lui a donnée, que je lui ai prise... et que je garderai, jusqu'au jour où j'en recevrai une de sa main !

Ses traits se convulsaient. Une lueur de haine passa dans les yeux verts et les lèvres couleur de corail se soulevèrent en un rictus cruel.

Mavra la serra plus fort contre elle en murmurant :

– Oui, ma chatte blanche, nous nous vengerons ! Et tu l'auras, va, ton duc de Gesvres !

## IX

Dans l'après-midi du lendemain, Henry se rendit chez son père. Il était décidé à lui parler dès maintenant de sa résolution d'épouser M<sup>lle</sup> de Rambuges. Car la veille, il avait compris toute la profondeur du sentiment que lui inspirait la jeune fille, et il avait vu, dans ces beaux yeux émus, l'amour que Yolaine ignorait encore.

De plus, il lui tardait de l'enlever à la tutelle de M<sup>me</sup> de Rambuges, de lui donner un foyer, avec le bonheur familial dont elle avait été privée jusqu'ici. Puis encore, il avait soif de cette tendresse féminine, qu'il pressentait délicieuse, ardente et pure comme l'âme de Yolaine ; il voulait devenir, le plus tôt possible, le maître de ce jeune cœur à peine éveillé à la vie.

M. de Mayonne parcourait des revues, assez distraitement, quand son fils entra. Il demanda :

— Qu'est-ce qui t'amène, mon cher ? Tu

tombes bien, car j'allais m'habiller pour me rendre au cercle.

– Je ne vous retiendrai pas longtemps, mon père.

– Oh ! je ne suis pas pressé ! Pas le moins du monde !

Un coup d'œil de satisfaction orgueilleuse enveloppa le jeune homme, qui attirait à lui un siège et s'asseyait près de son père.

– Eh bien, mon beau Gesvres, qu'as-tu à me dire ?

Le ton était affectueux. Et M. de Mayonne, tout en parlant, se penchait vers son fils d'un air souriant.

– Vous m'avez exprimé plus d'une fois, mon père, votre désir de me voir marié. Je viens aujourd'hui vous apprendre que j'y suis disposé.

– Ah ! vraiment !... J'en suis enchanté... si tu as bien choisi, naturellement.

– Bien choisi... pas selon vos idées, mon père.

M. de Mayonne se raidit instinctivement.

– Que veux-tu dire ?

– La jeune fille que j'aime est extrêmement jolie, d'excellente famille, aussi distinguée au moral qu'au physique... mais sans fortune. En un mot, c'est M<sup>lle</sup> de Rambuges.

M. de Mayonne bondit sur son fauteuil.

– M<sup>lle</sup> de Rambuges !... Mais tu es fou !... Dix fois fou ! Ah ! je crois bien, que ce n'est pas dans mes idées ! Et elle n'avait pas tort, M<sup>me</sup> de Rambuges, en me prévenant hier !

Les sourcils d'Henry se rapprochèrent.

– Elle vous a prévenu ?... De quoi ?

– Mais que tu faisais la cour à sa nièce, parbleu ! Et avec tes idées, je me doutais bien qu'il ne s'agissait pas d'une simple amulette, d'un simple flirt... Épouser cette jolie pauvre !... Toi, toi ! Tu es fou, Gesvres !... Tu es fou ! N'en parlons plus, cela vaut mieux.

– Je vous demande pardon, je suis venu ici pour en parler, au contraire. J'aime M<sup>lle</sup> de Rambuges, je n'épouserai qu'elle, et je suis décidé à attendre votre consentement tant qu'il le

faudra.

Henry parlait d'un ton ferme, avec la froideur apparente qui avait toujours trompé les siens sur sa nature véritable. M. de Mayonne riposta :

– Tu l'attendras longtemps, en ce cas !... Mais je te crois beaucoup plus raisonnable. Ton cœur si calme, inaccessible à la passion, aura vite fait d'oublier ce charmant visage – très charmant, je l'avoue !

Henry répéta :

– Mon cœur si calme ?...

Un sourire d'ironie glissa entre ses lèvres.

– ... Vous croyez que je suis incapable d'aimer... passionnément ?... Et cela, parce que j'ai voulu attendre l'amour permis ?

Il se redressait légèrement, dans le fauteuil où il était assis. Et devant cette jeunesse superbe, frémissante, devant la flamme ardente de ce regard, le père eut la révélation d'un être inconnu, contre lequel la lutte serait plus difficile qu'on ne l'aurait pensé d'abord.

– ... Permettez-moi de vous le dire en toute

franchise, je suis pour vous, moralement, un étranger. Que vous êtes-vous imaginé sur moi ? Peut-être que jamais je n'ai eu de lutte à soutenir, que j'avais la vertu infuse et que les passions n'existaient pas chez moi ?... Hélas ! je suis fait du même limon que les autres hommes ! J'ai connu la tentation, les heures de détresse morale. Mais je savais où trouver le secours, et la force d'En-Haut est venue aider ma faiblesse. Ainsi, j'ai toujours pu écarter les coupes enivrantes qui se sont offertes à moi. Il ne s'ensuit pas que je sois de marbre, comme le dit quelquefois Pierre... Et je vous le déclare sincèrement, mon père, j'aime M<sup>lle</sup> de Rambuges de telle sorte que, sans un obstacle sérieux, il me serait impossible de renoncer à elle.

À mesure qu'il parlait, sa voix devenait plus vibrante et son regard, devant lequel se baissait un peu celui du père, étincelait d'ardente volonté.

M. de Mayonne murmura, avec un mélange de surprise et de contrariété :

– Je ne me doutais pas, en effet... Je te croyais si paisible, presque indifférent, sous le rapport

amour. Mais je me suis trompé, évidemment...  
évidemment...

Il considéra son fils, longuement... Et il s'étonnait en secret de le voir si maître de lui, à cette minute où il venait demander un consentement qu'il savait ne pouvoir obtenir. Seuls, les yeux, en ce moment traversés de vives lueurs dorées, décelaient la vie brûlante renfermée en ce cœur d'homme — si soigneusement que les siens ne l'avaient pas soupçonnée.

M. de Mayonne pensa, avec un désagréable petit frisson : « Ça va être diantrement difficile d'avoir raison d'un amoureux de cette sorte ! »

Il passa lentement sur son mince visage rasé sa main maigre, aux veines un peu saillantes, et dit d'un ton conciliant :

— Il faut que nous parlions raison et non sentiment, mon cher enfant Sans cela, nous ne parviendrons jamais à nous entendre. Tu viens de prononcer cette parole : « Sans un obstacle sérieux, je ne renoncerais jamais à M<sup>lle</sup> de Rambuges. » Eh bien ! cet obstacle existe, et tu le

connais. Aussi bien que moi, tu sais qu'il ne t'est pas possible de te payer le luxe d'une femme pauvre.

– Je ne désire cependant que ce luxe-là, mon père. À tous les autres, je renoncerai volontiers. Ils ne me paraissent aucunement indispensables et ne sont pour moi qu'une habitude superficielle dont je ne souffrirai guère de me défaire. D'ailleurs, ayant conquis d'un seul coup la notoriété littéraire, je trouverai encore de ce côté d'appréciables revenus.

M. de Mayonne l'interrompt par une exclamation :

– Tu oserais ?... Tu prétendrais trafiquer de ton talent, toi ?... toi ?

Le jeune homme riposta avec une fermeté hautaine :

– Je prétends arriver, par mon travail, à soutenir mon rang, à conserver nos domaines, à élever les enfants que je demande au Ciel de m'accorder nombreux. N'espérez pas, mon père, me convertir jamais à vos idées de mariage riche.

Pour moi, il n'existe qu'une femme au monde, et fallût-il l'attendre dix ans, vingt ans, toute ma vie... et bien ! je l'attendrai !

Il se leva sur ces mots. M. de Mayonne l'imita machinalement. Un peu de rougeur montait à son teint blafard. Il dit d'une voix enrouée par la colère :

– Nous verrons cela ! En tout cas, ne compte pas que je céderai jamais ! Il ferait beau voir mon aîné s'unir à cette petite mendiante, qui a su le prendre si habilement...

Henry s'écria d'un ton d'indignation :

– N'insultez pas cette enfant, mon père ! Si elle est pauvre, elle n'en est que plus digne de tous nos respects !

M. de Mayonne essaya de railler :

– Ah ! elle a su se procurer un vaillant chevalier ! Mais prends garde, mon cher, tu es en train de la compromettre. On a remarqué, hier, l'attention que tu lui accordais et, tout aussitôt, on s'est mis à jaser là-dessus.

Henry dit froidement :

– Cela n'a pas d'importance, puisqu'elle deviendra ma femme.

– Encore !... Et moi je te dis non, non, non ! D'ailleurs, tu reviendras toi-même de cette folie et tu accepteras le sacrifice auquel t'oblige ton rang. J'ai confiance en ta sagesse, Henry.

Tout à coup adouci, il s'approchait de son fils et mit sa main sur l'épaule du jeune homme.

– ... Allons, nous laisserons pour le moment cette discussion et tu réfléchiras tout à loisir à l'impossibilité de ce mariage.

– Je n'ai pas pris ma décision sans y réfléchir longuement, mon père, et maintenant elle ne changera plus.

M. de Mayonne retint un geste de colère. Il murmura en élevant les épaules :

– Ah ! l'entêté !

Mais il n'osa en dire davantage. La ferme volonté, la maîtrise de soi qu'il sentait chez son fils, une supériorité qui l'écrasait un peu, tout en le pénétrant d'orgueil paternel, et aussi cette rare valeur morale, subjuguèrent l'homme faible et

jouisseur, jadis indifférent à tout ce qui n'était pas son plaisir, mais qui commençait de subir l'influence dominatrice de ce fils si différent de lui-même, et devant lequel il se sentait toujours très petit.

Quand Henry se fut retiré, M. de Mayonne arpenta pendant quelques instants son cabinet, les mains derrière le dos. Sa physionomie exprimait la perplexité et la colère... Il murmura tout à coup :

– Voilà une belle complication ! Il ne lui manquait plus que cela, d'aimer une pauvre !... Et il l'aime !... Ah ! sapristi ! pour qu'il le dise sur ce ton-là, c'est que ce n'est pas peu de chose.

Il s'approcha d'une fenêtre et appuya son front contre la vitre. Machinalement, il regarda au dehors, vers le parc où des jardiniers préparaient les plantations printanières... Puis sa physionomie s'éclaira tout à coup. Il songeait : « M<sup>me</sup> de Rambuges me sera très utile. Je lui demanderai d'éloigner sa nièce, quitte à la payer pour ce service. Elle en sera enchantée, probablement, –

de toutes façons, puisqu'elle est folle d'Henry. »

\*

M. de Mayonne proposait, mais Dieu en disposa autrement. Le lendemain de cet entretien avec son fils, le duc qui avait donné précédemment quelques marques de fatigue, fut pris de syncope en sortant de table. Le médecin, appelé, constata des troubles cardiaques graves et ordonna le repos complet. Pendant quelques jours, il ne se prononça pas. Le malade, très faible, avait de fréquentes crises d'étouffement et paraissait se frapper beaucoup. Puis un mieux se produisit et M. de Mayonne, volontiers optimiste, revint aussitôt à l'espoir.

D'ailleurs, il avait près de lui le plus encourageant, le plus aimable des gardes-malades. Tandis que Françoise et Pierre se contentaient d'entrer une ou deux fois chaque jour dans la chambre de leur père, pour s'informer de ses nouvelles, Henry laissait toutes

ses occupations pour s'y trouver constamment. M. de Mayonne refusant la présence d'une garde-malade, le jeune homme en remplissait les fonctions avec l'aide du valet de chambre et celle, plus intermittente, de M<sup>me</sup> de Mayonne, devenue complètement indifférente à l'époux tant aimé d'elle, autrefois, jusqu'à ce qu'il lui eût été bien prouvé qu'elle n'avait à attendre de lui que des souffrances.

Le duc semblait fort apprécier les soins de son fils, qui, seul, pouvait faire observer les prescriptions médicales, et réussissait à lui redonner courage. La froideur déférente dont Henry avait pris l'habitude, à l'égard des parents qui le délaissaient moralement, s'atténuait près de ce lit de malade. De son côté, M. de Mayonne refrénait pour lui sa mauvaise humeur et, en dehors de sa propre personne, il ne s'occupait que de son fils aîné, trouvant longues les heures où il n'était pas là, le demandant dès qu'il se trouvait un peu plus souffrant ou déprimé. Henry semblait, en ces jours de malaise physique et de secrètes terreurs, avoir pris un véritable empire sur l'âme faible, coupable, qui s'attachait

instinctivement à cette force et à cette vertu comme à de puissantes égides.

L'amélioration continuait dans l'état du malade. Le médecin avait dit à Henry : « Sa santé peut se maintenir, mais sans fatigue, sans vie mondaine surtout... » Quand son fils lui rapporta ces dernières conditions, M. de Mayonne protesta :

– Ah ! par exemple, s'il faut ainsi changer ma vie, me priver de tout, non ! non ! Je veux bien éviter les veilles, les trop grandes fatigues, mais il ne faut pas me demander davantage.

Henry ne discutait pas. Il se réservait de faire, peu à peu, fléchir la résistance de son père, d'incliner celui-ci à des résolutions plus sages. Pour le moment, la faiblesse obligeait le convalescent à des ménagements dont son fils s'attachait à pallier l'ennui par des lectures, d'intéressantes causeries qu'animait la gaieté fine et charmeuse du jeune homme. M. de Mayonne disait :

– Je n'ai de moments agréables dans la journée que ceux où Henry est près de moi.

Il se montrait affectueux pour son fils, chaque jour un peu plus. Cette alerte semblait avoir réveillé en lui des fibres anesthésiées par sa vie de plaisir. Et Henry pressentait qu'il l'amènerait bientôt, peu à peu, à l'idée de lui voir épouser M<sup>lle</sup> de Rambuges.

Or, de plus en plus, M. de Gesvres avait hâte d'arriver à ce dénouement. Pendant la période critique de la maladie de son père, il n'avait pas été chez les Terneuil ; mais Jacques, en venant le voir, lui apprenait que Yolaine, sous prétexte que sa tante avait besoin d'elle, changeait l'heure de ses visites, et que celles-ci s'espacèrent progressivement. En outre, la jeune fille paraissait triste, elle maigrissait et pâissait. M<sup>me</sup> de Terneuil avait essayé de la questionner ; mais elle répondait paisiblement : « Je n'ai rien, sinon le déplaisir de vivre avec une personne aussi peu sympathique que M<sup>me</sup> de Rambuges. »

Henry, maintenant, ne l'apercevait même plus à l'église. En revanche, il y voyait Nadiège. Toute vêtue de sombre, un livre à la main, elle se glissait le long des nefs et s'agenouillait devant la

chapelle où se célébrait la messe. Elle suivait celle-ci dans son livre, pieusement. Puis elle mettait sa tête entre ses mains et restait longtemps prosternée.

Henry songeait : « Quelle comédie joue-t-elle là ?... Et quels ennuis donne-t-elle de nouveau à sa nièce ? »

Un mois passa bientôt, sans qu'il revît Yolaine. M. de Mayonne paraissait à peu près rétabli. On parlait du bal que devait donner la duchesse, dans le courant de mai. Il était également question des fiançailles de Françoise avec le comte de Tigranes, un sportsman connu, fort riche, qui avait largement dépassé la quarantaine et passait pour une nature insignifiante – d'aucuns disaient même : « Un imbécile ». La fortune, seule, engageait M<sup>lle</sup> de la Rochethulac à cette union. Elle ne se cachait pas pour déclarer que M. de Tigranes lui déplaisait, ce qui amena un jour Henry à lui faire connaître sa façon de penser à ce sujet.

Elle répondit avec un mélange d'insouciance et d'amertume :

– Que veux-tu, mon cher ami, j’ai été élevée dans le grand luxe, dans le goût du monde, il faut que je trouve en me mariant le moyen de continuer. Nous ne sommes pas responsables de l’éducation qu’on nous a donnée, vois-tu.

– Mais si nous connaissons que cette éducation pèche par quelque côté, notre devoir est de réagir, et de changer de route.

Françoise eut un léger mouvement d’épaules, en murmurant :

– Le devoir !... C’est bon pour toi, saint Henry !

Il se pencha et lui prit la main, en la regardant d’un air de grave reproche.

– Pourquoi dis-tu cela, Françoise ! Je ne puis croire que toi, une la Rochethulac, chrétiennement élevée, tu songes jamais à en faire fi ?

– Eh ! mon pauvre ami, à force de voir s’étaler tant d’amoralité autour de soi, on en reçoit quelque empreinte ! Je ne veux pas dire que je ne serai pas une honnête femme, mais il est fort

probable par ailleurs, je continuerai de mettre ma fantaisie à la place du devoir.

Il dit avec pitié :

– Ma pauvre Françoise !

Elle secoua la tête. Son regard s'adoucit légèrement, en se posant sur la belle physionomie sérieuse de son frère.

– Tu me plains ?

– Oui, beaucoup. La vie sans le devoir est une chose si laide, et si malheureuse ! Tu es certainement capable de beaucoup mieux que cette existence frivole et nulle, Françoise.

Elle eut un rire forcé, un peu railleur.

– Frivole ?... Nulle ? Mais, mon cher, tu oublies les conférences que je vais entendre, les cours de la Sorbonne, ceux de la Croix-Rouge, ma présidence de l'œuvre des « Jeunes filles à la campagne »...

– Je n'oublie rien. Tout cela fait partie de ta vie mondaine, tout cela ne part pas du désir de faire œuvre utile et bonne, mais seulement de passer pour une femme « *bien dans le train* ». Je

ne me leurre pas de ces apparences, vois-tu, Françoise.

Elle dit avec un mélange d'irritation et de déférence :

– Oh ! oui, je sais que tu ne te fais pas d'illusions sur les femmes ! Et cependant, il en existe un certain nombre, de par le monde, qui ont été prises à tes beaux yeux et seraient fort heureuses, peut-être, de se plier à suivre tes conseils, pour un peu d'amour de ta part. Voici M<sup>lle</sup> Faravès, par exemple... ou cette blonde comtesse de Rambuges, qui te fait des yeux si doux...

Il l'interrompt avec impatience.

– Ne me parle pas de cette chatte ! C'est déjà bien assez d'être obligé de la voir, quand elle vient ici ou que je la rencontre.

Françoise le regarda avec surprise.

– Comment, tu as une telle antipathie pour elle ?

– Une antipathie qui croît à mesure que je la vois plus souvent.

– Elle est pourtant charmante !... Il faut que ce soit toi, Henry, pour lui résister !

Il dit entre ses dents :

– Je la méprise si profondément !

La comédie de piété qu’il soupçonnait la jeune femme de jouer n’était pas pour lui faire changer d’opinion. De plus, en y réfléchissant, il craignait qu’elle n’eût deviné ses sentiments à l’égard de Yolaine et ne s’employât à éloigner de lui la jeune fille. C’était une raison nouvelle pour qu’il désirât obtenir promptement le consentement paternel à son mariage avec M<sup>lle</sup> de Rambuges.

Nadiège continuait de voir souvent M<sup>me</sup> de Mayonne et Françoise. Henry, prenant prétexte du retard apporté dans son travail par la maladie de son père, paraissait fort peu dans le monde, depuis un mois, et comme M<sup>me</sup> de Mayonne n’avait donné aucune réception en ces derniers temps, le jeune homme n’avait que rarement l’occasion de rencontrer la jolie veuve. Cependant, elle ne se faisait pas faute de chercher à se mettre sur son chemin. Et même, un mot dit un jour par Françoise lui avait laissé penser

qu'elle s'informait très habilement de ses faits et gestes.

De tout cela, il se serait peu préoccupé, s'il n'avait vu dans cette passion dont il était l'objet un danger pour Yolaine.

Depuis que son père allait mieux, il s'était rendu plusieurs fois chez ses amis de Terneuil, mais il n'y avait pas rencontré Yolaine. Chez M<sup>me</sup> de Balde aussi, elle venait plus rarement, et elle semblait triste, gênée.

Elle avait dit à sa marraine :

– Je voudrais trouver un moyen de gagner ma vie, pour n'être plus à la charge de mon oncle et pouvoir quitter M<sup>me</sup> de Rambuges.

Et comme M<sup>me</sup> de Balde lui demandait :

– Mais enfin, vous rend-elle malheureuse ?

Elle répondit, un peu évasivement :

– Une autre ne le serait peut-être pas. Mais nous avons des natures si différentes que je souffre beaucoup près d'elle.

Henry attendait une occasion favorable pour

parler de nouveau à son père. En ce moment, M. de Mayonne était encore trop récemment remis de cette dangereuse secousse pour qu'il tentât une démarche susceptible de l'agiter. Mais un après-midi où il se trouvait seul avec sa mère, le jeune homme lui demanda si elle avait été informée par le duc de son désir d'épouser M<sup>lle</sup> de Rambuges.

– Oui, ton père m'en a parlé. Comme lui, je trouve cela impossible et fou, mon pauvre enfant ! Toi, notre aîné, faire ce mariage ! Non, je te crois trop raisonnable pour persévérer dans ce projet !

– Je l'ai dit à mon père : j'attendrai son consentement, mais je n'épouserai pas une autre femme qu'elle.

M<sup>me</sup> de Mayonne considéra un moment la physionomie de son fils. Puis elle se pencha, et posa ses doigts sur la main d'Henry.

– Tu l'aimes beaucoup !

– Autant qu'on peut aimer. Je l'aime jusqu'à lui sacrifier tout, jusqu'à vivre dans la pauvreté, s'il le faut, pourvu qu'elle soit près de moi.

M<sup>me</sup> de Mayonne murmura d'un ton de vive surprise :

– Je n'aurais pas cru que toi, Henry...

Il eut un demi-sourire d'ironie, en disant :

– Ah ! vous aussi !

Un court silence passa dans le petit salon tiède et fleuri, d'une aristocratique élégance. M<sup>me</sup> de Mayonne appuyait sa main sur celle de son fils et elle regardait Henry comme si elle le voyait avec des yeux nouveaux. Puis elle songea tout haut :

– Elle est donc venue, celle qui a eu raison de ton indifférence ? Pourquoi faut-il que parmi toutes les femmes qui seraient trop heureuses d'être élues par toi, tu aies précisément choisi la plus pauvre ?

– La plus jolie aussi, et, ce qui est mieux encore, la plus délicatement bonne et vertueuse. M<sup>lle</sup> de Rambuges est mon idéal complètement réalisé. Vous devez donc comprendre qu'il m'est impossible, aucun obstacle ne s'élevant entre nous, de renoncer à elle.

– Mais tu ne penses pas à l'avenir, mon

enfant ! Mayonne, cet hôtel, sont de lourdes charges... Et tes enfants, comment les pourvoiras-tu ?

– Si mon père veut me confier l'administration de Mayonne, je saurai en tirer les revenus nécessaires non seulement à l'entretien du domaine, mais encore à notre existence parisienne. Quant à mes enfants, je les élèverai de telle sorte qu'ils sachent se créer une position par leur travail, s'il est nécessaire. Et en tout cas, je n'en ferai pas des oisifs, des inutiles.

Une contraction légère passa sur le visage fané de M<sup>me</sup> de Mayonne.

– Henry, c'est notre condamnation que tu prononces là. Nous n'avons voulu faire que cela de nos enfants, nous. Et si tu es autre chose, c'est à ta propre valeur que tu le dois.

Il ne protesta pas. M<sup>me</sup> de Mayonne continua d'une voix basse et lente, après un court silence :

– Je commence à comprendre que j'ai manqué à une tâche très belle, très consolante, qui m'aurait donné plus de joie que le monde auquel

J'ai demandé l'oubli de mes désillusions. Maintenant, je suis lasse de tous ces plaisirs, de toutes ces amitiés qui se détourneraient de moi demain, si je cessais d'être la duchesse de Mayonne, et si je devenais pauvre. Il ne me reste que le regret d'avoir passé à côté de mon devoir.

Ses lèvres pâles tremblaient un peu et une tristesse profonde apparaissait dans le regard qu'elle attachait sur son fils.

Henry, ému par cet aveu inattendu, se pencha, et, prenant la main que M<sup>me</sup> de Mayonne appuyait toujours sur la sienne, il la porta à ses lèvres, sans une parole.

La duchesse murmura :

– Ah ! toi, toi !... Quel orgueil, quelle joie tu aurais été pour moi, si je m'étais montrée à ton égard une vraie mère !... Tu dois être affectueux, je m'en rends compte maintenant. Tu aurais aimé ta pauvre mère, surtout en la devinant malheureuse.

– Ah ! oui, je vous aurais aimée ! J'avais tellement soif d'affection ! J'ai tant souffert d'en

être privé !

Elle tressaillit un peu.

– Tu as souffert ?... Oh ! Henry !

Son regard s’attachait au beau visage frémissant. Puis elle leva son bras, et en entourait les épaules du jeune homme.

– Mon pauvre enfant, pardon !... Quel remords tu me donnes ! Hélas ! j’étais toute préoccupée de ma propre souffrance, je ne songeais qu’à m’étourdir.

Henry s’inclinait un peu, entre les bras maternels. Il regardait sa mère avec compassion, car il comprenait à quelles déceptions douloureuses elle s’était heurtée, dans sa vie d’épouse.

Elle continuait, d’une voix basse et triste :

– Pierre serait peut-être un peu plus sérieux, si je m’étais occupée de lui. Françoise aurait beaucoup gagné à fréquenter un milieu moins mondain, moins futile que celui où je cherchais l’oubli. Et toi, je t’aurais eu pour ma consolation.

Sa main, lentement, caressa les cheveux

blonds.

– ... Je t'ai toujours secrètement préféré à ton frère et à ta sœur, mon Henry. Tu es l'aîné, et ta naissance a été mon dernier bonheur, car j'étais encore en pleine illusion, alors. Mais je n'ai pas compris ce jour-là, ni plus tard, quelle grâce Dieu me faisait en m'accordant un fils tel que toi.

Pour la première fois, il voyait une émotion profonde dans ces yeux qu'il ne connaissait que très calmes, presque indifférents. Et il sentait, avec une joie soudaine que l'affection endormie de sa mère s'éveillait, sous l'impulsion de la lassitude du monde et du remords – peut-être aussi de l'exemple de ce fils dont la vie sérieuse et si noblement chrétienne lui devenait un perpétuel reproche.

M<sup>me</sup> de Mayonne demanda :

– Embrasse-moi, Henry ?... Et dis-moi que tu me pardonnes, que tu me donneras un peu de ton affection ?

Il posa ses lèvres sur le front où se croisaient quelques rides légères.

– J'en serai trop heureux, ma mère. Nous réparerons le temps perdu, si vous le voulez bien.

– Oh ! oui, je le veux ! Et dès que Françoise sera mariée, je changerai un peu ma vie, je la rendrai moins mondaine et je m'efforcerai de l'occuper utilement.

Elle ajouta, avec un sourire :

– Tu vois, mon cher Henry, que je te prends pour confident ? Et je sais bien que je n'en trouverais point d'autre qui te vaille. En retour, si tu veux me confier parfois ce qui t'occupe, j'en serai bien heureuse, car j'y trouverai une preuve de ton affection, de l'oubli de mes torts à ton égard.

– Je le ferai volontiers, ma mère. Rien ne pourrait m'être plus doux, si je vous sens en conformité d'idées avec moi.

Elle sourit de nouveau, en le considérant avec complaisance.

– Cela veut dire qu'il faut que j'approuve ton projet de mariage... que je m'associe à ta folie ? Ah ! quel ensorceleur tu es, Henry ! Tu ne te

doutes pas, j'en suis sûre, du pouvoir de tes yeux... depuis quelque temps surtout. Est-ce l'amour qui leur donne cette flamme, cette puissance ? Mais il est bien certain qu'on se sent irrésistiblement porté à t'accorder ce que tu demandes – même si cela paraît presque impossible. Malheureusement, il ne suffit pas que tu m'aies vaincue. Ton père sera plus difficile à conquérir.

Henry dit en souriant :

– Peut-être pas. Vous pourriez d'ailleurs, ma mère, me préparer un peu les voies en lui parlant en ma faveur ?

Elle secoua la tête.

– Oh ! tu sais, je n'ai pas d'influence sur lui ! Cependant, je lui en dirai un mot, en choisissant une occasion favorable. Mais je crois, en effet, que tu as en ce moment d'excellents atouts dans ton jeu. Il ne voit plus que par tes yeux, et m'a dit hier : « Ce diable d'Henry me ferait marcher sur la tête ! Il a une volonté terrible, ce garçon-là ! » Pour épargner ta modestie, je ne te répéterai pas les paroles enthousiastes qui ont suivi. Mais il est

un fait, très heureux pour toi : c'est que tu as pris une influence puissante sur lui, dont la nature faible a jusqu'ici flotté au gré de ses fantaisies. Ainsi donc, il apparaît très possible que tu arrives à obtenir ce que tu désires.

Ils causèrent encore longuement, de Yolaine surtout. Henry parla de ses craintes au sujet de M<sup>me</sup> de Rambuges et demanda à sa mère d'espacer beaucoup ses invitations, de se montrer froide et très réservée à l'égard de cette jeune femme, qu'il soupçonnait d'être une aventurière, et à laquelle il fermerait sa porte quand il serait le mari de Yolaine.

M<sup>me</sup> de Mayonne convint qu'elle devait être dangereuse et que sa jalousie pourrait en effet s'attaquer à l'élue du duc de Gesvres. Comment devrait-on s'y prendre pour parer à ce péril ?... Là était le point difficile. Il aurait fallu que M<sup>me</sup> de Balde pût avoir la jeune fille sous sa protection. Mais l'essai tenté près de M<sup>me</sup> de Rambuges s'était heurté à ce refus gracieux de la jeune femme :

– Je serais très heureuse de vous être agréable,

madame, mais M. de Rambuges tient extrêmement à ce que sa petite-nièce vive près de moi. D'ailleurs, écrivez-lui donc. Au cas où il aurait changé d'avis, je remettrais bien volontiers Yolaine sous votre bonne garde, persuadée qu'elle ne saurait être mieux que là.

M<sup>me</sup> de Balde suivit ce conseil. Après quinze jours d'attente, elle venait de recevoir une lettre, d'une orthographe fantaisiste, dans laquelle, en quelques lignes, le tuteur de Yolaine répondait qu'il désirait que la comtesse Guillaume de Rambuges conservât près d'elle sa pupille. Une signature tremblée, d'une écriture différente, terminait ce billet. Sans doute, M. de Rambuges ne pouvait plus écrire et se servait d'une de ses domestiques comme secrétaire.

Le lendemain de cette conversation avec sa mère, qui lui avait donné tant de joie, Henry vit entrer dans son cabinet Jacques de Terneuil. Celui-ci venait se concerter avec lui au sujet d'une œuvre de préservation de l'enfance à laquelle M. de Gesvres prêtait ses lumières de docteur en droit. Quand il eut terminé sur ce

point, le marquis sortit de sa poche une enveloppe jaune, d'où il retira une feuille couverte d'une grande écriture malhabile.

– J'ai apporté cela pour te lire un passage qui va t'intéresser. C'est une lettre de Guideuil, mon vieux garde-chasse. Tu te souviens ?

– Je crois bien ! Quel brave homme !

– Tu lui as laissé également un bon souvenir, je t'en réponds ! Mais qu'as-tu donc ! Tu me parais préoccupé.

Henry leva les épaules. Il se baissa, prit du bout des doigts, dans la corbeille à papiers, des débris de feuillets vert pâle et les tendit à son ami. Puis, comme celui-ci l'interrogeait du regard, il dit brièvement :

– Une lettre de M<sup>me</sup> de Rambuges, qui me demande ce qu'elle a fait pour me déplaire, car elle voit bien que je l'évite, et me supplie de venir m'expliquer, en prenant le thé avec elle. Tout cela en termes très chauds.

Jacques se mit à rire.

– Alors tu lui as tourné complètement la

cervelle ? Pauvre chatte blanche !

Mais Henry restait sérieux. Et même, un pli se formait sur son front.

– Cette femme m'inquiète. Non pour moi, qui suis absolument insensible à des avances de ce genre, mais pour M<sup>lle</sup> de Rambuges... Car j'imagine, mon cher Jacques, que tu as déjà deviné le sentiment qui m'attire vers cette jeune fille ?

Jacques se pencha et lui prit la main, en le regardant affectueusement.

– Oui, mon ami. Et elle en est digne, certainement. Il n'y a que la question de la fortune...

– Personnellement, elle m'est indifférente. Mon père est d'un tout autre avis, tu le comprends. Mais j'arriverai à obtenir son consentement. Le seul point vraiment sérieux pour moi est la colère certaine de cette femme, quand elle apprendra que je demande la main de sa nièce. Déjà, je soupçonne qu'elle l'empêche de se rendre chez M<sup>me</sup> de Balde et chez toi dans la

crainte que nous nous rencontrions.

– C'est fort possible. Et... hum ! ce doit être terrible une chatte jalouse !

Henry dit d'un air soucieux :

– Cette créature est certainement la perfidie même, et complètement dénuée de scrupules. Il faudrait que l'on pût agir directement sur le tuteur, sans son intermédiaire, et obtenir de lui qu'il la laisse à M<sup>me</sup> de Balde jusqu'à notre mariage.

– Ah ! le tuteur !... C'est précisément à propos de lui que je voulais te montrer la lettre de Guideuil.

Jacques se baissa et ramassa l'enveloppe jaune qui avait glissé à terre. D'un geste, avec un sourire ironique, il désigna les débris de papier vert qu'il avait laissé échapper de ses mains et qui s'éparpillaient sur le tapis.

– Si la jolie Nadiège voyait cela !... Mon vieux Guideuil ne l'aime pas non plus... Voyons, que je cherche le passage relatif à Rochesauve... Il me donne des nouvelles de Rameilles, le concierge

étant peu habile à tenir la plume. Avec Guideuil, tout le pays y passe. Je connais les décès, les mariages, les naissances, les moindres événements... Ah ! voici !

Jacques se cala dans son fauteuil et commença de lire :

« Après ça, je n'ai plus grand-chose à raconter à M. le Marquis. La Sylve-Noire est inhabitée pour le moment ; il n'y reste que le domestique russe, ce grand diable dont la figure ne me revient guère. Je l'ai aperçu l'autre jour ; il allait à Rochesauve et est entré là comme chez lui.

« Le vieux monsieur demeure toujours invisible. M. le curé voulut encore essayer de le voir, la semaine dernière. C'est Bourlatte, le domestique, qui lui ouvrit. Il répondit tout net : « M. le comte a donné l'ordre de ne recevoir personne. » Et comme le prêtre insistait, en disant qu'autrefois il avait connu M. de Rambuges, Bourlatte répliqua, sans quitter son air fermé, sournois même : « Autrefois, peut-être. Mais maintenant, M. le comte a tout à fait changé d'idées ; il veut mourir tranquille, sans robe noire

près de lui. » Puis, tandis que le M. le curé restait là, hésitant, il lui ferma tout doucement la porte au nez.

« Moi, monsieur le marquis, je ne veux pas dire que le vieux monsieur n'a pas réellement donné cet ordre à son domestique. Mais je parierais gros que la dame de la Sylve-Noire n'est pas étrangère à tout cela. Et je ne suis pas le seul de cet avis, dans le pays. Car on cause pas mal de ça depuis un peu de temps. On dit : « Il y a peut-être quelque chose de louche, là-dessous... » C'est assez mon avis. Ce malade que personne ne voit plus, ces domestiques presque muets... et puis la sorcière de la Sylve-Noire, qui seule pénètre près de lui... Ça, ce n'est pas clair, et j'ai bien dans l'idée qu'il y a là quelque vilaine manigance.

« Il paraît que la dame est à Paris. Peut-être monsieur le marquis l'a-t-il aperçue ? Pourvu qu'elle n'ait pas jeté le grappin sur M. le duc de Gesvres ! Je me rappelle toujours la façon dont elle le regardait, quand nous l'avons rencontrée, dans la forêt. Ah ! elle ne cachait pas qu'il lui

plaisait rudement ! Ça se comprend ! Mais ces créatures-là ce n'est bon qu'à faire des malheureux. Et ce serait trop dommage pour M. le duc, qui est si bien, qui a tant de cœur et d'intelligence ! Je serais très heureux que M. le marquis lui présentât tout mon respect, en lui disant que le vieux Guideuil pense bien souvent à lui. »

Jacques interrompit sa lecture. Henry, qui l'avait écouté attentivement, en s'accoudant à son bureau, dit avec un sourire ému :

– Le vieux brave homme !... Et il a peut-être deviné juste. Ce refus de recevoir sa petite-nièce ne te paraît-il pas singulier de la part du comte ?

– Il pourrait se justifier par un caprice de vieillard, qui n'a peut-être plus sa tête bien libre ou par une rancune obstinée contre son neveu – rancune se reportant sur l'enfant issue de l'union qu'il n'avait pas autorisée. Il ne faudrait pas non plus crier aussitôt à la séquestration, parce qu'un vieillard malade, déjà original par nature et devenu peu sociable depuis des années, refuse de voir d'autres visages que ceux de ses

domestiques. Quant au fait de fermer sa porte au curé, il prouverait bien, en effet, l'influence néfaste de cette jeune femme, car M. de Rambuges, sans être un chrétien exemplaire, sans pratiquer sa religion, ne se cachait pas d'être resté croyant et d'avoir conservé quelques habitudes religieuses. Mais ceci ne prouverait pas encore qu'une intrigue quelconque fût ourdie autour de lui... Et quelle sorte d'intrigue ?... Une captation d'héritage ? La petite fortune de M. de Rambuges serait bien peu de chose pour une femme qui doit avoir de grands appétits, et ne vaudrait vraiment pas la peine de jouer cette grosse partie.

Henry songeait, en écoutant son ami. D'un doigt distrait, il effilait sa moustache blonde, qu'il conservait en dépit de la mode américaine à laquelle sacrifiaient la plupart des hommes de son entourage. Et il murmura tout à coup :

– Il faudra bien que j'arrive à le voir, cet oncle mystérieux ! Dès que j'aurai l'assurance que mon père consentira, je pars pour Rochesauve et j'y entre... Tu peux être certain que j'y entrerai, et que je verrai l'oncle, et que je l'amènerai à

recevoir sa petite-nièce ! M<sup>me</sup> de Rambuges a probablement exercé là ses sortilèges, mais je déjouerai son plan, quel qu'il soit. Ce vieillard doit avoir près de lui, à ses derniers moments, sa seule parente, non cette étrangère, et les débris des biens de sa famille doivent revenir à M<sup>lle</sup> de Rambuges.

Jacques eut un geste approbateur.

– Oui, il serait bon de faire un peu le jour là-dedans. Mais tu ne peux te présenter là-bas et forcer la consigne qu'en qualité de prétendant à la main de M<sup>lle</sup> Yolaine.

– Aussi dois-je attendre... avec quelle impatience, tu le devines ! Si au moins je la voyais comme auparavant ! Mais non, cette femme est entre nous... cette misérable coquette.

Et, du bout du pied, Henry repoussa avec mépris un des fragments de papier vert où se voyait l'écriture griffée de la chatte blanche.

## X

– Madame la comtesse prie mademoiselle de venir lui parler.

Yolaine posa sur la table le napperon qu'elle brodait et se leva en secouant quelques brins de coton attachés à sa jupe.

Que lui voulait M<sup>me</sup> de Rambuges ? Sans doute était-ce encore une de ces défenses détournées, doucereuses, qu'elle lui imposait une à une, depuis quelque temps, sous des prétextes variés, aussi faux les uns que les autres ?

Défense de suivre les offices à Saint-Germain-des-Prés, défense de sortir sans être accompagnée par Mavra, défense d'aller voir souvent M<sup>me</sup> de Balde et M<sup>me</sup> de Terneuil... Peut-être bientôt défense complète de retourner chez elle...

Comme elle avait peur que sa nièce revît M. de Gesvres !... Mais elle n'avait rien à craindre.

Yolaine était trop fière pour ne pas, d'elle-même, éviter d'attirer l'attention d'un homme que sa haute situation et les désirs de sa famille mettaient si fort au-dessus d'elle... Et elle savait aussi souffrir en silence, dans le secret de son cœur, en essayant d'oublier celui qui avait fait sur elle une impression si profonde.

Sans hâte, la jeune fille gagna le salon où Nadiège lisait, en tenant sa chatte blanche sur ses genoux. La comtesse sourit à sa nièce, tout en enveloppant d'un rapide coup d'œil le visage pâli, un peu émacié.

– Venez vous asseoir près de moi, ma chère petite. J'ai une importante communication à vous faire... Là dans ce fauteuil... Écoutez bien !

Elle se penchait, en souriant toujours et en regardant câlinement la jeune fille qui restait froide, sans curiosité.

– ... Je viens de recevoir la visite de M. Holster, le cousin de M<sup>lle</sup> Faravès... Vous vous rappelez, ce jeune Américain qui ne quittait pas les alentours de votre comptoir et ne vous perdait pas des yeux ?

Yolaine dit avec indifférence :

– Non, je ne me souviens pas.

– Comment ? Tout le monde l’a remarqué. !

Très visiblement, vous lui plaisiez beaucoup... Et aujourd’hui, il est venu me demander votre main.

Un mouvement de surprise échappa à Yolaine, un peu de rougeur monta à son visage. Elle dit froidement :

– C’est une singulière idée, de songer à épouser une personne que l’on a vue une fois, et à qui l’on n’a pas adressé dix mots ! Il doit être un peu fou, cet Américain ?

– Pas le moins du monde ! C’est un charmant garçon, fort sensé, intelligent, d’aspect un peu froid – mais son emballement pour vous prouve que cette froideur est tout extérieure. Car il ne cache pas qu’il est fort épris... Quelle chance vous arrive là, ma mignonne ! Il vaut quinze millions, et il a des intérêts énormes dans les affaires de son cousin Faravès. C’est un rêve féerique !

Yolaine restait calme et froide. Dans ses beaux

yeux, légèrement cernés, Nadiège ne pouvait lire que l'indifférence, telle qu'elle s'exprimait aussi dans les paroles prononcées après un court instant de silence :

– Oui, peut-être pour ceux qui placent l'argent au-dessus de tout. Mais à moi, cela ne suffit pas. Vous voudrez donc bien répondre à ce monsieur, ma tante, que je n'épouserai jamais un étranger, surtout appartenant à une autre religion que la mienne.

Nadiège eut un léger sursaut qui réveilla la petite chatte.

– Mais vous êtes folle ! On ne refuse pas un mariage comme celui-là pour des raisons pareilles !

– Ces raisons sont primordiales pour moi. Il en est d'autres encore : ce M. Holster n'est pas de même rang social, ni de même éducation que moi, et de plus, je ne le connais absolument pas.

Nadiège leva les épaules. Une irritation sourde commençait à transformer son regard.

– Quelles sottises ! Vous le connaîtrez

suffisamment en vous rencontrant quelquefois avec lui. Quant à l'autre raison, elle est stupide. Aujourd'hui, on ne regarde pas à cela, et la fortune de M. Holster lui donne droit d'entrée partout.

– Eh bien, moi, j'y regarde, et je n'épouserai qu'un homme ayant même religion, même éducation, mêmes idées morales que moi.

Un rire sec s'échappa des lèvres de Nadiège.

– En vérité ! Mademoiselle n'épousera que... Vous pensez donc avoir à choisir entre cent ? C'est d'une naïveté risible, ce que vous dites là, ma petite. Quand on n'a pas le sou, comme vous, on doit être trop heureuse de prendre ce qui se présente, – et on ne laisse pas échapper l'in vraisemblable chance du multimillionnaire, à moins d'être complètement en démente.

Yolaine dit d'un ton ferme et tranquille :

– J'aime mieux ne me marier jamais que de profaner le sacrement de mariage en en faisant uniquement « une affaire ».

Nadiège rit de nouveau, en se penchant un peu

plus vers la jeune fille. Ses yeux luisaient d'une flamme mauvaise.

– Allons, dites donc le vrai motif ! C'est que vous pensez encore à M. de Gesvres, n'est-ce pas ?

Une rougeur vive couvrit les joues de Yolaine. Ses yeux se baissèrent un peu, pendant quelques secondes, puis se relevèrent pour regarder en face la jeune femme.

– M. de Gesvres n'est pour rien dans ma réponse, ma tante. En aucun cas, je n'aurais accepté d'épouser cet Américain, car les raisons données par moi sont les véritables, soyez-en persuadée.

– Réponse à côté, cela, ma chère petite. Mais peu importe, je n'ai pas besoin de votre aveu pour savoir que vous gardez à ce beau charmeur un trop tendre souvenir. Cela passera. Et le meilleur moyen d'y arriver vite est de vous marier le plus tôt possible. Or, l'occasion est magnifique. Vous ne pouvez la laisser échapper pour un caprice enfantin. Je vais informer votre oncle à ce sujet, et bien certainement il sera d'avis, lui aussi, qu'il

faut que vous acceptiez.

Yolaine se leva, en disant d'une voix frémissante :

– Je ne crois pas que mon oncle puisse m'obliger à un mariage dont je ne veux pas.

– Mais si, du moment où vous agissez comme une petite écervelée... J'espère, d'ailleurs, que vous allez réfléchir sérieusement. Allez, ma chère enfant... Ah ! dites-moi donc où vous en êtes du napperon que je vous ai priée de me broder ?

– Je pense l'avoir fini dans deux jours, ma tante.

– Ne vous fatiguez pas, allez doucement... J'ai ensuite idée de stores en Venise... Vous faites admirablement cette dentelle. Nous combinerons cela demain.

Elle lui adressa un signe gracieux, un sourire... Quand la jeune fille fut sortie. Mavra, qui travaillait dans l'embrasure d'une fenêtre, se rapprocha de sa maîtresse.

– Cela ne lui dit rien, le multimillionnaire, ma comtesse. Elle fera des manières avant de

consentir. Le souvenir de l'autre la tient toujours.

– Il faut cependant que ce mariage se fasse. C'est un atout inespéré dans mon jeu. Yolaine mariée, il n'aura plus à songer à elle... et alors, il se laissera peut-être consoler par moi.

Mavra songea tout haut :

– Elle devient vraiment de plus en plus jolie !... Et sa pâleur, la mélancolie de ses yeux, je ne sais quoi aussi dans le regard – peut-être le reflet de l'amour – lui donnent un charme extrême.

Nadiège passa lentement la main sur la fourrure blanche de la chatte, qui faisait le gros dos. Un rictus soulevait un peu les lèvres pourprées de la jeune femme :

– Voilà pourquoi il ne faut pas qu'il la revoie... jamais, jamais plus. Ah ! s'il m'était possible de la renvoyer à la Sylve-Noire ! Mais elle ne peut y rester sans moi, et il faut que je poursuive ici ma conquête... Surveille-la bien, Mavra, surveille ! Ne la laisse jamais sortir seule.

– Ne crains rien, ma colombe ! Je ne la perds

pas de vue.

Nadiège murmura, d'un ton de colère passionnée :

– Ah ! que je la hais !... Que je la hais ! Quand je pense qu'il l'aime... qu'il l'a regardée comme je voudrais tant qu'il me regardât, moi !... Ah ! Mavra, tu vas me faire très belle ce soir, dis, pour qu'il m'admire, pour que je réussisse enfin à l'émouvoir ?

\*

Quand la jeune femme, quelques heures plus tard, se regarda dans la psyché de son cabinet de toilette, elle laissa échapper un cri de triomphe.

– Ah ! c'est parfait, Mavra !... c'est parfait !

Oui, elle était ce soir d'une beauté particulièrement ensorcelante. Son étroit fourreau s'allongeant en queue de poisson était d'un brocart dont les dessins simulaient des écailles, et à chacun de ses mouvements, la riche étoffe ondulait avec des éclairs argentés. Deux agrafes

d'or ciselé incrustées d'émeraudes retenaient le corsage sur les épaules, remplaçant les manches absentes. Le collier d'émeraudes qu'elle ne quittait jamais entourait son cou, des bracelets ornés de pierres semblables encerclaient ses bras, et dans ses cheveux, des bandelettes faites de mailles d'or souple se glissaient avec les mêmes étincellements verts de la gemme préférée.

Mavra joignit les mains, en murmurant d'un ton d'extase :

– Tu es un rêve !

Lentement, Nadiège se tourna devant la glace. Sa mince personne ondulait en mouvements félins, et les écailles d'argent semblaient glisser sur elle comme une peau de reptile. La lumière électrique avivait la blancheur mate de ses bras, de son cou, de son fin visage, qui n'étaient eux aussi que souplesse, que grâce féline... Une flamme de triomphe s'alluma dans les yeux verts qui avaient ce soir les mêmes reflets ardents que la pierre favorite.

– Oui, je dois le vaincre aujourd'hui !... ou alors, ce sera jamais ! Cette robe est une

merveille, Mavra ! Elle vaut le prix fou qu'elle m'a coûté... Comment nous la payerons, par exemple, je me le demande ! Ce pingre de Vorskoff a fait la grimace, à mon dernier emprunt... Et il a fallu donner encore une bonne somme à ces Bourlatte, qui deviennent d'une exigence terrible.

Mavra secoua la tête.

– J'ai bien peur que tu ne te sois mise là dans une ennuyeuse situation, ma comtesse. Si le trésor n'existe pas...

– Mais il existe ! Je ne puis croire que le comte Martin ait songé à mystifier ses descendants.

– Qui sait !... Et en tout cas, personne ne sait où il se trouve.

– Quand Rochesauve sera à moi, je le ferai démolir de fond en comble et nous organiserons des fouilles, partout... Ah ! il devrait bien se hâter de mourir, ce vieux Rambuges ! Même si je réussis bientôt près de M. de Gesvres, il me faudra de l'argent, pour continuer à payer le

silence des Bourlatte... Mais bah ! ne pensons pas à tout cela ce soir ! Ne songeons qu'à « lui », que je vais revoir tout à l'heure.

Elle prit sur une table un éventail de plumes blanches... Comme Mavra allait lui jeter sur les épaules une longue mante de satin vert pâle garnie d'hermine, elle l'arrêta du geste.

– Non, tout à l'heure... Je vais voir Yolaine, avant de partir. Je vais la faire souffrir un peu.

Elle sortit de sa chambre, traversa un corridor et entra dans la petite pièce étroite qui avait été dévolue à Yolaine.

La jeune fille brodait, assise près de son lit. Depuis quelque temps, M<sup>me</sup> de Rambuges lui donnait de ces ouvrages de longue haleine, destinés – elle le comprenait – à servir de prétexte pour refuser de la laisser aller fréquemment chez M<sup>me</sup> de Balde et chez M<sup>me</sup> de Terneuil.

– Je viens vous dire bonsoir, ma chère enfant.

Yolaine leva la tête, au son de la voix chantante.

– Ah ! vous sortez, ma tante ?

– Oui, je vais au bal de la duchesse de Mayonne. J'en avais bien peu envie, cependant... Mais M<sup>lle</sup> de la Rochethulac, et surtout M. de Gesvres ont tellement insisté, que je n'ai pu refuser.

Elle s'avança doucement. Sa robe bruissait sur le parquet. Yolaine la regardait, avec des yeux qui se remplissaient de surprise scandalisée. La jeune femme demanda en souriant :

– Comment trouvez-vous ma toilette, mignonne ?

Yolaine rougit un peu, en répondant :

– Je ne croyais pas qu'une robe de bal habillât si peu.

Nadiège eut un rire railleur. Étendant la main, elle effleura, des plumes de son éventail, la joue de la jeune fille.

– Ah ! petite nonne, qui s'effarouche de tout ! Vous en verrez bien d'autres dans le monde, allez, mon enfant !... Bonsoir ! Couchez-vous de bonne heure, car vous avez mauvaise mine.

Elle se pencha, et ses doigts souples et tièdes caressèrent la joue de Yolaine. La jeune fille éloigna un peu son visage, en un mouvement de répulsion qu'elle ne put réprimer.

– Soyez raisonnable, ma chère petite, ne vous faites pas de tourments. Sérieuse et intelligente comme vous l'êtes, vous devez bien vite chasser de votre cœur ce souvenir trop séduisant. Oui, c'est un devoir pour vous, Yolaine... Et si la pensée que vous êtes déjà oubliée peut vous aider à atteindre ce résultat, je vous dirai que M. de Gesvres s'occupe beaucoup en ce moment d'une jeune femme charmante, qui l'adore, et dont il attend ce soir la venue avec impatience.

Un frémissement léger parcourut le visage de Yolaine. Mais ce fut d'un ton calme et froid que la jeune fille répliqua :

– M. de Gesvres est libre, et ce qu'il peut faire ne m'importe en aucune façon.

– Évidemment... Et je vois que vous deviendrez très vite raisonnable. Allons, bonsoir, ma chère mignonne. Tâchez de dormir, et ne rêvez pas trop.

Elle disparut, avec un bruit de soie froissée, dans un éclat d'argent.

Derrière elle demeurait son parfum, capiteux et tenace – et son venin. Yolaine, toute pâle, serrait machinalement entre ses mains crispées la toile brodée. Qu'avait-elle dit, cette femme ?... Qu'avait-elle voulu dire, surtout ? Que cachait la perfidie de son sourire, l'éclat félin de ses yeux si brillants, ce soir ?... De qui voulait-elle parler ?

Une jeune femme charmante, qui adorait M. de Gesvres, et dont il attendait la venue avec impatience...

Le cœur de Yolaine se serra, un étouffement monta à la gorge de la jeune fille, sous la violence de l'émotion... Elle revoyait Nadiège, telle qu'elle était là tout à l'heure, avec sa séduction étrange, sa grâce perverse et la troublante caresse de ses yeux. Un jour, M. de Terneuil avait dit à sa femme, devant Yolaine : « C'est une créature dangereuse... » Dangereuse... Yolaine n'avait pas compris le sens de cette parole, alors ! Mais aujourd'hui, un instinct l'avertissait, l'éclairait tout à coup.

Cette jeune femme dont parlait M<sup>me</sup> de Rambuges, c'était... ce devait être elle-même, la créature fausse et mauvaise, l'enjôleuse qui cherchait à prendre le duc de Gesvres... qui l'avait déjà pris, peut-être.

Yolaine se laissa glisser à genoux. Le front entre ses mains, elle cria en son cœur :

– Oh ! pas cela !... Mon Dieu, ne permettez pas qu'elle réussisse ! Il est si noble, si bon !... Et elle !... Mon Dieu, sauvez-le de cette femme !

Elle frissonnait d'effroi et de douleur. Voici qu'elle évoquait la fière silhouette de M. de Gesvres, son beau visage au sourire charmeur, ses yeux profonds et chauds, qui prenaient tant de douceur en s'attachant sur elle. Puis elle se rappelait quelles hautes pensées occupaient l'intelligence et le cœur de ce jeune homme et en quelle estime, en quelle admiration le tenait M. de Terneuil, qui était lui-même si sérieux. Un peu d'apaisement se faisait en elle, un peu d'espoir lui venait que M. de Gesvres fût assez fort pour résister à l'ensorcelante Nadiège...

Mais elle se souvenait aussi d'une parole que

M<sup>me</sup> de Rambuges avait dite, un jour, avec son sourire d'ironie douceuse, sur la terrasse de sa petite villa de Nice : « Voyez-vous, ma chère mignonne, pour une femme habile, tous les hommes ne sont que des fantoches. Nous en faisons ce qu'il nous plaît, des plus sérieux eux-mêmes, pourvu que nous sachions les prendre par leur faible. »

Et Yolaine frissonnait plus fort, en pensant que la jeune femme pouvait être assez souple, assez adroite, pour trouver ce point faible chez M. de Gesvres lui-même – et qu'elle était si étrangement, si perversément jolie, ce soir !

## XI

Quand Nadiège parut à l'entrée des salons, ceux-ci étaient déjà pleins d'une foule élégante, d'où s'élevait un brouhaha léger de conversations et de rires. M. de Mayonne, qui recevait ses hôtes près de sa femme, adressa à l'arrivante un compliment qu'elle ne parut pas entendre. Ses yeux, déjà, cherchaient M. de Gesvres. Elle l'aperçut près de Guy de la Rochethulac, causant avec la princesse Sesquine, M<sup>lle</sup> Faravès et quelques autres jeunes femmes. Aussitôt, elle alla vers lui. Sa main s'offrit, d'un souple mouvement qui semblait toujours mendier le baiser de ces lèvres dédaigneuses dont jamais elle n'avait été effleurée. Cette fois encore, elle fut simplement prise du bout des longs doigts fins, puis aussitôt abandonnée.

— Vraiment, je craignais d'arriver très en retard ! Je suis restée un peu longuement près de

ma nièce, pauvre petite !

La princesse demanda :

– Est-elle malade ?

– Malade... non, pas positivement encore.

Mais quelle santé délicate ! Un rien la fatigue. Je lui ai tenu un peu compagnie, avant de venir. C'est une nature mélancolique... Sa mère était d'ailleurs très frêle. Mais j'espérais un peu que Yolaine se fortifierait. Il n'en est rien, hélas !

Elle secoua la tête.

Guy, dont le regard narquois la considérait attentivement, fit observer :

– Elle n'a peut-être pas assez de distractions. On ne la voit nulle part, votre si jolie nièce, madame.

– Elle déteste le monde, monsieur ! Je ne puis obtenir qu'elle sorte un peu avec moi. Au début de notre séjour ici, elle semblait disposée à secouer sa sauvagerie ; mais une crise de misanthropie la saisit de nouveau, au grand détriment de sa santé.

Henry dit avec une ironie froide :

– Je crois que M<sup>me</sup> de Terneuil, si gaie et si alerte, en aurait vite raison. Mais elle se plaint de ne plus voir souvent M<sup>lle</sup> de Rambuges.

Une lueur, aussitôt éteinte, traversa le regard de Nadiège. Avec un doux coup d'œil à l'adresse de M. de Gesvres, la jeune femme répondit :

– Yolaine a un motif personnel pour agir ainsi. Quant à moi, je la laisse entièrement libre, croyez-le bien.

– Mais a-t-elle donc aussi une raison pour aller si rarement chez sa marraine ?

– La même raison, monsieur. Mais ne me la demandez pas, c'est son secret.

Un sourire entrouvrait ses lèvres – sourire d'énigme perfide, qui fit courir en M. de Gesvres un frémissement d'irritation. Il pensa :

« Ah ! quelle vipère ! Et cette pauvre petite Yolaine est obligée de vivre près d'elle ! »

Françoise, qui passait, demanda :

– Voudrais-tu aller dire à l'orchestre qu'il ne joue pas le menuet dans un mouvement trop vif, ainsi qu'il l'a fait l'autre jour chez M<sup>me</sup> de

Manceuil ?

Comme Henry s'éloignait pour remplir cette mission, Nadiège posa son éventail sur sa manche. Un regard de câline supplication chercha le sien, tandis que la jeune femme disait d'un ton de prière :

– Vous me réserverez une danse, n'est-ce pas ?

Un refus bref, glacé, était sur les lèvres d'Henry. Il le retint, parce qu'il lui déplaisait d'infliger à une femme, même aussi peu estimable que lui semblait celle-ci, un affront public. Il le retint surtout parce qu'il craignait qu'elle n'en fit porter la peine à Yolaine. Froidement, avec son air de hauteur qui tenait si bien à distance, il répondit :

– Le troisième boston, si vous le voulez, madame ?

Puis il s'éloigna. Guy, qui le suivait, murmura :

– Eh bien, mon vieux, voilà une façon de renverser les rôles qui n'est pas banale !... Et elle

en a de l'aplomb, d'être aussi aimable pour un homme qui la reçoit avec cet air-là ! Il faut bien avoir laissé toute sa fierté à la porte !

Henry dit avec une impatience mêlée de mépris :

– De la fierté, de la dignité, est-ce qu'elle connaît cela ? Si elle en avait, oserait-elle exhiber cette toilette ?

– Il est certain que celle-ci est un peu risquée. Elle a voulu jouer la sirène, ce soir. Et il faut convenir qu'elle a le physique de l'emploi. Réussira-t-elle à charmer l'objet de sa passion ! Toute la question est là.

Henry dit entre ses dents :

– Il y a longtemps qu'elle est résolue, cette question-là !

Déjà, Nadiège voyait se former autour d'elle une petite cour masculine empressée. Elle avait un succès qui, en d'autres temps, eût suffi à son bonheur. Mais maintenant, elle ne souhaitait qu'une chose, elle la voulait ardemment, tenacement, elle était prête à lui sacrifier tout.

Tandis qu'elle souriait et répondait à ses admirateurs, son regard cherchait M. de Gesvres, occupé à ses devoirs de maître de maison, sa pensée s'attachait à lui, l'appelait avec passion. Elle attendait avec une fébrile impatience le moment où il viendrait la chercher pour la danse promise... Et quand elle le vit s'avancer, ses yeux brillèrent, comme deux flammes vertes.

Elle dansait admirablement. Ses petits pieds, chaussés de soie brochée d'argent, semblaient toucher à peine le parquet. Son corps souple suivait toutes les nuances du rythme, toutes les impulsions de son cavalier. Les écailles d'argent glissaient, ondulaient, chatoyaient, les émeraudes jetaient leurs éclairs verts, dans les cheveux, le long des bras, autour du cou penché comme une tige flexible. Et ses yeux brillaient toujours, en s'attachant sur M. de Gesvres, dont la bouche dédaigneuse ne s'ouvrait que pour de rares et banales paroles.

Quelle froideur ! En quoi donc était-il fait, pour rester insensible à la séduction qui en avait grisé tant d'autres, qui avait fait murmurer tout à

l'heure, à ses premiers danseurs, des phrases si chaudes ?... Était-ce le souvenir de Yolaine qui se trouvait entre eux ? Ah ! l'odieuse petite fille, qui avait réussi là où toutes ses manœuvres de femme habile échouaient lamentablement ! Elle dit tout d'un coup, d'un ton doux et timide :

– Je me sens un peu fatiguée. Vous seriez très bon de me conduire dans le jardin d'hiver, où la chaleur est peut-être moins forte qu'ici ?

– Volontiers, madame.

Il eut une impression de soulagement à ne plus la sentir si près de lui, à respirer de plus loin ce parfum qu'il détestait. Elle lui faisait, ce soir, l'effet de ces mystérieux animaux de légende, vu jadis dans quelque vieux livre de la bibliothèque de Mayonne, un reptile à tête de chatte, cherchant à s'enrouler autour de la proie convoitée, tout en la fascinant... Mais, loin d'être troublé, il n'éprouvait qu'un sentiment de répulsion, qu'il avait peine à dominer, et il appelait de tous ses vœux le moment où il pourrait quitter la jeune femme.

Dans la serre, il resta debout, s'adossant à une

colonnette autour de laquelle serpentaient des traînes de clématite. Nadiège demanda, avec son plus doux sourire, en levant sur lui un regard caressant :

– Vous ne vous asseyez pas ? Vous voulez écraser de votre taille superbe ma pauvre petite personne ?

– Je ne suis aucunement fatigué, madame.

– Mais je ne puis vous parler sans lever la tête, et c'est un peu désagréable.

– Ah ! en ce cas...

Il prit un siège, sans empressement. Son attitude restait correcte et froide. Pas un instant, Nadiège n'avait pu surprendre chez lui un tressaillement, un signe d'émotion ou de trouble. Elle pensa avec un mélange de colère et d'admiration : « Qu'il est fort ! Comme ce serait enivrant de le vaincre ! » Et elle se sentit pleine de mépris pour les autres, qui étaient de si faciles conquêtes.

Elle ouvrit son éventail et l'agita un instant. Son regard ne quittait pas Henry, qui avait cueilli

une fleur de clématite et la considérait distraitement.

– Ce jardin d’hiver est admirable !... Et quels parfums !

Ses narines s’ouvrirent, aspirèrent longuement les arômes mêlés.

– ... J’adore les parfums ! Je voudrais vivre toujours dans une atmosphère qui en serait saturée.

– C’est un désir païen, quand il est exagéré, madame.

– Oui, peut-être... Mais païenne, je le suis un peu, hélas !... je l’étais, du moins...

Tout à coup, sa physionomie changeait. Les yeux verts prenaient une teinte plus pâle et devenaient mélancoliques. Dans les plumes blanches de l’éventail, Nadiège enfouit son menton en murmurant :

– Je voudrais tant croire comme vous !

Il songea avec mépris : « Ah ! misérable fourbe, tu veux jouer de cette corde-là, maintenant ! »

Elle continuait de la même voix lente et basse, en couvrant son regard de ses cils argentés :

– Ma mère est morte toute jeune, mon père ne se souciait pas de religion. Mon mari, lui aussi, n'avait guère de croyances. Ainsi, personne ne s'est occupé de m'instruire, personne n'a songé que j'avais une âme qui demandait à connaître, à croire... Pendant longtemps, je n'en ai pas souffert. Mais maintenant, je comprends toute mon indigence... et j'en souffre.

Les cils pâles se soulevèrent, et les yeux apparurent de nouveau, avec leur éclat d'émeraude, tandis que Nadiège achevait tout bas :

– Je souffre de ne pas croire comme vous.

D'autres couples étaient disséminés de-ci de-là, dans le jardin d'hiver. Guy de la Rochethulac riait avec Ghislaine de Manceuil, en lui racontant quelque-une de ces histoires cocasses dont il avait le secret. Plus loin, Pierre flirtait avec Miss Rhul, une petite Américaine maigre et rousse qui avait huit millions de dot, et presque autant d'espérances. La musique venait de cesser et, des

salons, n'arrivait plus qu'un murmure confus de voix. Henry dit froidement :

– Dieu ne refuse pas la foi aux âmes de bonne volonté, aux âmes sincères.

– Oui, mais il faut que ces âmes soient aidées, encouragées...

L'éventail, de nouveau, s'ouvrait, s'agitait doucement. Les plumes blanches frôlaient le fin visage palpitant, où les yeux priaient.

– ... Ceux qui sont forts doivent guider les faibles. Ceux qui croient doivent avoir pitié des malheureux qui marchent dans la nuit... Ah ! monsieur, si vous vouliez !

Ces derniers mots ne furent qu'un murmure, timide et suppliant.

Henry dit avec une sécheresse ironique :

– Si je voulais quoi ? Essayer de vous convertir ? J'avoue n'avoir aucune aptitude pour ce genre d'apostolat. Mais il m'est facile de vous indiquer un prêtre très pieux, très intelligent, qui aura toutes les grâces d'état nécessaires.

– Non, je ne pourrais pas... C'est en vous que

j'ai confiance. Vous êtes tellement différent de tous les autres ! Il me semble qu'aidée par vous, je deviendrais vite une adepte de vos croyances !

– C'est une illusion, madame. Il serait plus raisonnable de ne pas la conserver.

Le regard de Nadiège se baissa un instant, sous celui des yeux superbes d'où tombait une altière froideur. Les lèvres sinueuses tremblèrent. Pendant un moment, ce fut le silence, dans ce coin de serre où ils étaient seuls, entre les palmiers et les lauriers-roses... Henry, d'une main distraite, jouait avec la clématite. Nadiège s'éventait lentement. Ses cils se soulevaient peu à peu, son regard s'attachait de nouveau sur M. de Gesvres, avec une caressante humilité... Puis, en se penchant un peu, elle demanda tout bas :

– Qu'avez-vous donc contre moi ?

– Ce que j'ai ? Mais pourquoi pensez-vous que j'aie quelque chose, madame ?

– Comment ne le croirais-je pas ? Jamais vous n'êtes venu me voir... et vous me traitez toujours en étrangère, non en amie.

– En amie ? Oh ! madame, mon amitié ne se donne pas ainsi !

Elle se penchait davantage, en regardant Henry avec une supplication passionnée... Comme il tardait à répondre, elle ajouta, d'un ton bas et hésitant :

– Peut-être vous ai-je mécontenté, en vous écrivant ?... J'ai laissé parler mon cœur... et, à peine la lettre partie, j'ai regretté...

– La lettre ?... Quelle lettre ?

– Celle où je vous demandais ce que j'avais fait pour vous déplaire... et où je vous disais... Oh ! je ne vous le répéterai pas ! J'étais folle, ce jour-là... plus folle que de coutume...

Elle essayait de rougir, de trembler de confusion. Mais l'ardente caresse de ses yeux démentait ses paroles de regret.

M. de Gesvres dit avec un calme glacé :

– Vraiment, je ne me souviens pas du tout !

L'éventail se referma brusquement et les épaules de la jeune femme frissonnèrent. Les yeux verts, tout à coup, devinrent presque

sombres, pendant quelques secondes, et les lèvres frémissantes murmurèrent :

– Ah ! quel mal vous me faites !

Henry avait peu de sympathie pour M. de Tigranes, son futur beau-frère. Mais en l'apercevant qui s'approchait, avec Françoise, juste à ce moment, il lui adressa le plus affable sourire, tant était vif son soulagement de voir mettre fin à ce tête-à-tête, qui devenait singulièrement désagréable pour lui. Puis apparut Silas Holster, venant réclamer à M<sup>me</sup> de Rambuges une danse promise. Elle s'éloigna à son bras, tandis qu'Henry allait inviter Ghislaine de Manceuil, l'amie de sa sœur, une jeune personne frivole et très lancée qu'il ne se privait pas de juger sévèrement, en famille. Mais aujourd'hui, en quittant Nadiège, il la trouva passable et, sans en avoir conscience, se montra probablement plus aimable qu'à l'ordinaire, car Ghislaine, radieuse, confia peu après à Françoise :

– M. de Gesvres a été délicieux pour moi, ce soir, ma chère ! J'en ai la tête complètement

ournée !

Au bras de l'Américain, Nadiège dansait machinalement. À ses oreilles résonnait encore la voix froide qui disait : « Vraiment, je ne me souviens pas du tout ! » Oui, il avait osé prononcer cette parole, lui jeter cette insulte à la face ! L'aveu qu'elle lui avait fait, en termes détournés et brûlants, l'amour qu'elle lui offrait... tout cela n'était rien, ne valait pas la peine qu'il s'en souvint.

Elle se laissait emporter au rythme de la danse, en répondant des mots vagues aux propos empressés de Silas Holster. Toute sa pensée était demeurée dans ce coin fleuri du jardin d'hiver, où M. de Gesvres venait de l'humilier si profondément, où sa passion, aussi, s'était exaspérée, à le voir si maître de lui, et d'une si altière beauté. Ah ! quel instrument docile elle aurait été entre ses mains, s'il avait voulu ! Elle se serait pliée à ses croyances, elle lui aurait sacrifié tous ses goûts, elle aurait fait de lui son idole, obéie à genoux.

– Vous semblez fatiguée, madame ?

Elle tressaillit légèrement à cette question de l'Américain.

– Oui, un peu... Je vous demanderai de me reconduire à ma place.

Comme, au bras de M. Holster, elle gagnait le salon voisin, M. de Mayonne les croisa. Nadiège dit vivement :

– Ah ! monsieur le duc, un mot, je vous en prie !... Pardon, cher monsieur, si je vous laisse...

Et, quittant le bras de l'Américain, elle prit celui de M. de Mayonne.

– Allons un peu dans la galerie... Je voudrais vous parler au sujet de ma nièce...

Et, plus bas, elle interrogea :

– Pensez-vous que le petit caprice de M. de Gesvres tienne toujours ?

Après la première démarche de son fils, M. de Mayonne avait formé le projet de se faire de la jeune femme une auxiliaire pour éloigner Yolaine. La maladie était venue l'empêcher d'y donner suite aussitôt... Puis, ce matin, Henry était revenu à la charge, avec tant de chaude et

persuasive éloquence que le père avait faibli, et presque donné son consentement à celui qu'il appelait « mon irrésistible charmeur ». Aussi avait-il sur les lèvres ces mots : « Ah ! je crois bien !... Et il n'est pas petit, le caprice ! » Mais M. de Mayonne ne manquait pas d'une certaine finesse prudente. De plus, ses sentiments s'étaient quelque peu modifiés, depuis sa maladie. Il pensa instantanément : « Voilà une femme qui flaire la rivale victorieuse, et qui veut savoir. Ma foi, ce ne serait peut-être pas très propre, d'entrer dans son jeu, et de trahir Henry ! »

En souriant, il répondit :

– Je dois vous avouer très simplement que je n'en sais rien. Mon fils peut avoir tous les caprices qu'il lui plaît, sans m'en faire confidence. Vous m'avez dit qu'il regardait avec quelque complaisance votre charmante nièce ; je l'ai cru volontiers, d'autant mieux que c'était assez naturel, mais personnellement, je ne m'en étais pas aperçu.

Et, avec une galanterie un peu railleuse, il ajouta :

– Les femmes ont une perception beaucoup plus fine, pour découvrir cela.

Nadiège songea : « Je me suis peut-être inquiétée à tort. M. de Gesvres, tout en trouvant Yolaine à son goût et en le lui ayant laissé quelque peu voir, n'a certainement pas la pensée d'épouser une femme pauvre – d'autant moins qu'il doit savoir d'avance quelle opposition il rencontrerait dans sa famille. Et comme ses idées lui donneraient scrupule de faire la cour à une jeune fille sans avoir la pensée du mariage, il est peut-être aussi désireux de l'oublier, de ne plus la revoir, que je le suis d'empêcher leur rencontre. »

Là-dessus, Nadiège se sentit un peu rassérénée... Et telle était chez cette femme la confiance en son pouvoir d'enjôleuse, qu'elle se reprit de nouveau à l'espoir de conquérir M. de Gesvres. Tout en répondant aux propos aimables de M. de Mayonne, elle commença d'imaginer une série d'intrigues destinées à faire capituler la place jusqu'ici imprenable. En croisant Henry, qui conduisait M<sup>lle</sup> Faravès au buffet, elle

songea : « Ah ! je vous aurai ! Jamais je  
renoncerai à vous ! »

## XII

« Si tu désires voir M<sup>lle</sup> de Rambuges, mon cher ami, viens demain chez nous, à une heure. Comme ma femme et moi devons nous absenter toute la journée, pour les obsèques de notre cousin Fanchelles, à Orléans, nous lui avons fait demander de tenir compagnie à ma mère et à Henriot, tous deux convalescents. Fabienne a idée – et je suis de son avis – que la pauvre enfant t’aime et s’imagine – aidée peut-être en cela par les suggestions de sa tante – que tu ne pourrais jamais avoir l’idée de l’épouser. Sa rougeur, son embarras, le soin qu’elle prend de détourner la conversation, depuis quelque temps, dès qu’il est question de toi, et de venir à une heure où elle sait ne pas te rencontrer, sa mélancolie et sa mine altérée de femme qui souffre moralement, tout fait croire que nous devinons juste. Je te donne le moyen de la voir et de t’expliquer avec elle, si tu le désires. Comme nous avons entière confiance

en toi, mon cher Henry, ma mère s'arrangera pour vous laisser seuls quelque temps. Je souhaite ardemment que tout s'arrange et que nous puissions bientôt assister à vos fiançailles.

« Ton affectionné,

« TERNEUIL. »

Ce billet fut remis par Germain à son maître, trois jours après le bal, au retour de la promenade à cheval que venait de faire Henry. Le valet de chambre fut frappé de l'expression joyeuse venant tout à coup éclairer la belle physionomie qu'il trouvait songeuse et préoccupée, depuis quelque temps. Il pensa : « Une bonne nouvelle qui arrive à M. le duc... Peut-être cela s'arrange-t-il avec la jolie M<sup>lle</sup> de Rambuges ? »

Car Germain, le jour de la fête de charité, avait aperçu l'original du dessin fait par son maître et il avait appris aussi, depuis lors, que cette très charmante personne se trouvait complètement dépourvue de fortune.

– Vous demanderez le déjeuner pour midi,

Germain. Et que Laurent tienne l'automobile prête pour une heure moins le quart.

– Bien, monsieur le duc.

Puis, tout en prenant la cravache des mains de son maître, le valet de chambre ajouta :

– J'ai oublié de dire à monsieur le duc qu'une dame était venue le demander hier soir vers sept heures, pendant que M. le comte de la Rochethulac était avec lui dans son cabinet. J'ai répondu que M. le duc était sorti, selon les ordres qu'il m'a donnés au sujet des visites de ce genre.

Henry eut un geste qui signifiait : « C'est bien »... Et distraitemment, en jetant ses gants sur la table, il demanda :

– Qui était-ce ? Elle n'a pas donné sa carte ?

– Non, monsieur le duc. C'est une petite blonde, tout habillée de velours fauve, jolie, avec des yeux... des yeux singuliers. Ils m'ont paru verts... et ils câlinaient, tandis que la dame insistait, assurant que le concierge avait dit que M. le duc était chez lui, et qu'il la recevrait certainement, parce qu'il la connaissait beaucoup,

et qu'elle avait un très important service à lui demander... enfin, des prières, des mines de chatte, tout un manège. J'ai presque vu le moment où elle allait passer malgré moi, tellement elle était souple et habile !

Henry, dont la physionomie s'était assombrie, dit avec une sourde impatience :

– Il faudra pourtant que cela finisse !... Jamais je ne recevrai cette personne... elle moins que toute autre, vous entendez, Germain ? Et comment se fait-il que Mortier, à qui j'ai donné les mêmes ordres qu'à vous, lui ait dit que j'étais là ?

– Je lui en ai fait l'observation ce matin, monsieur le duc, et il m'a répondu qu'il l'avait bien regretté ensuite, mais que sur le moment, cette dame l'avait retourné, ensorcelé, de telle sorte qu'il avait fini par avouer que M. le duc se trouvait bien chez lui.

Henry leva les épaules, en murmurant avec mépris :

– Quelle femme !

Une ombre désagréable venait de tomber sur la joie éveillée en lui par le billet de Jacques. Oui, il allait revoir Yolaine, lui faire discrètement comprendre ses sentiments à son égard. Et puis ensuite ?... Cette femme, dont la passion s'acharnait à le vaincre, n'accepterait pas sans lutte de le voir s'unir à sa nièce. De plus en plus, il se convainquait de la complète absence de scrupules qui devait exister chez elle. Et maintenant qu'il était certain du prochain consentement de son père, la crainte de cette vengeance de femme restait pour lui le seul point sombre.

Néanmoins, il réussit à secouer cette préoccupation pour ne plus songer qu'à l'entrevue qui allait décider de son bonheur. Les minutes lui parurent couler avec une lenteur insupportable, jusqu'à l'instant où il monta en voiture, non sans avoir auparavant tancé avec sévérité le concierge, qui balbutiait d'un air piteux :

– Je prie monsieur le duc de m'excuser... mais elle me retournait... et elle avançait, tout en

parlant...

« Ah ! que je la reconnais bien là ! pensa Henry, tandis que l'automobile s'éloignait. L'intrigue, la bassesse, la perfidie, elle joue de tout cela. Comme je voudrais lui enlever Yolaine le plus tôt possible ! »

À l'hôtel de Terneuil, le domestique qui lui ouvrit l'informa que la marquise douairière, s'étant trouvée souffrante après le déjeuner, avait été obligée de se reposer un peu, mais qu'elle pensait pouvoir redescendre bientôt et le priait de l'attendre dans le petit salon.

Henry sentait battre son cœur un peu plus vite, en entrant dans la pièce claire et gaie. « Elle » était là, assise près d'une porte-fenêtre ouverte sur le jardin, tenant Henriot sur ses genoux. L'enfant eut un sursaut de joie et cria :

– Voilà mon parrain !

Yolaine leva les yeux, et tout son visage s'empourpra... Henriot, sautant à terre, courait à M. de Gesvres. Celui-ci donna une caresse à la joue fraîche, en disant avec un sourire :

– Laisse-moi d’abord saluer M<sup>lle</sup> de Rambuges, petit diable.

Tels étaient l’émoi de Yolaine et sa gêne profonde en revoyant inopinément celui dont elle essayait de proscrire le souvenir, qu’elle n’osa tendre la main au jeune homme qui s’inclinait respectueusement, en disant de sa belle voix chaude, si prenante :

– Voici bien longtemps que je ne vous avais vue, mademoiselle.

Elle balbutia :

– Oui, en effet... Je suis assez occupée...

D’un coup d’œil, il notait l’amaigrissement de son visage, le cerne de ses yeux... Et quelle expression dans son regard ! Il y lisait de l’effroi, de l’angoisse, une souffrance contenue...

– Je ne vous dérangerai pas trop en attendant ici M<sup>me</sup> de Terneuil, qui est allée se reposer, m’a-t-on dit ?

– Mais pas du tout, monsieur.

Elle faisait cette réponse en hésitant, pauvre Yolaine... Ne devrait-elle pas se retirer, sous un

prétexte quelconque ? Déjà, elle se sentait toute frémissante, pour avoir rencontré de nouveau ce regard qui avait sur elle tant de puissance... Et comment allait-elle soutenir la conversation, avec cet émoi qui lui serrait la gorge, qui l'étouffait ?

Henry avait pris son filleul sur ses genoux, et tout en caressant les boucles blondes, il demandait à Yolaine des nouvelles de M<sup>me</sup> de Terneuil. La gêne, l'émotion pénible de la jeune fille ne lui échappaient pas. Comme il voulait avoir le temps de s'expliquer avant que parût la marquise, comme, surtout, sa compassion amoureuse avait hâte de rassurer, de consoler, il mit Henriot à terre, en disant :

– Va jouer dans la salle à manger, mon petit. Tu reviendras tout à l'heure, quand je t'appellerai.

Cela ne faisait pas du tout l'affaire d'Henriot, ainsi qu'en témoignait sa physionomie. Cependant, il n'osa rien dire. Ce fut Yolaine, tremblante à l'idée de ce tête-à-tête, qui protesta timidement :

– Il vaudrait mieux qu'il restât ici, pour que je

puisse le surveiller.

– D'où nous sommes, la porte étant ouverte à deux battants, nous le verrons très bien... Va, Henriot.

Et, se tournant vers la jeune fille, il ajouta avec un sourire très doux :

– Avez-vous donc peur de rester seule avec moi !

La rougeur se fit brûlante sur le visage de Yolaine.

Ses yeux se baissèrent, et sur eux les cils bruns se mirent à battre lentement.

Henry se pencha et prit la main charmante dont il avait souvent admiré le modelé délicat.

– Pourquoi ne me l'avez-vous pas tendue, tout à l'heure?... Pourquoi ne m'avez-vous pas accueilli comme naguère ? Il s'est passé quelque chose, depuis que vous êtes venue à la fête de charité ? Serait-ce trop vous demander de me faire connaître ce qui a pu vous changer ainsi à mon égard ?

Il la sentait toute frissonnante, il voyait

trembler ses lèvres.

Et sans le regarder, elle dit tout bas :

– Oui, c’est trop... je ne peux pas vous répondre...

Il se pencha un peu plus, et baisa doucement la main qu’il tenait. Yolaine eut un mouvement de recul, un geste brusque pour la retirer. Mais Henry la retint fortement... Et il sourit aux beaux yeux effrayés.

– N’avez-vous pas compris, Yolaine, que je vous aimais, et que si je vous l’ai laissé voir, c’est que je souhaitais faire de vous ma femme ?

Elle murmura, avec une joie éperdue :

– Votre femme !

Et le rayonnement de son regard, la profonde expression d’amour qui l’éclairait soudainement, révélèrent à Henry quelle secrète et ardente tendresse renfermait, pour lui, ce cœur virginal.

Plus bas, d’une voix dont le timbre devenait d’une douceur frémissante, il confirma :

– Oui, ma femme, la chère compagne des

jours bons et mauvais... Je vous ai aimée dès que je vous ai vue à la Sylve-Noire, Yolaine. Et vous ?

Tout bas encore, et avec une rougeur plus vive et un sourire délicieux, Yolaine avoua :

– Moi aussi... Je ne vous ai jamais oublié, depuis ce moment-là.

De nouveau, les lèvres d'Henry se posèrent sur les doigts effilés, plus longuement cette fois, et Yolaine n'essaya pas de les retirer. Mais elle objecta, avec inquiétude :

– Je suis pauvre, vous le savez ?

– Certainement, je le sais ! Et j'en suis ravi !

Elle se mit à rire.

– Oh ! par exemple !

– Mais oui ! Je suis très orgueilleux – voyez, je commence à vous faire connaître mes défauts – et il me plaira beaucoup de ne rien devoir de notre bien-être matériel à ma femme.

Elle dit avec un regard de reconnaissance fervente :

– Vous êtes si bon !... Vous avez une âme si haute !

– Attendez pour me juger de me mieux connaître, chère Yolaine.

– Oh ! je sais bien que je n’aurai pas de désillusions !... Mais vos parents, que disent-ils !

– Ma mère m’a donné son consentement, et j’ai presque celui de mon père.

– Presque seulement ?... Il n’est pas content ?... Il aurait voulu pour vous un autre mariage ?

Déjà l’inquiétude voilait la clarté joyeuse de son regard. Mais Henry dit vivement :

– Ne craignez rien, surtout, ma chère Yolaine ! Mon père avait d’autres désirs pour moi, c’est vrai, mais je l’ai amené peu à peu à faire passer le bonheur de son fils avant la fortune – et votre charme dissipera les derniers regrets.

– C’est que... il me serait si pénible d’être accueillie à contrecœur...

– Yolaine, il faut avoir confiance en moi quand je vous dis : « Ne craignez rien. »

Ses yeux, en s'attachant sur la jeune fille, avaient d'ardentes lueurs d'or, qui éblouissaient Yolaine... Cette confiance qu'il lui demandait, elle l'avait, et elle la sentait grandir, s'épanouir, se donner tout entière à cet homme qui la regardait avec un si brûlant amour.

Puis, sur une question d'Henry, elle raconta ce qui s'était passé entre sa tante et elle, sans omettre les insinuations qui lui avaient fait tant de mal, le soir du bal.

En frissonnant un peu de rétrospectif effroi, elle ajouta :

– Je souffrais tellement, à l'idée que vous pouviez vous laisser prendre par cette femme, fautive et mauvaise, mais dont tout le pouvoir de séduction m'avait été révélé, ce soir-là !

En pressant contre ses lèvres la main de la jeune fille, Henry dit avec une tendresse émue :

– Pauvre Yolaine !... Ne vous inquiétez pas, ce pouvoir est sans effet sur moi. Dès le premier moment, M<sup>me</sup> de Rambuges m'a inspiré une antipathie qui s'est toujours augmentée ensuite.

Maintenant, je la déteste pour tout ce qu'elle vous a fait souffrir, et pour les obstacles qu'elle va, certainement, essayer de nous susciter... Car mieux vaut que je vous dise sincèrement ce qui est, Yolaine : cette femme s'est prise pour moi d'une ridicule passion, que ma froideur et mes dédains ne peuvent réussir à calmer, et elle sera jalouse de vous – jalouse jusqu'à la fureur.

– Ah ! c'est donc pour cela qu'elle cherchait à nous éloigner l'un de l'autre !

– Évidemment. Il faudra donc vous défier d'elle, aussitôt qu'elle connaîtra nos fiançailles. Mais je voudrais, surtout, que vous ne viviez plus chez elle... Voici ce que j'ai combiné : dès ce soir j'enlève le consentement de mon père, et ensuite, je pars pour le Jura, je vais à Rochesauve, je vois votre tuteur, je lui fais comprendre que vous ne pouvez demeurer chez une personne aussi peu estimable que M<sup>me</sup> de Rambuges, et que vous devez être confiée à M<sup>me</sup> de Balde.

– Mais s'il ne vous reçoit pas ?

– Il me recevra. Ou bien je menace d'informer la justice, car ce vieillard que personne ne voit

plus, qui soi-disant a toujours refusé de vous accueillir, et près duquel pénètrent seuls M<sup>me</sup> de Rambuges et ses serviteurs... c'est un peu singulier, convenez-en ?

Yolaine dit pensivement :

– Oui, j'y ai songé souvent... Si vous voyez mon oncle, assurez-le bien que je désirais beaucoup le connaître, au cas où on lui aurait dit le contraire. Car il est mon seul parent.

– Oui, malheureusement. Sans quoi, si vous en aviez un autre dans le conseil de famille, vous auriez pu obtenir l'émancipation, et dès lors, vous étiez libre de quitter cette femme. Tandis que vous restez sous l'autorité de M. de Rambuges, qui peut vous obliger à vivre chez elle.

Elle dit avec une soudaine anxiété :

– Et peut-être empêcher mon mariage ?

– Non, pas cela ! Le conseil de famille a puissance pour ces cas-là... Allons, ne vous inquiétez pas, ma chère fiancée ! Montrez-moi votre sourire que j'aime tant, et la pure lumière de vos beaux yeux... Ils sont merveilleux quand

vous me regardez ainsi, Yolaine !

Elle rougit, baissa un peu ses grands cils, comme pour voiler cette chaude clarté d'amour qui venait d'éblouir à son tour Henry.

Désireux de ne pas la troubler davantage, le jeune homme fit dévier l'entretien sur ses amis de Terneuil. Puis, presque aussitôt, apparut la marquise douairière. Henry lui dit avec une gaieté émue :

– Permettez-moi de vous présenter ma fiancée, madame et très fidèle amie.

Elle riposta d'un ton de souriante malice :

– Je vois que vous n'avez pas perdu votre temps, mon cher enfant !... Et du même coup, voilà cette petite Yolaine qui a retrouvé sa bonne mine ! Allons, embrassez-moi, ma chérie, et recevez tous mes souhaits pour votre bonheur – dont je ne doute pas, d'ailleurs. Vous aurez un mari comme il n'y en a certainement pas dix dans le monde, et vous serez pour lui la plus charmante, la plus dévouée des épouses. Avec l'aide de Dieu, c'est un admirable foyer chrétien,

et bien français, que vous fonderez tous deux.

Henry s'attarda jusqu'à trois heures dans le petit salon clair, en causerie intime avec M<sup>me</sup> de Terneuil, qui l'avait connu tout enfant, et Yolaine dont le regard disait avec une timide éloquence : « Restez... Restez encore. »

Maître Henriot avait été autorisé à reprendre place sur les genoux de son parrain, et s'y tenait bien tranquille, comprenant instinctivement que quelque chose d'important venait de se passer, car « *sa Lolaine* » avait des yeux si brillants, et son parrain était si gai !... Puis il avait bien vu de la salle à manger où il s'amusait sans entrain, ce beau parrain embrasser plusieurs fois la main de Lolaine, et la garder ensuite entre les siennes tout le temps, comme papa faisait quelquefois avec maman, quand ils causaient tous les deux.

Henry, en quittant l'hôtel de Terneuil, se fit conduire au Petit-Palais où avait lieu en ce moment une exposition de vieux ivoires, legs d'un collectionneur parisien. Son père, très connaisseur, les lui avait vantés, et il souhaitait y jeter un coup d'œil avant d'aller rejoindre, au

cercle, une de ses relations de voyage, un jeune officier serbe auquel il avait donné rendez-vous pour le piloter à travers Paris.

Comme il se trouvait en contemplation devant une figurine délicatement travaillée, une voix chantante dit près de lui :

– N'est-ce pas que ce travail est ravissant ?

Il se détourna, le visage déjà durci. M<sup>me</sup> de Rambuges était là, souriante, vêtue d'un tailleur de soie orange aux chauds reflets, coiffée d'un petit bonnet de velours blanc sous lequel disparaissaient presque ses cheveux argentés.

– Ravissant, en effet... Les ivoires vous intéressent, madame ?

– Beaucoup ! Et parmi ceux-ci, il y a des chefs-d'œuvre... La comtesse Vorskoff m'a emmenée, en m'assurant que je trouverais grand intérêt à voir cette exposition, et je ne regrette pas de l'avoir écoutée.

La comtesse s'avancait à son tour, avec deux de ses amies qui l'avaient accompagnée, comme Nadiège. Henry échangea quelques paroles avec

elles, puis il prit congé, remettant à une autre fois la continuation de sa visite, car la présence de M<sup>me</sup> de Rambuges lui aurait gâté tout son plaisir.

Comme il atteignait le dernier degré de l'escalier du palais, il vit surgir près de lui la jeune femme. En souriant, elle expliqua :

– Je pars aussi. Ces visites d'exposition sont fatigantes, surtout faites en compagnie d'une bavarde comme cette excellente comtesse Vorskoff, qui ne comprend rien du tout à l'art et prétend cependant en disserter à tout propos.

Henry dit brièvement :

– Il est de fait qu'elle va souvent à côté. Mais ce n'est qu'un petit travers.

– Oh ! certes ! Et je reconnais qu'elle est très aimable pour moi... Voyons, vais-je trouver une voiture ?... La comtesse m'avait emmenée dans la sienne.

Henry proposa, sans empressement :

– Si vous le désirez, mon domestique peut vous en appeler une ?

– Je vous serais très reconnaissante !... À

moins que...

Un regard de prière câline glissa entre les cils pâles.

– ... À moins que vous ne vouliez bien m'accorder une place dans la vôtre, et me mettre en passant au Carlton, où une amie m'attend ?

L'aplomb de cette demande laissa un moment M. de Gesvres sans parole. Mais, reprenant aussitôt sa présence d'esprit, il répondit avec une politesse hautaine :

– Je regrette de vous dire que c'est impossible. On m'attend au cercle à quatre heures.

Et, s'adressant au valet de pied qui s'était approché en apercevant son maître, il ajouta :

– Voyez donc à trouver un taxi libre, Félix ; vous le ferez avancer pour madame.

Une lueur passa dans les yeux troubles, et le menu visage frémit, pendant quelques secondes. Avec un sourire forcé, Nadiège murmura :

– Vous avez peur de vous compromettre, en vous montrant avec moi ?

– Mais précisément, madame.

La froide netteté de la réponse fit tressaillir Nadiège. Elle essaya de sourire encore et de railler peu...

– En vérité, vous semblez tenir autant qu'une jeune fille à votre réputation inattaquable !

– Vous avez dit justement le mot, madame. Je tiens essentiellement à ce qu'on ne me prête pas des actes ou des sentiments qui n'existent pas et n'existeront jamais chez moi.

Allons, c'était fini ! Elle venait d'entendre sa sentence, prononcée de cette même voix nette et glacée, accompagnée d'un regard qui la rejetait loin, si loin... C'était fini. Il fallait bien le comprendre.

Le valet de pied s'approchait, en annonçant que le taxi était là. Henry s'inclina, effleura du bout des doigts la main froide qui lui était tendue. Il n'accompagna même pas la jeune femme jusqu'à sa voiture. Ce fut son domestique qui referma la portière sur Nadiège frémissante de rage et de douleur, tandis qu'elle jetait un dernier

coup d'œil vers l'automobile discrètement timbrée de la couronne ducale, où elle avait rêvé de se montrer aujourd'hui près de M. de Gesvres.

Mais il avait déjoué son plan, si promptement, avec tant d'impitoyable dédain !... Et il lui fallait reconnaître qu'elle ne pouvait rien, rien sur cet homme !

Quand Mavra la vit rentrer, toute blême, les yeux brillants de fièvre, elle eut un cri d'effroi :

– Ma Nadiège, qu'as-tu ?

La jeune femme dit sourdement :

– Laisse-moi ! Laisse-moi ! C'est trop affreux, ce qu'il me fait souffrir !

– Quoi donc ? Qu'y a-t-il encore ?

Sans répondre, Nadiège se jeta sur un fauteuil, en enfouissant son visage dans les coussins. Au bout d'un moment seulement, elle fit à Mavra le récit de ce qui venait de se passer.

– Mais il faudrait que tu aies vu son air, quand il me répondait ainsi ! Ah ! Mavra, je suis certaine que ses yeux sont si doux, si tendrement expressifs, quand il le veut ! Mais pour moi, ils

n'ont jamais été ainsi... Et cependant, je les trouve si beaux !... je les aime follement ! Mavra, je ne sais comment je pourrai vivre maintenant !

Elle se tordait les mains, elle roulait contre les coussins sa tête fine, sans souci de la toque de velours blanc. Mais Mavra dit d'un ton d'autorité :

– Il te reste encore quelque chose à faire, ma colombe. Écoute ceci : j'ai surveillé aujourd'hui les abords de l'hôtel de Terneuil, tant que Yolaine y a été, et qui ai-je vu y entrer vers une heure ?

Nadiège bondit.

– Lui ?... Lui ?

– Oui, ma comtesse, lui, ce maudit grand seigneur qui dédaigne ma jolie tourterelle. Il est resté là plus de deux heures. Et quand il est remonté dans son automobile, comme je m'étais approchée sans avoir l'air de rien, j'ai vu qu'il se tournait vers une fenêtre, où Yolaine se trouvait avec le petit de Terneuil, et qu'il souriait... Oh ! ma Nadiège, comme tu voudrais qu'il te sourît,

bien sûr !

Nadiège se redressait, toute raidie, les yeux dilatés.

– Tu as vu cela ?... Ils se sont rencontrés, de nouveau ? Ah ! l’odieuse Yolaine ! Mais elle ne l’aura pas ! Je la tuerais plutôt !

– Tais-toi, Nadiège !... Tais-toi ! Ne prononce pas des paroles si dangereuses !... Et ne songe pas à des actes qui le sont aussi. De par la volonté de M. de Rambuges, tu peux emmener où il te plaît cette jeune fille. Éloigne-la, cache-la en quelque lointain pays, en prenant les moyens nécessaires pour l’empêcher de correspondre avec qui que ce soit. Je m’offre à me faire la geôlière, tant qu’il le faudra. Ce beau seigneur, en ne la voyant plus, l’oubliera peut-être très vite. Et elle, nous l’obligerons à quelque mariage qui présentera toute sécurité pour nous.

Nadiège dit haineusement :

– Je veux qu’elle souffre, Mavra !... Je veux qu’elle expie l’amour qu’elle lui a inspiré.

– Eh bien, le moyen que je t’indique est le

meilleur pour cela. Va, si tu lui offrais le choix entre la mort et le genre de vie que nous lui préparons, elle choisirait la première !

– Tu as raison, Mavra... Mais quand elle sera majeure ?

– Il faudra qu'elle soit mariée d'ici là.

– Et si elle ne veut pas ?

– Nous chercherons un moyen pour la contraindre. Le plus pressé est de l'éloigner.

– Oui, tout de suite, pour qu'ils ne se voient plus.

Les deux femmes songèrent un moment. Nadiège, contre sa main, appuyait sa joue qui était glacée, en dépit de la tiédeur d'une température printanière... Et tout à coup, elle murmura :

– Mavra, avec quoi payerions-nous tous les frais que nécessiterait la mise en action de ce projet ? Il ne nous reste rien... et M. de Rambuges vit toujours.

– J'y pensais aussi. Vois-tu, il faudra peut-être nous décider...

Leurs regards se rencontraient, pleins d'une même pensée terrible. Nadiège dit à mi-voix, en frissonnant un peu :

– J'aurais voulu éviter... Les risques sont si grands...

– Oui, mais il paraît avoir l'âme rivée au corps... Bourlatte, dans sa dernière lettre, dit cependant qu'il semble très affaibli, et qu'il avale difficilement... S'il pouvait finir bientôt, tout s'arrangerait le mieux du monde.

– Certes ! Nous aurons déjà assez d'ennuis avec ces Bourlatte, qui, je le prévois, seront insatiables.

Mavra murmura :

– Il y a toujours moyen de se débarrasser des gens qui deviennent trop gênants.

– Oui, mais ce moyen-là, je n'y recours qu'à la dernière extrémité, tu le sais bien. Si je découvre le trésor, peu m'importe, j'aurai de quoi leur clore la bouche. Mais s'il n'y a rien ?

– Ah ! tu doutes, toi aussi ?

– Bien peu. Mais enfin, il faut tout prévoir...

Alors, je resterai avec le sol de Rochesauve en ma possession. Et je devrai recommencer mon existence de bohème dans les villes d'eaux et les stations hivernales. Mais Yolaine ?... Yolaine, qu'en ferai-je ? Et si M. de Rambuges meurt, je n'aurai plus de pouvoir sur elle.

– Nous verrons alors, ma comtesse. Pour le moment, comme nous le disons, il faut l'emmener d'ici.

– Eh bien ! partons pour la Sylve-Noire ! Aussi bien, je ne serai pas fâchée de constater si Bourlatte dit vrai, au sujet de la santé de mon cher oncle. Fais les malles, vivement. Il faut que nous quittions Paris ce soir. J'inventerai un conte pour ne pas éveiller les soupçons de Yolaine... Elle n'est pas rentrée encore ?

– Non ! la femme de chambre de M<sup>me</sup> de Terneuil doit la ramener vers six heures seulement.

– Tant mieux ! Nous serons libres jusque-là. Je vais régler la propriétaire, quelques menues dépenses... Les autres attendront... Ah ! il y a ce pauvre Vorskoff !

Elle eut un rire railleur, en se soulevant sur le fauteuil.

– Je lui dois quatre mille francs. Mais il n'osera pas les réclamer à une jolie femme. Donc, autant de gagné !... Et maintenant, Mavra, au travail !

Quand Yolaine, le cœur lourd de joie contenue, rentra de l'hôtel de Terneuil, elle vit venir à elle M<sup>me</sup> de Rambuges qui lui dit d'un air dolent :

– Ma chère petite, je viens de recevoir une mauvaise nouvelle. Notre pauvre oncle est très mal et demande à nous voir. Nous allons partir ce soir, pour nous trouver demain dans la journée à Rochesauve. J'espère que nous n'arriverons pas trop tard !

Yolaine dit spontanément :

– Je l'espère aussi ! Car j'aimerais connaître ce seul parent, dont le parti pris de ne pas me voir m'a été si pénible.

– Je le comprends, mon enfant ! Et croyez bien que je l'ai combattu ! Mais, hélas ! je

n'avais aucune influence sur M. de Rambuges, et je me suis toujours heurtée à son obstination, dès qu'il était question de vous.

Ces paroles ne parurent pas toucher Yolaine. La jeune fille avait depuis quelque temps le soupçon que M<sup>me</sup> de Rambuges la desservait près de son oncle, et elle avait appris aujourd'hui que M. de Gesvres pensait comme elle à ce sujet.

– Donc, ma chère enfant, allez vite vous préparer au départ. Je ne vous offre pas l'aide de Mavra, qui est fort affairée. Vous semblez d'ailleurs bien portante, aujourd'hui. Votre mine est superbe, vos yeux...

Elle la regardait avec une curiosité avide, cherchant à percer le secret de ces yeux magnifiques, qui semblaient ce soir contenir un mystérieux bonheur.

– ... Vous avez passé un bon après-midi ?

– Très bon, ma tante !

– M. et M<sup>me</sup> de Terneuil n'étaient pas là ?

– Non ! Il n'y avait que leur mère, et le petit Henriot.

– Ah !... Vous n'avez vu personne d'autre ?

Henry avait recommandé à Yolaine : « Surtout, ne lui laissez pas penser que vous m'avez rencontré ! » Aussi, quoi que lui coûtât cette dissimulation, elle répondit négativement.

Nadiège n'insista pas. Mais en regardant s'éloigner la jeune fille, elle pensa avec une colère haineuse : « Toi, tu payeras tout en bloc, pour lui et pour toi ! Ah ! tu l'as vu, ton beau duc !... Il t'a peut-être fait une déclaration ? Jouis bien de ce bonheur, mon enfant, car tu sauras ce qu'il te coûte ! »

Seule dans sa chambre, Yolaine songeait que ce départ, et la mort probable de M. de Rambuges, allaient sans doute changer les plans de M. de Gesvres. Elle passerait sous une autre tutelle et serait ainsi délivrée de cette femme... À cette pensée, elle se sentit soulagée déjà. La vie près de M<sup>me</sup> de Rambuges lui devenait intolérable, à mesure qu'elle comprenait mieux toute la perversité de cette nature. Et puis, elle savait maintenant pourquoi Nadiège la détestait, et quelle ennemie dangereuse elle avait en elle.

Ah ! qu'il lui tardait d'être hors de cette atmosphère si pénible à son âme délicate !... Qu'il lui tardait d'être sous la protection de celui vers qui allaient toute sa confiance, tout son jeune cœur privé d'affection depuis si longtemps !

Et en pensant qu'il lui fallait s'éloigner d'Henry, se retrouver dans cette triste et solitaire Sylve-Noire, où elle avait eu naguère l'impression d'être prisonnière, elle frissonna et sentit une angoisse l'étreindre.

Quand elle eut prié, cette crainte se calma un peu. Elle songea que M. de Gesvres, maintenant qu'elle était sa fiancée, saurait bien venir la chercher là-bas et l'enlever à M<sup>me</sup> de Rambuges. Elle n'était plus isolée, désormais, elle avait un protecteur plein de force et de tendresse, qui déjouerait les ruses de la perfide Nadiège.

Ce fut en pensant aux yeux bruns si ardents et si doux, dont le seul souvenir faisait battre plus vite son cœur, que Yolaine commença et termina son unique malle tandis que Nadiège et Mavra entassaient fiévreusement, dans des cases d'osier, les toilettes élégantes, non encore payées, qui

avaient laissé si profondément indifférent celui  
qu'elles étaient destinées à conquérir.

## XIII

Ce soir-là, Henry livra à M. de Mayonne le dernier assaut, tandis qu'ils fumaient tous deux dans le cabinet de travail où le jeune homme venait parfois tenir compagnie à son père, depuis que celui-ci avait dû renoncer en partie aux soirées passées au dehors. Le duc se défendit mollement. De plus en plus, l'influence de son fils aîné le prenait, le dominait. Sentant ses forces atteintes, il s'effrayait à la pensée de la mort, après tant de jours coupables, car la foi, les enseignements d'une jeunesse chrétienne surgissaient peu à peu des cendres dont il les avait couverts. Mais près d'Henry, sa crainte s'apaisait, et il écoutait volontiers, avec une satisfaction secrète, le jeune homme développer quelque haute pensée religieuse ou rappeler discrètement la miséricorde de Dieu à l'égard des pécheurs repentants.

Henry, en plaidant sa cause, s'était penché vers lui et appuyait ses deux mains à l'accoudoir du fauteuil, en regardant son père. Celui-ci éleva ses doigts amaigris et fit le geste de les poser sur les paupières du jeune homme.

– Allons, cache ces yeux-là, ensorceleur ! Ta mère a raison : ils font faire des folies... Car c'est absolument fou, ce consentement que je te donne... que tu m'arraches...

– Ne dites pas cela, mon père ! Il faut que vous me le donniez de bon cœur.

– Il faut ! Eh ! mon cher, tu ne peux pourtant pas demander que je sois ravi de te voir épouser cette très jolie créature sans le sou ?

– Vous devez l'être de voir votre fils heureux, si vous l'aimez.

– Mais c'est bien pour cela que je consens, quand même !... Je comprends que tu es très épris, mon cher enfant...

Entre ses mains, il prit la tête de son fils et plongea son regard ému dans celui du jeune homme, en achevant à mi-voix :

– Et il serait trop injuste qu’à toi, qui as su ne vouloir qu’un amour légitime, on demande ce sacrifice, pour une question d’argent.

Ses lèvres effleurèrent le front de son fils. Depuis sa toute petite enfance, Henry ne se souvenait pas d’avoir reçu de lui cette marque de tendresse. Elle l’émut profondément, non moins que les paroles qui lui révélèrent un si grand changement dans les idées de son père, et qui étaient un hommage rendu à la fière dignité de sa vie, par ce père dont il avait eu l’énergie de ne pas suivre l’exemple.

Il exposa à M. de Mayonne le plan formé pour obtenir du tuteur de Yolaine que la jeune fille fût confiée à M<sup>me</sup> de Balde, jusqu’à son mariage. Le duc l’approuva, non sans objecter :

– Je crains que tu ne réussisses pas, car cette femme habile et séduisante a dû prendre une influence souveraine sur ce vieillard, infirme et solitaire.

Il ajouta en souriant, après un court silence :

– Il est vrai que tu sais si bien t’emparer de la

volonté des gens, toi aussi ! Celui qui m'aurait dit, il y a seulement quelques mois, que j'autoriserai pareil mariage, je l'aurais traité de dément, tout simplement... Et aujourd'hui, j'envisage cette perspective... pas avec plaisir, oh ! non ! mais enfin !...

Il frappa sur l'épaule de son fils.

– Allons, Gesvres, c'est dit, elle sera ta femme !... Et, ma foi, je crois bien que je vais marier mes trois enfants en même temps. Pierre m'a appris, cet après-midi, que miss Rhul ne semblait pas voir d'un mauvais œil ses empressements.

La physionomie d'Henry s'assombrit.

– Vraiment, il songerait à épouser cette étrangère ?

– Il y songe même très sérieusement. Tu sais, Pierre c'est autre chose que toi ! Il lui faut de l'argent, avant toute chose. Miss Rhul a une dizaine de millions. Elle est loin d'être jolie, évidemment, son intelligence n'a rien de brillant... M<sup>lle</sup> Faravès aurait mieux fait l'affaire,

de toutes façons. Mais il est inutile d'y songer : elle ne voit que toi, ne veut que toi. Depuis que j'ai dû répondre à son oncle que tu refusais d'épouser une étrangère, elle est presque malade de chagrin. Ainsi il n'y a pas d'espoir que Pierre, qui ne te ressemble malheureusement d'aucune manière, puisse réussir près d'elle. Alors, il se rejette sur miss Rhul.

– Une femme pour laquelle il n'aura jamais d'affection, et qu'il épousera uniquement afin de jouir de sa fortune !... Ce mariage ne saurait être que malheureux, mon père, et vous devriez l'empêcher.

M. de Mayonne eut un geste d'impuissance, en avouant :

– Je n'ai pas d'autorité sur lui. Ce n'est pas un mauvais garçon, mais il a été libre trop jeune, et son caractère est léger, très léger. Peut-être, avec une direction plus ferme... Mais maintenant, c'est fini. Il a pris le goût du plaisir et il est trop faible pour réagir. Alors, il lui faut de l'argent... et il se marie pour en avoir.

Henry, les sourcils un peu froncés, dit

dédaigneusement :

– Ce n'est pas très recommandable.

– Non... en effet. Mais il n'est pas le seul.

– Je ne vois pas là une excuse. Un la Rochethulac doit avoir plus de souci de son honneur.

– Tu devrais lui parler, Henry ! Tout en te jalousant un peu, il t'admire beaucoup et il a pour toi une affection presque respectueuse.

– C'est, en effet, mon devoir de le faire, bien que je sois persuadé à l'avance de mon insuccès. Comme vous le dites, mon père, ce pauvre Pierre n'a en vue que la jouissance et ne saurait se plier à une vie sérieuse, je le crains. Plus d'une fois, après avoir écouté de bonne grâce mes observations, il m'a fait des promesses qu'il n'a jamais tenues. Il a encore perdu plusieurs milliers de francs, cette semaine ; le saviez-vous ?

M. de Mayonne inclina affirmativement la tête. Il était embarrassé pour blâmer son fils cadet, lui qui avait si longtemps mené la même vie... Henry le comprit et changea de

conversation, avec son tact habituel.

M. de Gesvres avait convenu de partir le surlendemain matin pour le Jura, en automobile. Ce moyen de locomotion se trouvait être, en effet, le plus rapide, étant donné les changements de train et les longs arrêts dans les petites gares que nécessitait le trajet de Besançon au village dont dépendait Rochesauve. Henry devait descendre à Rameilles et de là se rendre chez M. de Rambuges, en compagnie de Guideuil qu'il voulait avoir comme témoin, au cas où quelque accueil louche lui serait réservé.

Dans l'après-midi, la veille de son départ, il se rendit chez M<sup>me</sup> de Balde pour lui faire part de son désir d'épouser Yolaine et lui apprendre le but de son voyage. La vieille dame, à la fois ravie et inquiète, déclara :

– Vous aviez vraiment bien deviné cette femme, mon cher Henry ! Et moi je n'étais qu'une sottise, de me laisser prendre à ses chatteries. Croiriez-vous que voici huit jours que je n'ai vu Yolaine ? Pauvre chérie ! Vous aurez là une femme délicieuse, au moral comme au

physique – et vous la méritez bien, mon cher enfant. Mais je voudrais la voir hors des mains de cette créature ! Vous m’avez effrayée pour elle, Henry. Pourvu que M<sup>me</sup> de Rambuges ne cherche pas à se venger !

M. de Gesvres s’efforça de la rassurer. Lui-même ne l’était cependant guère au fond. Très soucieux, il remonta dans sa voiture, en donnant l’ordre de le conduire à l’hôtel de Terneuil. Mais l’automobile venait à peine de démarrer qu’il aperçut Jacques arrivant d’un pas hâtif et faisant signe au chauffeur d’arrêter.

Henry se pencha, tout en ouvrant la portière.

– Qu’y a-t-il ?

Sans répondre, M. de Terneuil sauta dans la voiture. Il demanda :

– Nous allons chez toi ?

– Oui, si tu veux... Je rentre, Félix.

Et, se tournant vers son ami, Henry interrogea vivement :

– Voyons, dis-moi ?...

– Tout à l’heure, ma femme a envoyé demander si M<sup>lle</sup> de Rambuges pourrait venir faire de la musique avec elle ce soir. À l’appartement du troisième, personne ne vient ouvrir à la sonnerie répétée du domestique. Celui-ci descend, s’informe près du concierge, qui lui apprend que ces dames sont parties précipitamment hier soir, à cause d’un parent très malade.

Henry dit sourdement :

– Ah ! la misérable ! Elle a deviné quelque chose... Et puis, hier, je l’ai si bien remise à sa place ! Elle veut se venger. Ma pauvre Yolaine !

– Penses-tu qu’elles soient vraiment à la Sylve-Noire ?

– Je l’espère ! Sans cela, où les chercherais-je ?... Car, naturellement, cette femme empêchera M<sup>lle</sup> de Rambuges d’écrire.

– C’est certain... Mais peut-être l’aggravation de l’état du vieil oncle est-elle réelle ?

– Cela, je le saurai demain. Car plus que jamais je pars !... Et même je pars à l’aube, pour

me trouver là-bas dans l'après-midi. Je n'ai pas de temps à perdre, maintenant que M<sup>lle</sup> de Rambuges est pour ainsi dire à la discrétion de sa tante !

\*

Un vif soleil de printemps éclairait le château de Rameilles et son vieux parc, quand M. de Gesvres descendit d'automobile dans la cour où l'attendait Guideuil, prévenu par un télégramme de M. de Terneuil. Tout aussitôt, Henry emmena le vieux garde dans le cabinet de son ami et lui confia le but de son voyage... Guideuil écoutait avec une attention respectueuse. Quand le jeune homme, en terminant, lui demanda : « Puis-je compter sur vous pour m'accompagner à Rochesauve ? » le garde répondit sans hésiter :

– Oh ! bien sûr, je suis tout aux ordres de monsieur le duc ! Mais pour nous recevoir... ça, je ne dis pas qu'on nous recevra !

– Il « faudra » qu'on nous reçoive. Voici trop

longtemps que personne du pays ne l'a vu, ce M. de Rambuges. On ferme sa porte à tous, y compris prêtre et médecin. Eh bien, moi, le fiancé de sa petite-nièce, je veux m'assurer qu'il existe.

Guideuil eut un hochement de tête approbateur.

– Il en serait temps en effet, monsieur le duc. J'ai toujours eu l'idée que la sorcière aux yeux verts faisait là quelque vilaine manœuvre, pour nuire à la jolie demoiselle. Et ça se répète aussi depuis quelque temps, dans le pays. Monsieur le duc peut donc être assuré que tout le monde sera pour lui, s'il veut voir clair dans cette histoire louche.

– N'avez-vous pas entendu dire que M<sup>me</sup> de Rambuges était revenue depuis hier à la Sylve-Noire ?

– Que si ! Le boulanger me l'a appris ce matin.

– M<sup>lle</sup> de Rambuges était-elle avec elle ?

– Ça, je ne sais pas, monsieur le duc. Mais je pourrai facilement m'en informer à la gare.

Un quart d'heure plus tard, les deux hommes se dirigeaient vers Rochesauve. Henry restait silencieux. Il songeait à Yolaine, si proche peut-être, inquiète sans doute, et qui pensait à lui. Il se disait avec angoisse : « Cette créature, dans sa fureur jalouse, n'irait-elle pas jusqu'au crime ? »

Près de lui, Guideuil marchait d'un pas encore alerte. Du coin de l'œil, de temps à autre, il regardait le beau visage pensif et pensait avec satisfaction : « Tout de même, il lui a échappé, celui-là ! Ah ! que c'est bien fait, maudite chatte ! »

Le soleil déclinait, commençait de disparaître derrière les hauteurs couvertes de sapins. Des senteurs résineuses parfumaient l'air, qui fraîchissait. Henry et son guide avaient quitté la combe au bord de laquelle se dressait Rameilles, et ils gravissaient maintenant une sente rocailleuse, entre des rocs gris veinés de rouge. C'était le raccourci conduisant au village de Rochesauve. À un moment, il surplombait la combe. Guideuil se pencha tout à coup vers Henry qui marchait devant lui, et murmura :

– Voilà Bourlatte qui s'en va à la Sylve-Noire, sans doute... Là-bas, dans le sentier qui monte vers la forêt...

– Oui, je vois... Tant mieux, nous n'aurons affaire qu'à la femme. L'étroit chemin tournait, les deux hommes perdirent bientôt de vue la longue silhouette du domestique de M. de Rambuges. Ils continuèrent la montée, entre les rocs gris. Cinq minutes plus tard, ils débouchaient en face de Rochesauve.

La vieille demeure avait toujours son aspect lugubre, même dans ce clair couchant de printemps. Aucun bruit ne s'en échappait. La porte était close, au-delà du pont de pierre... Quand Henry tira la sonnette rouillée, un son grêle retentit et se perdit dans un long silence. Puis il y eut un frôlement léger, une clef tourna dans la serrure et le vantail s'entrebâilla, laissant apparaître un visage de femme, pâle et tranquille. Deux yeux clairs se posèrent sur M. de Gesvres et Guideuil, tandis que le premier demandait :

– Puis-je voir M. de Rambuges ?

Paisiblement, la femme répondit :

– M. le comte ne reçoit personne ; il est très malade.

– Il faut cependant que je le voie. Portez-lui ma carte, dites-lui que je suis le fiancé de sa petite-nièce, et que je tiens « absolument » à ce qu'il me reçoive, ne fût-ce qu'un instant.

La femme prit la carte qu'Henry lui tendait... Dans ses yeux, une lueur passait. Son pâle visage frémit, tandis qu'elle murmurait :

– Ah ! c'est le Ciel qui vous envoie !... en ce moment !

Et elle ouvrit tout grand le vantail, en ajoutant :

– Entrez, monsieur.

Henry, stupéfait d'une si facile victoire, obéit à l'invitation, et Guideuil, non moins ahuri, le suivit. Derrière la femme – M<sup>me</sup> Bourlatte, comme l'apprit à mi-voix le garde à M. de Gesvres – ils traversèrent la cour envahie par l'herbe, montèrent trois marches de pierre branlantes, entrèrent dans un vestibule délabré, qui sentait le moisi. Alors, M<sup>me</sup> Bourlatte s'arrêta

et se tourna vers eux.

– Je vais conduire monsieur le duc près de M. de Rambuges. Mais auparavant, il faut que je lui explique certaines choses... à lui seul. S'il veut bien venir ici ?...

Elle ouvrit une porte et s'effaça pour laisser entrer Henry dans une salle à manger ornée de beaux meubles anciens, où une odeur de renfermé saisit le jeune homme à la gorge. Très vite, mais d'une voix nette, elle expliqua :

– Je n'ai pas de temps à perdre. Mon mari est à la Sylve-Noire et il va ramener M<sup>me</sup> de Rambuges. Il faut que monsieur le duc ait vu M. le comte avant. Son état s'est subitement aggravé tout à l'heure, il est mourant, là-haut...

Elle leva le doigt vers le plafond.

– ... Mais il a encore sa connaissance. Si « l'autre » n'est pas là, il aura peut-être un bon mouvement, et il refera son testament.

– Il l'a fait en faveur de M<sup>me</sup> de Rambuges ?

– Oui, monsieur ! Pensez, il dépouille sa petite-nièce pour elle ! Et il ne faut pas !... Ah ! il

ne faut pas ! Si vous saviez !... Mais pourvu qu'il vous écoute !... Et la demoiselle va venir aussi. J'ai dit à mon fils, qui est domestique à la Sylve-Noire : « Quand ton père ira prévenir la dame que M. le comte est au plus mal, toi, aussitôt qu'ils seront partis, tu amèneras M<sup>lle</sup> Yolaine, parce qu'il faut qu'elle soit là, aux derniers moments de son oncle, et que nous essayions de lui faire savoir son bien. » Car nous ne sommes pas pour M<sup>me</sup> de Rambuges, nous deux, monsieur le duc. Il n'y a que Bourlatte, qui s'est laissé ensorceler, comme le pauvre monsieur. Mais nous, non, non ! Cependant nous ne disions rien, nous restions là comme témoins, en ayant l'air de faire son jeu. M. le comte ne voyait que par elle. Dès que j'essayais un mot contre, c'était une colère ! Alors, je me taisais. Monsieur, cette femme a entortillé M. de Rambuges, elle a réussi à lui faire écrire son testament en sa faveur, elle a desservi près de lui M<sup>lle</sup> Yolaine. Pas une lettre n'était remise directement à M. le comte. Bourlatte les envoyait à la comtesse et elle jugeait si on devait les donner ou non au pauvre monsieur. De même, défense de recevoir quiconque. Et le domestique

russe était toujours à rôder par ici, pour nous espionner, sans doute. Mais ils ne se doutaient pas que Savinien les surveillait, là-bas, et qu'il savait bien des choses...

Elle parlait avec calme. Mais son regard brillait de satisfaction. C'était une petite femme maigre, paisible, proprement vêtue. Elle ne faisait pas de gestes en parlant et semblait à peine émue.

Henry demanda :

– Mais alors, c'était en quelque sorte une séquestration, et M<sup>me</sup> de Rambuges devait cependant se douter que le cas était grave pour elle !

– Sans doute, monsieur le duc. Mais c'est une femme à ne rien craindre. Elle nous avait promis une grosse somme et pensait nous tenir avec cela. Par rapport à la demoiselle, elle se disait, je suppose : « Elle n'a plus de parents et n'aura pas l'idée d'aller regarder là-dessous. » Enfin, toujours est-il qu'elle s'est fait donner par testament Rochesauve et la moitié de la petite fortune de M. le comte... Maintenant, monsieur le duc en sait assez pour agir. Veut-il venir ?

– Je vous suis.

Ils sortirent dans le vestibule, où attendait Guideuil. Sur un signe de M. de Gesvres, le garde monta aussi l'escalier de pierre noire et usée mais s'arrêta sur le palier, tandis que M<sup>me</sup> Bourlatte introduisait Henry dans la chambre du malade.

C'était une grande pièce à trois fenêtres, que la tombée du jour assombrissait. Dans le lit à colonnes se trouvait étendu un vieillard au mince visage blêmi. De ses lèvres entrouvertes s'échappait un souffle court, un peu rauque. M. de Gesvres s'arrêta sur le seuil pour le regarder... Et il demanda tout bas à la femme :

– Ainsi, on n'a pas appelé le prêtre, ni le médecin ?

– Personne, monsieur. « Elle » lui a persuadé que tous les médecins ne valaient rien, et lui a donné l'horreur de la religion. Alors, il a défendu de laisser entrer le curé et le docteur.

Henry revint sur le palier, donna à voix basse un ordre à Guideuil. Puis il rentra dans la chambre et s'avança jusqu'au lit.

Des yeux ternis, mais encore lucides, se posèrent sur lui, exprimèrent la stupéfaction, puis la colère. Une voix faible demanda :

– Qui êtes-vous ?

– Henry de la Rochethulac, duc de Gesvres, le fiancé de votre petite-nièce Yolaine.

Le vieillard balbutia :

– Le fiancé de...

Henry se pencha et lui prit la main.

– Écoutez-moi, monsieur. Vous avez été victime d'une intrigante, qui a éloigné de vous votre seule parente, une enfant charmante dont l'affection aurait la joie de votre vieillesse...

– Que venez-vous me dire ? Nadiège est un ange... et ma petite-nièce est fausse et mauvaise.

– Ah ! voici donc l'odieuse tromperie ! Eh bien ! je vais vous dire, moi, ce qu'elle vaut, votre Nadiège !

Et de sa voix nette, avec la concision dont il était coutumier, Henry dévoila M<sup>me</sup> de Rambuges au mourant qui l'écoutait, incrédule et irrité

d'abord, essayant de l'interrompre par des mots balbutiés, des gestes de protestation, puis peu à peu plus attentif, visiblement hésitant devant l'assurance de cet étranger au fier et loyal regard, qui disait sans ambages :

— La veuve du comte Guillaume est une dangereuse aventurière, dont vous avez été la dupe. Elle fait léguer par vous ce qui doit revenir à votre petite-nièce, ce qui est bien de famille. Elle vous a empêché de connaître cette même petite-nièce. Elle avait fermé la porte à tous ceux qui auraient pu la gêner dans son dessein... Eh bien ! monsieur, l'heure est venue d'échapper à cette influence mauvaise. Souvenez-vous de l'affection que vous avez eue pour votre neveu Bernard, réparez l'injustice commise sous l'instigation de cette femme. Monsieur de Rambuges, ordonnez que Yolaine soit amenée ici, et reconnaissez en elle la légitime héritière de Rochesauve.

Peu à peu, la voix d'Henry s'était élevée, prenait des inflexions plus ardentes, devenait presque impérative... Et le vieillard ne se révoltait

plus. Ses yeux étonnés, adoucis, ne quittaient pas ceux du jeune homme, il murmura :

– Oh ! si c'était vrai !... Si elle m'avait trompé comme cela !

– Je vous affirme, sur tout ce que j'ai de plus sacré, que cette femme est une misérable, qui a fait de vous et de M<sup>lle</sup> Yolaine ses victimes.

L'accent énergique d'Henry eut raison des dernières hésitations du vieillard. Celui-ci, du geste, appela M<sup>me</sup> Bourlatte, qui guettait près de la porte.

– De quoi écrire, Céline...

Le côté gauche du corps, seul, avait été gagné par la paralysie, qui ce soir menaçait le cœur. Aidé par Henry et la servante, M. de Rambuges réussit à tracer péniblement ces mots :

« Je lègue tout ce que je possède à ma petite-nièce Yolaine de Rambuges. »

Quand il eut signé et daté, Henry plia le papier et l'enferma dans son portefeuille... Comme il glissait celui-ci dans sa poche, M<sup>me</sup> Bourlatte murmura :

– La voilà !

Il y eut dans l’escalier un bruit léger, un frôlement de soie et, sur le seuil de la chambre, Nadiège parut, vêtue de blanc, une écharpe de dentelle jetée sur ses cheveux. Elle s’immobilisa à la vue de M. de Gesvres, qui la regardait sans la saluer.

– Vous, ici !... Vous !

Elle bégayait presque, dans sa stupéfaction.

Henry dit froidement :

– J’ai au moins autant que vous le droit d’y être, il me semble, madame, comme futur petit-neveu de M. de Rambuges !

Ces mots rendirent à Nadiège sa présence d’esprit. Elle s’avança, en attachant sur le jeune homme ses yeux brillants de colère.

– Ah ! c’est en qualité de fiancé de Yolaine que vous êtes ici ? Cette aimable cachottière ne m’avait pas appris un événement si important pour elle, cependant... Mes compliments !

Elle devenait blême, et se raidissait visiblement sous le coup qu’était pour elle, en ce

moment, la présence de M. de Gesvres près du lit de ce mourant.

– ... Et vous venez demander le consentement de M. de Rambuges ? Permettez-moi de vous dire qu'en l'état où se trouve mon pauvre oncle, il eût été charitable de ne pas le troubler, pour ce motif. Une lettre aurait suffi...

– Une lettre qui aurait été supprimée par vous ou vos complices ? Non, madame, je tenais absolument à voir M. de Rambuges – et je l'ai vu. Je sais maintenant ce qu'il m'importait de connaître. Vous ne vous étonnerez donc pas si je vous demande de quitter cette demeure, où M<sup>lle</sup> de Rambuges seule a le droit de se trouver près de son oncle.

– Vous me demandez... ? Ah ! en vérité !

Elle fit un mouvement pour s'approcher du lit de M. de Rambuges. Mais Henry se plaça devant elle.

– Non, laissez en paix ce malheureux que vous avez, par vos mensonges, tenu éloigné de sa seule parente, et détaché de sa religion. Il ne vous

écouterait plus maintenant, d'ailleurs, car il voit clair dans vos perfidies.

Le blanc visage se convulsa, des lueurs mauvaises passèrent dans les yeux troubles. Nadiège dit sourdement :

– Vous avez déjà travaillé contre moi ? Mais je ne suis pas vaincue... non, non !

M. de Rambuges avait suivi d'un regard lucide cette courte petite scène. Sa voix s'éleva tout à coup, tremblante, mais distincte...

– Laissez-moi, Nadiège... Je comprends bien maintenant que vous m'avez trompé. Allez, allez... et qu'on m'amène ma petite-nièce.

Une sorte d'exclamation rauque s'échappa des lèvres de Nadiège. La jeune femme étendit la main et saisit le bras d'Henry.

– Ah ! vous êtes habile, vous !... Aussi habile que moi ! En si peu de temps, vous m'avez pris la volonté débile de ce vieillard ! Ensorceleur ! Ensorceleur ! Mais je ne m'avoue pas encore vaincue !

Ses doigts s'enfonçaient dans le bras d'Henry,

comme des griffes. Le jeune homme dit avec répulsion :

– Laissez-moi !... Lâchez-moi !

Comme elle le serrait plus fort, il fit un mouvement violent, qui le dégagea. Nadiège chancela et se retint à une table qui se trouvait là. Dans l'ombre du crépuscule, M. de Gesvres vit luire ses petites dents de félin, entre les lèvres qu'un rictus soulevait. Elle appela :

– Bourlatte !... Bourlatte ! Venez m'aider à chasser cet étranger, qui a osé s'introduire ici...

Henry dit avec une hauteur méprisante :

– Croyez-vous donc, madame, que je me laisse chasser ainsi ? L'étrangère, l'usurpatrice, c'est vous, et M. de Rambuges vient de vous donner l'ordre de partir.

Nadiège s'appuyait à la table, et elle redressait sa petite taille en attachant sur M. de Gesvres un regard de défi. M<sup>me</sup> Bourlatte, qui était restée près de la porte, en observation, dit de sa voix tranquille :

– Voici M<sup>lle</sup> de Rambuges.

Nadiège se détourna brusquement.

– Yolaine ?... Comment ? Qui lui a dit ?...

Du même ton paisible, la femme répondit :

– M. le comte a demandé Mademoiselle.

Sur le seuil, Yolaine venait de s'arrêter. Son visage très pâle, ému et un peu effrayé, s'éclaira tout à coup à la vue d'Henry. Elle vint à lui, les deux mains tendues...

– Oh ! monsieur... monsieur !

Il les prit, les serra fortement. Puis il fit avancer la jeune fille près du lit.

– Monsieur de Rambuges, voici votre petite-nièce, celle qu'on ne vous a pas permis de connaître.

Tremblante d'émotion, Yolaine se penchait vers le vieillard. Celui-ci la considéra un moment et balbutia :

– Elle a les yeux de Bernard.

Une de ses mains se leva péniblement, caressa la joue de la jeune fille. Alors Yolaine, doucement, posa ses lèvres sur le front ridé.

M. de Rambuges dit tout bas :

– Pauvre petite !... On nous a trompés, vois-tu...

Nadiège se détourna d'un brusque mouvement et marcha vers la porte. Son joli visage menu, convulsé par la fureur, était méconnaissable. Elle s'arrêta près de M<sup>me</sup> Bourlatte et de Savinien, entrés derrière Yolaine.

– C'est vous qui avez introduit ici cet étranger ?... et c'est toi, Savinien, qui as amené M<sup>lle</sup> Yolaine ?

Savinien, qui conservait sa physionomie calme et fermée, inclina affirmativement la tête, tandis que sa mère répondait avec tranquillité :

– C'est moi.

– Ainsi, vous me trahissiez ?

– Nous ne voulions pas que Rochesauve fût à vous, aux dépens de M<sup>lle</sup> de Rambuges.

Un ricanement s'échappa des lèvres de Nadiège.

– Qu'est-ce que cela pouvait vous faire,

pourvu qu'on vous paye ?

– Ça me fait, madame, que mon père a été toute sa vie au service de la famille de Rambuges, que moi je n'ai jamais quitté ce château et que j'aurais été trop malheureuse s'il était passé entre les mains d'une étrangère. Au cas où le pauvre monsieur n'aurait pas pu ou voulu refaire son testament, j'aurais été devant la justice, après sa mort, pour dire tout ce que je savais sur la manière dont vous avez pris sa confiance et essayé d'acheter notre complicité. Bourlatte vous a servi fidèlement, lui, parce qu'il aime l'argent ; mais Savinien et moi, madame, nous n'avons jamais cessé de vous surveiller et de guetter le moment où nous pourrions faire rendre justice à la fille de M. Bernard.

Il y eut un bruissement de soie, puis un léger bruit de pas. Nadiège sortait de la chambre, s'engageait dans l'escalier.

Henry se pencha vers Yolaine et lui dit à l'oreille :

– Je vais revenir... Mais il faut que je m'assure du départ de cette femme.

Il descendit à son tour. Dans le vestibule, Nadiège appelait à mi-voix :

– Bourlatte !... Bourlatte !

Le domestique sortit d'une pièce voisine. Nadiège dit sourdement.

– Vous ne m'avez donc pas entendu, tout à l'heure ?

– Mais non, madame !

– Et comment avez-vous laissé entrer M<sup>lle</sup> de Rambuges, amenée par votre fils ?

L'homme répéta d'un air ahuri :

– M<sup>lle</sup> de Rambuges ?... amenée par mon fils ?

– Eh oui, idiot ! Ne les avez-vous pas vus entrer ?

– Mais non, madame ! J'étais ici, cependant... Ils seront passés par la petite porte... Alors, Savinien a...

Nadiège siffla entre ses dents serrées :

– Votre femme et votre fils sont des traîtres. Pendant que vous veniez me chercher, Céline faisait entrer le fiancé de M<sup>lle</sup> Yolaine... Et

maintenant, tout est fini ! Le vieux est entre leurs mains... Vous pouvez filer, Bourlatte, car votre compte sera bon, comme complice.

Bourlatte balbutia :

– Ce n'est pas possible !... Ce n'est pas possible !

De l'ombre de l'escalier surgit la haute silhouette d'Henry.

– Allons, sortez, madame, laissez cet homme, avec lequel je m'expliquerai plus tard. Mais auparavant, écoutez ceci : nous ne vous poursuivrons pas, à condition que vous disparaissiez de ce pays, dès demain, et que nous n'entendions plus parler de vous. Autrement, vous savez de quoi nous pouvons vous accuser. Par égard pour le nom que vous portez, nous nous tairons si vous ne cherchez pas à nuire, en aucune façon, à M<sup>lle</sup> de Rambuges.

Nadiège s'était détournée. Dans son blanc visage, les yeux avaient un éclat de fièvre. Elle dit d'une voix étouffée :

– C'est trop doux, la vengeance ! Je ne veux

pas y renoncer !

– À votre aise ! Si vous n'êtes pas partie demain à midi, je dépose ma plainte au parquet.

Elle ne répliqua rien. Ses yeux troubles et passionnés s'attachaient à ceux d'Henry. Le jeune homme se recula un peu, avec un geste de hautain mépris.

– Faites sortir madame, je vous prie, Bourlatte.

L'homme hésita... Son regard allait de M<sup>me</sup> de Rambuges à Henry. Celui-ci dit impérativement :

– Allons, m'avez-vous entendu ? Ouvrez la porte.

Cette fois, Bourlatte obéit. Nadiège laissa échapper un rire sourd, en ramenant autour de sa tête l'écharpe de dentelle.

– Oui, c'est cela, mon garçon, soumettez-vous au nouvel état de choses. Le maître, maintenant, le voici. Moi, je ne suis plus que la vaincue ; alors, on peut me tourner le dos – et me mettre à la porte.

Elle leva de nouveau les yeux sur Henry, en ajoutant d'une voix plus basse :

– Adieu, monsieur le duc de Gesvres. Vous êtes trop fort pour moi. Comment ai-je eu le malheur d’aimer le seul homme au monde, peut-être, capable de me résister ?

Elle se détourna et se dirigea vers la porte. Lentement, elle sortit. Bourlatte referma derrière elle. Puis il demanda à Henry, d’un air soumis :

– Et si elle revient, monsieur ?

– Vous ne la recevrez pas. Rochesauve est à jamais fermé pour elle, maintenant.

Henry se tut un instant, en enveloppant d’un coup d’œil rapide l’homme qui se tenait debout devant lui dans une attitude humble et inquiète. Puis il reprit :

– Je ne vous dénoncerai pas à la justice, à la condition que vous cessiez tout rapport avec l’habitant de la Sylve-Noire, et que vous n’obéissiez plus qu’à M<sup>lle</sup> de Rambuges et à moi.

– Oh ! certainement, monsieur, c’est tout mon désir !... Cette femme nous avait entortillés, mais je ne demande pas mieux... Je ferai ce que monsieur voudra...

– Tout à l’heure, le garde du marquis de Terneuil va ramener le médecin et le prêtre. Vous viendrez me prévenir, à ce moment.

– Oui, monsieur.

Henry, cela réglé, alla rejoindre Yolaine. Il la trouva assise près du lit, sa main serrée dans celle du vieillard. D’une voix que la paralysie envahissante alourdissait, M. de Rambuges murmura :

– Mettez-vous là, près d’elle... que je vous voie... Tous les deux...

Henry obéit, en échangeant un coup d’œil avec sa fiancée. Tous deux s’étaient compris. Avec les paroles persuasives que leur inspirait leur foi profonde ils commencèrent de préparer le mourant à la venue du prêtre... Devant la mort si proche, M. de Rambuges oubliait les perfides insinuations de Nadiège, pour retrouver les croyances de sa jeunesse. Quand le curé arriva, il l’accueillit par un regard de joie et lorsque, un peu après, les deux jeunes gens revinrent près de lui, il leur dit :

– Merci... Sans vous, je ne pouvais pas.  
Maintenant je suis heureux.

Ce furent presque ses dernières paroles. La paralysie, peu après, le contraignait au silence. Il mourut vers minuit, assisté jusqu'à la fin par M. de Gesvres et Yolaine. Henry l'ensevelit avec l'aide de Céline Bourlatte. Puis, après avoir fait promettre à sa fiancée de se reposer un peu, il quitta Rochesauve pour regagner Rameilles en compagnie de Guideuil, qui pensait avec la plus vive satisfaction : « Eh ! tout de même, il en a eu raison, de cette maudite sorcière ! »

## XIV

Vers dix heures, le lendemain, M. de Gesvres revint au vieux château. Le bruit du décès avait déjà commencé à se répandre dans le village et quelques personnes montaient jusqu'à la demeure si bien close jusque-là, où, cependant, le prêtre et le médecin avaient pu pénétrer la veille, où peut-être on laisserait entrer aujourd'hui les gens du pays, selon l'usage, pour prier près du défunt.

Et ils entrèrent en effet. Ils virent le vieux monsieur étendu sur son lit, très beau, très calme, avec un crucifix entre les doigts. Ils aperçurent la belle jeune fille que certains d'entre eux avaient entrevue, l'année précédente, quand elle se promenait dans la forêt avec M<sup>me</sup> de Rambuges, et l'étranger de si fière mine qui avait été pendant près d'un mois l'hôte du marquis de Terneuil. Ce fut, au village, toute une éclosion de commentaires, que Guideuil se chargea de mettre

au point en apprenant à tous que M. le duc de Gesvres avait chassé de Rochesauve la dame de la Sylve-Noire, pour y établir à sa place M<sup>lle</sup> de Rambuges, sa fiancée.

– Et grâce à lui, le vieux monsieur est mort en bon chrétien, conclut-il. Quant à la sorcière de là-bas, je suppose qu'elle n'aura pas l'idée d'y revenir. Du reste, je suis chargé par M. le duc d'aller voir cet après-midi si elle a décampé, avec ses domestiques qui doivent être aussi canailles qu'elle.

Sans doute, Nadiège avait-elle réfléchi, depuis la veille, car Guideuil trouva portes et fenêtres closes. Et à la gare, il apprit que M<sup>me</sup> de Rambuges et ses deux serviteurs avaient pris des billets pour Genève. Il vint rendre compte de sa mission à Henry, vers la fin de l'après-midi. Le jeune homme se trouvait encore à Rochesauve où, avec le curé, il avait tout décidé pour les obsèques. Il finissait d'écrire au notaire de Besançon chargé des intérêts du défunt, quand le garde entra... Derrière celui-ci se glissa Yolaine, qui laissa échapper un soupir de soulagement en

apprenant que Nadiège était déjà loin maintenant.

– Cette femme m’était odieuse, avoua-t-elle à Henry quand Guideuil se fut retiré. J’essayais parfois de me raisonner, en me disant qu’une telle antipathie était bien peu chrétienne... mais je ne pouvais pas.

Elle s’appuyait au dossier sculpté, très haut, du fauteuil dans lequel était assis Henry, devant le bureau du défunt. Le jeune homme, à demi tourné, levait un peu la tête pour la regarder. Il prit sa main et la porta tendrement à ses lèvres.

– C’était le mal que vous détestiez en cette femme, ma blanche petite Yolaine. Les âmes très pures ont de ces répulsions instinctives.

– Vous aussi, Henry, vous vous êtes défié d’elle dès le premier jour.

Elle frissonna un peu, en ajoutant :

– Heureusement !

– Oui, heureusement ! Cette femme a dû faire bien du mal... Mais ne parlons plus d’elle, ma chère Yolaine. C’est un mauvais souvenir, que nous nous efforcerons d’oublier très vite. Je vais

fermer cette lettre et la donner à mon chauffeur, pour qu'il la porte à la poste. Puis je vous quitterai jusqu'à demain.

Elle dit d'un ton de désappointement :

– Oh ! vous ne restez pas dîner ?

– Non, il est préférable que je retourne à Rameilles. Vous êtes seule ici avec des domestiques, et l'on pourrait trouver à redire si j'y demeurais trop longtemps. Je reviendrai demain, dans la matinée.

Il plia la lettre, la mit sous enveloppe et cacheta celle-ci. Puis il se leva... Son regard rencontra celui de Yolaine, tendre et attristé. Il prit la main de la jeune fille en disant avec un sourire très doux :

– Bonsoir, ma fiancée chérie. Reposez-vous bien, cette nuit. Car je défends que vous veilliez !

– Oh ! si, je resterai jusqu'au matin près de ce pauvre oncle !

– Non, il ne le faut pas, Yolaine. Ces émotions vous ont fatiguée, vous avez une pauvre petite figure toute tirée...

Son bras entourait les épaules de la jeune fille, son regard caressant et attendri s'attachait au visage altéré, aux beaux yeux veloutés qu'un cerne entourait.

– ... Je défends que vous vieilliez, vous entendez. M. le curé doit envoyer une religieuse... Vous m'obéirez ?

– Il le faut bien ! Vous parlez comme un maître... déjà ! Que sera-ce donc, plus tard ?

Elle souriait, de ce sourire ému, un peu tremblant, qu'elle avait quand Henry la regardait ainsi, avec cette ardente tendresse. Et dans ses yeux, où se plongeaient ceux de son fiancé, l'amour candide et profond, l'amour soumis s'avouait ingénument.

Le jeune visage délicieux, palpitant d'émoi, était tout près des lèvres d'Henry... Celui-ci se domina, d'un énergique effort ; il s'interdit ce baiser qui aurait surpris et troublé Yolaine, si simplement confiante. En laissant retomber son bras, il répondit avec un sourire :

– Plus tard, ce sera peut-être moi qui vous

obéirai, Yolaine.

Elle protesta, avec un élan qui révélait toute l'admiration et la confiance que lui inspiraient le caractère, l'intelligence, la haute valeur morale de son fiancé :

– Oh ! non ! Près de vous, je ne serai qu'une petite fille, que vous enseignerez, que vous guiderez.

– Vous ne resterez pas toujours une petite fille, ma chérie. Vous deviendrez ma compagne, mon aide, ma confidente... Mais pour le moment, soyez petite fille, je le veux bien, afin de m'obéir.

Ils quittèrent le cabinet de M. de Rambuges et entrèrent dans la chambre mortuaire. Henry pria un moment près du défunt, puis sortit et appela son chauffeur, auquel il remit la lettre pour le notaire... Comme il allait prendre congé de Yolaine, Céline Bourlatte surgit près d'eux. Toujours calme, elle demanda :

– Est-ce que Mademoiselle et Monsieur le duc pourraient m'entendre un instant ? J'aurais quelque chose de très important à leur apprendre.

– Mais oui... N'est-ce pas, Yolaine ? Venez ici.

Ils rentrèrent dans le cabinet. Alors, sans préambule, la femme commença :

– C'est par rapport au trésor...

Henry eut un brusque mouvement.

– Le trésor ?... Voyons, est-ce qu'il existe réellement ?

– J'ai tout lieu de le croire, Monsieur le duc. D'abord, il y a le papier du comte Martin... Voici comment il fut découvert. Un jour, Bourlatte arrangeait des pierres qui se descellaient, dans la grande cave de la tour, celle où il y a des oubliettes. L'une d'elles vint à lui. Il s'aperçut qu'elle était creuse et qu'elle contenait un étui d'argent. Ayant ouvert celui-ci, il y trouva un papier jauni sur lequel étaient écrites quelques lignes, en vieux français, comme nous l'apprit M. le comte à qui nous allâmes porter aussitôt notre découverte. Près de lui, justement, ce jour-là, se trouvait M. Guillaume qui venait d'arriver à la Sylve-Noire après une scène avec sa femme. Il

lut le papier... Malheureusement, je ne l'ai plus. M<sup>me</sup> de Rambuges se l'est fait donner par M. le comte. Mais je me rappelle à peu près les mots : « Ceux de mes descendants qui voudront entrer en possession de mon trésor des Indes n'ont qu'à le chercher patiemment, sans relâche. Il est caché dans mon château de Rochesauve. Je souhaite qu'il leur donne le bonheur qu'il ne m'a jamais procuré, à moi, Martin de Rambuges. »

– Et c'était tout ?

– C'était tout, monsieur le duc. Aussitôt, M. Guillaume se mit à chercher, avec l'aide de Bourlatte. Ils fouillèrent, sondèrent partout. Puis, sur ces entrefaites, quelques jours plus tard, la jeune femme arriva, ensorcela de nouveau son mari qui parut oublier le trésor, dont il disait maintenant : « C'est une mystification. » Et M. le comte était du même avis. Mais M. Guillaume raconta sans doute l'histoire à sa femme, qui, elle, pensa autrement. Devenue veuve, elle vint se fixer à la Sylve-Noire et on la vit tous les jours ici, cajolant le pauvre monsieur, se rendant peu à peu indispensable, commandant comme chez

elle. Je puis dire qu'au bout de quelques mois, M. le comte n'avait plus sa volonté libre. Elle le faisait agir comme un petit enfant... Et il fallait que je me taise, que j'aie l'air d'être sa complice, car sans cela elle m'aurait renvoyée, et alors, qui eût veillé aux intérêts de la fille de M. Bernard ?

D'un geste spontané et charmant, Yolaine tendit ses deux mains à la servante. Céline se pencha et les baisa. Quand elle releva sa tête, des larmes mouillaient son regard.

– M. Bernard était aimable et bon, et mademoiselle lui ressemble. J'ai tout supporté dans l'espoir que la misérable verrait échouer ses mauvaises manœuvres et que Rochesauve resterait à la fille de mes maîtres. Dieu a permis que ce jour arrive... Enfin ! Et je puis, seule au monde, je pense, faire connaître à Mademoiselle le lieu où doit se trouver ce trésor, vainement cherché par M. Guillaume, puis par cette femme, qui a tout exploré avec son domestique – même que j'avais tellement peur qu'elle ne découvre le bon endroit, par hasard !

Henry s'écria :

– Ah ! voilà donc pourquoi elle tenait à l'héritage de M. de Rambuges ! Je ne m'expliquais pas, sans cela, qu'elle risquât tant pour si peu de chose... Et, d'autre part, je considérais cette histoire de trésor comme une légende.

– Je dois dire à monsieur le duc que je ne l'ai pas vu. J'ai découvert une porte solide, et bien fermée, derrière laquelle je suppose qu'il se trouve.

– Ah ! bon ! Alors, il n'y a rien de sûr ?

Yolaine, qui écoutait avec des yeux brillants d'intérêt, dit d'un ton mi-souriant, mi-désappointé :

– Il ne faut peut-être pas y compter beaucoup, sur ce fameux trésor, pour ne pas avoir de désillusions.

Céline secoua la tête.

– Moi, j'y ai toujours cru, mademoiselle. Mais enfin, chacun son idée. Comme dit Mademoiselle, il vaut mieux conserver des doutes.

– Et M. de Rambuges ignorait cette cachette ?

– Lui comme tout le monde, mademoiselle. Et ce fut un hasard qui me la fit découvrir... Tout enfant, j'étais une nature secrète, aimant la solitude et je n'avais pas de plus grand plaisir que de parcourir les greniers et les caves du château, en furetant dans les petits coins. Mon père me grondait souvent à ce sujet, parce qu'il avait peur que je tombasse dans les oubliettes ou dans le vieux puits de la tour Blanche. Il fermait à clef les portes des caves, et celle du souterrain qui conduit très loin dans le pays. Mais je me glissais entre les grilles des soupiraux, car j'étais mince comme un fil, et agile ! Rien ne me faisait peur, j'étais là, dans cette obscurité humide, comme dans mon domaine, et je m'amusais de voir fuir à mon approche les rats énormes qui pullulaient en dépit de tous les pièges tendus par mon père.

« Mon refuge de prédilection était la grande cave voûtée, au milieu de laquelle se trouve le puits qui approvisionnait d'eau les habitants du château, au temps jadis, quand Rochesauve était assiégé. Dans un enfoncement profond, je me

blottissais avec mon chien entre les bras. Et là, je rêvais des aventures terribles, qui me faisaient frissonner. J'aimais beaucoup cette peur-là. Aujourd'hui, je pense que j'étais une drôle de petite fille, pas comme les autres. Mais enfin, cela m'a servi... Car un jour, comme je m'appuyais au mur du renforcement, voilà que je sentis une des énormes pierres dont il était formé qui remuait, basculait... Je n'eus que le temps de m'écarter. Une ouverture apparaissait devant moi. Elle était sombre, et une odeur d'humidité s'en échappait. D'abord, je restai stupéfaite. Puis je m'avançai curieusement... Après une courte hésitation, je m'y engageai, précédée de mon chien. J'allais avec précaution. L'escalier s'enfonçait profondément dans le sol – ou plutôt dans le roc sur lequel est bâti Rochesauve. Puis je me heurtai à un obstacle que, par le toucher, je reconnus être une porte. Alors je remontai et je m'assis près de l'ouverture pour réfléchir... Connaissez-vous l'existence de cet escalier ? En tout cas, je n'en avais jamais entendu parler. Qu'y avait-il derrière cette porte ? Mon imagination partait en campagne, aussitôt je

voyais, tour à tour, des mystères merveilleux et terribles. Pour que l'ouverture fût si secrète, et la porte si bien close, il fallait qu'une chose extraordinaire fût enfermée là.

« Et comment allais-je refermer la pierre ?... Je la touchai, elle ne bougea pas. Alors je remarquai un petit ressort. Quand je l'eus soulevé, d'un geste hésitant, je vis la pierre se remettre en place lentement. Lorsque ce fut fait, j'essayai de nouveau de l'ouvrir. Après quelques tâtonnements, je retrouvai le point vulnérable. Aussitôt, je fis là une marque reconnaissable pour moi seule et je quittai la cave, intriguée et ravie... Car j'avais un secret, et j'étais résolue à le garder. Plus d'une fois, depuis lors, j'ai redescendu l'escalier mystérieux. À la lueur d'une lanterne, j'ai examiné la porte, qui est massive, avec une serrure forte et rouillée. Jamais un mot de cette découverte n'est sorti de mes lèvres. Et quand j'entendis M. Guillaume lire le papier du comte Martin, ce fut en moi-même seulement que je dis : « Le trésor doit être là. »

Elle parlait tranquillement, nettement, toujours

sans émotion apparente. Et devant cette femme si calme, si maîtresse d'elle-même, si peu disposée aux paroles inutiles, on se représentait bien la petite fille silencieuse et amie du mystère qui avait gardé ce secret, pour l'avoir à elle seule et en amuser son imagination.

Henry demanda :

– Vous n'avez jamais essayé d'ouvrir cette porte ?

Céline eut un demi-sourire.

– Je ne suis pas très curieuse, monsieur le duc, mais tout de même !... Oui, j'ai essayé, sans succès. Je tentai d'introduire dans la serrure toutes les clefs que je pus trouver à travers le château ; mais ce fut en vain. Je pense donc qu'il serait bon de demander un serrurier ? Il y en a un au village, qui est un brave homme, pas bavard.

– Oui, ce sera utile. Il faut que nous nous rendions compte promptement de ce qui peut exister derrière cette porte... Mais qu'il y ait ou non quelque chose, nous vous remercions de votre discrétion, du dévouement dont vous avez

fait preuve à l'égard de la dernière des Rambuges – et croyez bien que nous ne l'oublierons jamais.

Avec la dignité simple qui la caractérisait, Céline Bourlatte répondit :

– Je n'ai fait que mon devoir, monsieur le duc, et j'en suis récompensée en voyant M<sup>lle</sup> Yolaine, maîtresse ici, après avoir tellement eu peur que ce fût l'autre !

Quand elle eut quitté la pièce, Yolaine saisit la main de M. de Gesvres.

– Oh ! Henry, quelle aventure ! C'est un conte de fées !... Pourvu qu'on trouve ce trésor !

– Eh quoi ! ma petite Yolaine est-elle si intéressée ?

Elle le regarda d'un air de reproche.

– Vous ne le croyez pas, dites ? Vous comprenez bien ma pensée ? Je souffrais un peu à l'idée d'entrer, pauvre, dans votre famille. Et je sais bien que M. de Mayonne aurait voulu une bru très riche. Il a cédé devant votre insistance... mais il me verra devenir votre femme sans enthousiasme. Alors, si on trouve ce trésor... je

serai peut-être riche...

– Et moi je serai peut-être trop pauvre pour vous, ce qui froissera mon orgueil.

Il parlait d'un ton mi-sérieux, mi-souriant... Dans le regard de la jeune fille, une clarté ardente passa. D'un accent fervent, Yolaine dit lentement :

– Vous serez toujours pour moi celui qui m'a choisie pauvre, isolée, malheureuse, quand toutes les ambitions vous étaient permises. Et je sais bien qu'à vos yeux, je ne vaudrai pas davantage parce que j'aurai une grosse fortune. Henry, il en sera ce que Dieu voudra ; mais que ce trésor existe ou qu'il soit un mythe, nous nous aimerons autant, n'est-ce pas ?

Il appuya ses lèvres frémissantes sur les doigts délicats, en murmurant passionnément :

– Ah ! ma bien-aimée, l'argent n'a rien à faire entre nous !... Et je suis si heureux de sentir en vous tant de confiance à mon égard !

À dix heures, le lendemain, M. de Gesvres et Yolaine descendaient aux caves de Rochesauve, accompagnés de Céline Bourlatte et du serrurier. Dans la grande cave de la tour Blanche, ils virent le puits, au fond duquel palpait toujours une eau vive jaillie des profondeurs de la roche. Puis ils gagnèrent le renforcement, où Céline fit basculer la pierre... Tous s'engagèrent dans l'escalier étroit et se heurtèrent à la porte close. Le serrurier, éclairé par la lanterne de Céline, s'attaqua aussitôt aux serrures puissantes. Il n'en vint pas à bout sans mal. « Et ces gens-là faisaient un rude travail ! » déclara-t-il en essuyant son front couvert de sueur... Enfin, l'énorme serrure céda et la porte massive s'ouvrit avec un effroyable grincement.

Henry ordonna :

– Laissez-moi entrer seul, d'abord. L'air peut être mauvais...

Il avança avec précaution, en élevant une lampe au-dessus de sa tête... Et il vit devant lui une grande salle, dont la voûte était soutenue par

des piliers trapus. L'obscurité la plus complète s'y étendait Mais aucune émanation méphitique ne s'exhalait de l'atmosphère humide, et Henry déclara :

– Vous pouvez entrer.

Ils avancèrent lentement. La lampe et la lanterne jetaient de fantastiques clartés, l'une en haut, l'autre en bas, sur les piliers sombres, sur les profondeurs obscures... Et tout à coup, Henry s'arrêta avec une légère exclamation. La lueur de sa lampe venait éclairer, sur le sol, des ossements couverts de mousse.

M<sup>me</sup> Bourlatte murmura :

– L'Indienne, peut-être... La jeune femme que le comte Martin avait amenée et qui disparut dès avant sa mort.

– Alors, il l'aurait tuée !

– À moins qu'elle-même se soit donné la mort, monsieur le duc ? Cela, nous ne le saurons jamais, sans doute.

Yolaine, très émue par cette évocation lugubre, glissa une main frissonnante sous le bras

de son fiancé. Celui-ci demanda :

– Voulez-vous remonter, ma chérie ? Céline vous accompagnera.

– Oh ! non, non ! Avec vous, je n'ai pas peur.

Céline dit à mi-voix :

– On dirait des caisses, là-bas...

Ils s'approchèrent... Oui, trois coffres s'alignaient au fond de la salle, trois vieux coffres rongés par l'humidité. Les serrures ne tenaient plus et Henry souleva sans difficulté le couvercle de l'un d'eux.

Des exclamations résonnèrent dans la salle souterraine.

La lumière venait de faire jaillir mille feux des pierres entassées là : diamants, rubis, émeraudes – tout le trésor de Golconde.

Yolaine murmura :

– Ainsi, c'était vrai !

Henry ouvrit le coffre suivant. Il contenait de l'or, de l'argent, en petits lingots. Le troisième renfermait des étoffes, autrefois magnifiques,

sans doute, aujourd'hui fort endommagées, puis des bijoux curieusement travaillés ornés de pierres précieuses et une petite idole en or massif, dont les yeux étaient faits de deux rubis admirables.

Un papier jauni attira l'attention d'Henry. Il le prit et lut ces mots, écrits en vieux français :

*Ce coffre renferme les vêtements et les bijoux d'Adrâni, à qui j'ai ordonné de boire le poison, pour qu'elle ne me survive pas. Elle est morte ici, à l'âge de dix-sept ans, sans regretter la vie.*

Il y eut quelques minutes de poignant silence, pendant lequel chacun de ceux qui étaient là évoqua la jeune Indienne, si belle, assurait la tradition, mourant « sans regret », dans cette salle souterraine, après avoir pris le poison sans doute préparé par son maître... Quel drame s'était passé ici?... Les murs sombres, les lourds piliers en restaient les seuls et muets témoins.

Yolaine, de nouveau, répéta :

– Ainsi, c'était vrai. !... Tout était vrai !...

Elle revint aux ossements... Un objet attira son attention. Elle se baissa et ramassa un bracelet, très oxydé par l'humidité, un bracelet qui semblait fait pour un poignet d'enfant. D'autres encore, et des anneaux de chevilles gisaient dans le sable qui couvrait le sol.

Henry avait suivi sa fiancée. Il fit observer :

– Ce devait être une frêle créature, cette pauvre Adrâni... Et elle avait sans doute la nostalgie de son pays, dans ce sévère château. Peut-être aussi ce comte Martin était-il un maître dur, despotique et jaloux. En ce cas, il est possible qu'elle ait accepté la mort avec joie, comme le laisse entendre Martin de Rambuges.

Yolaine avait joint les mains ; ses lèvres remuaient. Elle priait pour la jeune Hindoue, si tragiquement disparue, pour l'aïeul coupable qui n'avait pas laissé paraître une marque de repentir, dans les deux courts écrits découverts après tant d'années... Et ce geste si profondément chrétien, à un instant où tant d'autres eussent tout oublié dans le premier éblouissement de cette subite fortune, près de ce coffre plein de gemmes

magnifiques, montra à Henry, une fois de plus, comme l'âme de Yolaine était proche de la sienne, et quelle union parfaite serait la leur.

\*

Le lendemain, après les obsèques, Yolaine partit pour Paris avec la femme de chambre de M<sup>me</sup> de Balde, qu'un télégramme de M. de Gesvres avait demandée pour accompagner la jeune fille. Henry demeurait quelques jours encore à Rameilles, afin de mettre en train le règlement des affaires de sa fiancée, et de s'occuper du transport des précieux coffres.

Il apprit à Céline Bourlatte que, d'accord avec lui, M<sup>lle</sup> de Rambuges avait décidé de lui donner la somme nécessaire pour acheter un important commerce d'épicerie, ce qu'elle avait avoué être son rêve. Guideuil, de son côté, reçut une princière récompense... Mais tout en remerciant M. de Gesvres, le vieux garde déclara que ce qui le contentait le plus, « c'était que M. le duc eût

fait filer du pays la sorcière de la Sylve-Noire ».

Quand Henry repartit chez lui, il fut reçu avec enthousiasme. M. de Mayonne exultait. Le seul point noir de ce mariage – un point énorme à ses yeux – venait de s'évanouir. Cette délicieuse Yolaine devenait une héritière presque aussi bien dorée que M<sup>lle</sup> Faravès, et elle avait, de plus, tout ce que l'Américaine ne possédait pas : le nom, la race, une distinction de patricienne, les goûts et les idées d'Henry. C'était la bru rêvée !... On le lui fit bien voir, au cours des fiançailles. Miss Rhul, qui avait agréé la demande de Pierre, passait à un plan très lointain. Toutes les gâteries étaient pour la séduisante fiancée de l'aîné, et parfois Henry disait en riant à ses parents :

– Il faut que ma petite Yolaine ait une nature ravissante pour ne pas être grisée, un peu enorgueillie.

À quoi M. de Mayonne ripostait :

– Eh bien, elle te ressemble, en ce cas. Toi aussi, tu es étonnant ! Quatre-vingt-dix-neuf sur cent, étant ce que tu es, se montreraient fats, orgueilleux, tout gonflés de leur valeur... Il est

vrai que cela leur donnerait l'air un peu ridicule – et cet air-là ne t'irait pas du tout, Gesvres, pas du tout !

Il se montrait de plus en plus affectueux pour son fils aîné, et se laissait volontiers conduire par cette volonté énergique, mais toujours déférente. M<sup>me</sup> de Mayonne, de son côté, cherchait près d'Henry un réconfort à sa lassitude morale, faisait de lui le confident discret de ses regrets, de son désir d'une vie plus utile. Et si tardives que fussent pour lui ces affections longtemps appelées en vain dans le secret de son cœur, Henry en goûtait la douceur ; elles achevaient, à ses yeux, le pur bonheur de ces jours de fiançailles. Seuls, le mariage de Pierre et celui de Françoise, décidés dans une pensée de lucre, jetaient une ombre sur sa joie intime, car il savait d'avance que tous deux ne seraient pas heureux.

## XV

Sur la route brûlante de soleil qui s'allongeait entre les prés bordés de peupliers, deux femmes avançaient d'un pas lassé, en cette chaude journée du début de septembre. L'une était jeune encore, petite, blonde, élégante. L'autre, dont les cheveux grisonnaient, avait la tenue d'une femme de chambre. Sans cesse, elle essuyait son visage mouillé, en jetant des regards de détresse sur la route ardemment ensoleillée.

– Vraiment, ma comtesse, cette course à pied, sous ce soleil, est bien imprudente ! Et pourquoi ? Pour te meurtrir le cœur à nouveau !

La jeune femme secoua la tête et serra ses lèvres sinueuses, avant de répondre :

– Puisque je passais par ici, j'ai voulu connaître « son » château, « le » revoir, lui, de loin. Oh ! Mavra, tu sais que je ne l'ai pas oublié ! Remariée à ce Souminkhof que je

méprise, j'adore toujours au fond de mon cœur cet homme si différent des autres – cet homme qui m'a humiliée, chassée, qui m'a fait perdre en un instant le bénéfice de mes longues manœuvres autour du vieux Rambuges. Tout à l'heure, si je l'aperçois... tiens, Mavra, tu pourras mettre ta main sur mon cœur, tu le sentiras battre comme un fou.

– Les médecins t'ont cependant bien recommandé de le ménager, ce pauvre cœur, ma Nadiège. Tu n'es pas raisonnable, comme le prouve cette course en plein soleil, sur une route montante.

Nadiège dit d'une voix sourde :

– Ah ! qu'importe ! qu'importe ! Je sais bien que ma mère est morte d'une maladie de cœur, et que je mourrai probablement comme elle. J'ai trente-huit ans ; à cet âge, elle était déjà depuis longtemps dans le cimetière de Kiew. Il est vrai que mon père s'était chargé de l'y amener, par les chagrins dont il la comblait. Moi, je ne me suis pas fait de soucis, jusqu'au jour où j'ai aimé M. de Gesvres. Et depuis lors, la maladie, latente en

moi, s'est développée. Je peux mourir subitement, je le sais... Et avant, je veux le revoir.

Au bord de la route, une petite maison grise se dressait. Une femme, coiffée du foulard périgourdin, tricotait assise sur un banc à l'ombre d'un tilleul. Mavra proposa :

– Si nous nous reposons un peu ?

Nadiège acquiesça. Elles s'approchèrent, demandèrent l'autorisation de s'asseoir. La femme s'écarta avec empressement pour leur faire place. C'était une petite vieille ridée, qui semblait fort disposée à causer.

– Vous avez du courage de vous promener par un temps pareil, mesdames ! Voilà toute une semaine que nous avons cette chaleur... Et, dame ! on commence à en avoir assez !

Nadiège, tout en s'éventant, dit négligemment :

– Nous passons par ici et nous avons eu le désir de visiter le château de Mayonne, que l'on dit très ancien.

– Oh ! oui, ancien et bien beau !... Mais en ce

moment il faut demander l'autorisation pour le visiter, car M. le duc y est avec sa famille.

– Ah ! vraiment ?... En ce cas, je me contenterai de le voir de l'extérieur. Il est toujours désagréable de déranger...

– Oh ! on ne dérange pas. Le concierge montre les plus belles salles, les souterrains, les vieilles tours et puis une partie des jardins, celle où ne se tiennent pas d'ordinaire M<sup>me</sup> la duchesse et ses enfants.

Nadiège garda un instant le silence, tout en s'éventant de nouveau, d'une main nerveuse... Puis elle demanda :

– A-t-il beaucoup d'enfants, M. de Gesvres ?... Non, c'est M. de Mayonne, maintenant...

– Il en a cinq, madame. Le premier est mort à six mois. Les derniers, des jumeaux, sont venus au printemps... Et ils sont tous gentils !... M. Jean surtout, l'aîné. C'est le portrait de M<sup>me</sup> la duchesse, qui est si belle, et bonne, affable !... Ah ! on l'aime, par ici ! Et M. le duc aussi ! Il n'y a pas une misère dans le pays sans qu'il en soit

informé, et qu'il lui vienne en aide. Puis il accueille tous ceux qui ont besoin de conseils, il va voir ses métayers, il les oblige à cultiver les terres selon son idée, ce qui fait, m'a-t-on dit, qu'elles rapportent beaucoup plus maintenant... Enfin, c'est un homme pas ordinaire, et il est le roi du pays.

Nadiège songea tout haut :

– Cela ne m'étonne pas.

La vieille la regarda avec surprise.

– Madame connaît M. le duc ?

– Non... C'est-à-dire, j'en ai entendu parler... Je l'ai même aperçu, à Paris, il y a... sept ans.

– Ah ! oui. Son père vivait encore, alors. Il est mort voici bientôt quatre ans, pendant la guerre, juste au moment où M. le duc de Gesvres venait d'être blessé pour la troisième fois. Il ne ressemblait guère à celui-ci !... Mais on dit qu'il avait été converti par lui.

Des mouches bourdonnaient dans la lumière. Nadiège les chassa de son éventail. Ses yeux se cachaient sous leurs cils pâles, ses lèvres

tremblaient... Elle demanda :

– Et... c'est un bon ménage, votre duc et votre duchesse ?

La femme joignit les mains.

– Oh ! madame, tout ce qu'il y a de meilleur ! Ça fait plaisir à voir, parce qu'il y en a d'autres !... Quand ce ne serait que celui-ci du défunt duc. On voit bien, rien qu'à la manière dont ils se regardent, qu'ils sont amoureux comme au premier jour. C'est que M. le duc est un homme comme il n'y en a pas beaucoup... D'ailleurs, si madame l'a vu, elle a pu juger !

Nadiège inclina affirmativement la tête.

– Et notre jeune duchesse est si jolie ! Si intelligente, aussi, comprenant tout à fait son mari, qui est un grand écrivain, et qui parle si bien, à ce qu'on assure !

Nadiège se leva lentement en faisant observer :

– Il ne faut pas trop nous retarder, car nous ne sommes pas encore au château.

– Par le raccourci, vous n'en êtes plus très

loin. Voulez-vous que je vous l'indique ?

– Certes, je ne demande pas mieux !

À la suite de la vieille Périgourdine, la jeune femme et Mavra contournèrent la maison. Nadiège, tout en marchant, s'informa :

– Et la duchesse douairière, qu'est-elle devenue ?

– Elle vit avec son fils et sa bru, madame, quatre mois de l'année à Paris, et le reste ici. Elle aussi a bien changé. Avant, elle ne se souciait que de ses plaisirs du monde ; maintenant, elle est pieuse et charitable, très occupée de ses petits-enfants qui font sa consolation. Car, par ailleurs, elle a eu bien du souci avec son second fils, M. de la Rochethulac. Il venait de divorcer après un an de mariage, au moment de la guerre. Blessé à la bataille de la Marne, il a longtemps souffert avant de mourir... Puis sa sœur, M<sup>me</sup> la comtesse de Tigranes, est séparée de son mari. Sans M. le duc, qu'elle écoute seul, elle aussi aurait divorcé, paraît-il. Elle est en ce moment au château avec sa petite fille. Là, elle n'aura que de bons conseils et de bons exemples... Tenez, mesdames, voici le

petit chemin qui vous conduira à la grande allée de chênes. Après cela, vous verrez le château.

Nadiège remercia, et s'engagea dans le sentier indiqué. Sa main, moite et fiévreuse, se crispait à la poignée de son ombrelle. Cette conversation venait de raviver tous les souvenirs qu'elle n'avait d'ailleurs jamais cherché à repousser de sa mémoire... Au cours de l'existence d'aventurière qui était la sienne depuis sept ans, rien n'était venu se substituer à cette passion tenace et sans espoir. Un ennui incurable s'était peu à peu emparé d'elle, un dégoût de tout ce qui avait été sa vie jusqu'ici. Lasse et désenchantée, sentant la maladie qui progressait, elle promenait sa langueur dans les villes d'eaux et les stations hivernales, en cherchant une distraction dans les salles de jeu dont son troisième mari, Michel Souminkhof, un Russe taré mais fort riche, était un des fidèles. Elle se laissait faire la cour, mais n'y trouvait plus aucun plaisir. Et la pensée de la mort lui venait de plus en plus fréquente, s'imposait à elle bien qu'elle prétendît ne pas la craindre.

Non qu'elle eût aucune préoccupation religieuse, car elle avait dit vrai en parlant naguère à Henry de la complète incroyance dans laquelle on l'avait élevée. Mais elle avait peur de la lutte dernière, et du mystère qui, lui semblait-il, la guettait parfois – depuis quelques mois surtout – elle se réveillait la nuit en tremblant. Des visions terribles passaient devant son regard. Alors elle invoquait le seul être qu'elle eût aimé, celui qui était à ses yeux la perfection même : « Henry, Henry, vous sauriez me rassurer, vous ! Pourquoi m'avez-vous rejetée ? Maintenant, je ne vois plus que le noir devant moi. Je désire la mort, et j'en ai peur. Henry, vous êtes si fort, si bon !... Mais vous me méprisez, et je suis une folle de vous aimer encore – malgré tout ! »

Dans les journaux, dans les revues mondaines et littéraires, elle cherchait avidement tout ce qui avait trait à M. de Gesvres, devenu duc de Mayonne par la mort de son père. Et toujours, en évoquant son souvenir, elle voyait près de lui cette Yolaine qu'il aimait, qui était pour lui la confidente, l'amie de tous les instants.

« On voit bien, rien qu'à la manière dont ils se regardent, qu'ils sont amoureux comme au premier jour », avait dit la vieille femme.

Nadiège serra plus fort la poignée de son ombrelle. Il lui semblait qu'elle allait défaillir de jalousie et de douleur.

Mavra avait raison, c'était une démente d'être venue chercher ici tant d'émotions.

Maintenant, les deux femmes montaient la majestueuse avenue de chênes. Une grille, superbe travail de ferronnerie, apparaissait au-delà, et derrière commençaient les jardins à la française qui précédaient le château, encore invisible.

Le chalet du concierge se nichait à droite de l'entrée, dans la verdure d'un bosquet. Mavra interrogea :

– Vas-tu demander à visiter, ma comtesse ?

– Mais pas du tout. Le château m'importe fort peu. Ce que je veux, c'est l'apercevoir, et pour cela, il ne faut pas que je sois embarrassée de ce guide...

D'un geste léger, elle désignait le concierge qui lisait son journal près de la porte du chalet.

– Mais il ne nous laissera pas entrer comme cela ?

– Si, tu vas voir.

Une petite porte restait ouverte, jusqu'à la nuit, à droite de l'entrée principale. Nadiège la franchit, suivie de Mavra, et demanda au concierge si la duchesse douairière se trouvait au château. Il répondit affirmativement, en ajoutant qu'il ne savait si M<sup>me</sup> la duchesse recevait aujourd'hui, mais qu'il allait téléphoner pour s'en informer.

Nadiège déclara avec aplomb :

– Non, laissez, je vais aller jusque-là. J'aurai grand plaisir à revoir ces superbes jardins, que j'ai visités autrefois.

Et, délibérément, elle s'engagea avec Mavra dans l'allée qui, en contournant des parterres et un long bassin de marbre, menait au château dont la silhouette féodale se dressait sur un ciel pur, entre de magnifiques frondaisons... Mais dès

qu'elles furent assez loin pour que le concierge ne pût les voir, les deux femmes gagnèrent, à droite, une étroite allée montante bordée de hauts fusains. Elles allaient au hasard, lentement, prêtes à rebrousser chemin si elles entendaient quelqu'un venir... Entre les fusains, Nadiège voyait que cette allée en surplombait une autre, plus large, ombragée de hêtres superbes...

Tout à coup, la jeune femme s'arrêta.

En bas, maintenant, les hêtres formaient une rotonde. À leur ombre étaient disposés des sièges, des tables légères. Un petit garçon d'environ cinq ans, une petite fille brune, un peu plus âgée, une autre, blonde et plus jeune, jouaient sur le sable qui couvrait le sol. Deux bébés dormaient dans une voiture blanche. Et près d'eux étaient assises deux jeunes femmes : Yolaine et sa belle-sœur, Françoise de Tigranes.

Oui, Yolaine, dans tout l'épanouissement de sa beauté, Yolaine si délicieusement élégante dans cette robe blanche légère, d'un goût très délicat. Elle cousait une petite brassière, en s'interrompant souvent pour jeter un coup d'œil

sur les enfants... Près d'elle, Françoise lisait. Le froid visage semblait s'être adouci, la bouche avait perdu son pli dur. Et il n'était pas jusqu'à la toilette elle-même qui ne parût plus sérieuse qu'autrefois.

Mais le regard de Nadiège, après avoir effleuré M<sup>me</sup> de Tigranes, revenait à Yolaine, s'y attachait avidement. Il notait la grâce séduisante de cette physionomie, la chaude beauté de ces yeux, qui avaient pris à jamais le cœur d'Henry... Et quelle jeunesse, quelle merveilleuse fraîcheur ! Nadiège crispait l'une sur l'autre ses mains tremblantes. Elle frissonnait de jalousie furieuse, de désespoir... À son oreille, Mavra murmurait :

– Viens... viens. Cela te fait mal...

– Non, laisse-moi... La vois-tu ? Il n'est pas étonnant qu'il l'aime. Elle est plus belle encore qu'à dix-huit ans...

La voix du petit garçon s'éleva :

– Ah ! voilà papa !

Et l'enfant s'élança au-devant d'Henry, qui s'avavançait dans l'allée.

Nadiège saisit machinalement une tige de fusain et s’y cramponna. Son regard cherchait la haute silhouette bien connue, toujours svelte, toujours incomparablement élégante, et ce visage dont la virile beauté était éclairée, comme autrefois, par la chaleur profonde du regard... Oui, elle le retrouvait tout semblable – et son cœur battait à grands coups désordonnés, qui l’étouffaient.

M. de Mayonne prit son fils, l’éleva un instant à bout de bras, en riant au petit visage joyeux.

– Eh bien, Jean, nous avons été bien sage ?

– Très sage, papa.

– À la bonne heure !... Et Mimi ?

Il posa Jean à terre et se pencha pour caresser la joue de la petite fille blonde.

– ... Tu ne t’es pas mise en colère, j’espère ?

La brunette, qui semblait vive et délurée, s’écria :

– Pas du tout, mon oncle Henry ! C’est moi qui ai été méchante, aujourd’hui. Mais je ne le ferai plus.

– Toujours de bonnes résolutions, Antoinette. Mais comme on les oublie vite !... Allons, retournez jouer, mes chéris.

Jean protesta :

– Je ne veux plus jouer ! Je veux rester près de vous, papa !

– Eh bien, Jean ?

L'enfant baissa la tête, en devenant très rouge.

– Je vous demande pardon, papa. Il fallait dire : « Je voudrais. »

– C'est bien. Va jouer.

Et Henry s'approcha des jeunes femmes qui avaient interrompu, à sa vue, l'une son travail, l'autre sa lecture.

Il tendit une lettre à sa sœur.

– Ceci vient d'arriver pour toi, Françoise.

– Merci, mon ami... Rien d'important, je la lirai plus tard... Tu as passé un bon après-midi de travail ?

– Excellent ! Il fait une fraîcheur exquise dans la bibliothèque.

Tout en parlant, il s'asseyait près de sa femme, sur le petit canapé d'osier à deux places. Sa main se posa doucement sur l'épaule de Yolaine, tandis qu'il demandait avec un sourire tendre :

– La chaleur ne vous a pas trop fatiguée, aujourd'hui ?

– Pas du tout. Ce n'était hier qu'une indisposition passagère. Mais Françoise, elle, a eu un moment de malaise.

Henry se tourna vers sa sœur.

– C'est passé, Françoise ?

– Tout à fait !

– Que lis-tu là ?

Il se pencha pour regarder le titre du volume que tenait la jeune femme. Celle-ci se mit à rire.

– Oh ! cher Caton, tu vas encore trouver à redire !

– Évidemment ! Tu sais mon opinion au sujet de cet ouvrage.

– Oui, je sais... Et, tiens, je te le donne. Mets-le au feu. Il n'a même pas le mérite d'être

intéressant.

– C'est pour cela que tu me l'abandonnes ?

– Voyons, Henry, je t'ai fait le sacrifice de lectures plus attrayantes ?

– Oui, c'est vrai, ma chère Françoise. Tu as bien voulu m'écouter souvent, et je t'en remercie.

– C'est que je ne connais pas de meilleur conseiller que toi, mon ami.

Mavra, tout bas, implora de nouveau :

– Viens, viens !... Tu l'as vu maintenant... Viens donc...

Mais Nadiège ne lui répondit même pas. Elle continuait de regarder, d'écouter Henry. Le sujet de l'entretien, elle n'aurait su le dire. Son attention se concentrait sur ces deux êtres assis l'un près de l'autre, et elle ne perdait pas un regard, pas un sourire de l'un à l'autre, pas un des gestes caressants d'Henry, quand il écartait du visage de sa femme une mouche importune ou se penchait pour relever légèrement un des bandeaux de cheveux soyeux et ondulés, qui avait un peu glissé sur le beau front pur.

Oui, elle avait bien deviné, en pensant que cet homme, inaccessible en apparence à la passion, saurait être magnifiquement amoureux le jour où son cœur s'accorderait avec sa conscience. Et c'était Yolaine qui connaissait la première et merveilleuse floraison de cet amour... Yolaine, dont la pure jeunesse avait eu raison des grâces séductrices de la femme expérimentée en l'art de prendre les hommes.

La petite Mimi, lasse du jeu, vint à son père qui la prit sur ses genoux. Elle se blottit contre lui, tandis qu'il mettait un baiser sur les cheveux blonds. Jean s'approcha à son tour et s'appuya câlinement contre sa mère. Il avait un beau petit visage aux grands yeux vifs et des cheveux bruns bouclés. Comme l'avait dit la vieille femme, il ressemblait à Yolaine... La petite Antoinette de Tigranes vint compléter le charmant tableau. Avec des mines caressantes et respectueuses, elle demanda à son oncle « une histoire ». On sentait tous ces petits êtres soumis à une sage discipline, habitués à l'obéissance immédiate, et cependant entourés de tendresse, d'une forte et vigilante affection qui les laissait libres et confiants à

l'égard du père et de la mère.

Puis apparut une gouvernante, venant chercher les enfants. Françoise se retira aussi pour écrire des lettres qui devaient partir par le courrier du soir et il ne resta plus, sous les hêtres, que M. de Mayonne et Yolaine.

Henry se rapprocha de sa femme et lui parla un long moment à mi-voix. Yolaine l'écoutait d'un air sérieux, en l'approuvant d'un mot, d'un mouvement de tête. Puis le bras de son mari entourait ses épaules, et les deux visages se trouvèrent l'un près de l'autre. Maintenant, Yolaine souriait. L'émotion, la tendresse confiante donnaient à ses yeux si beaux un éclat admirable. Et quand les lèvres d'Henry se posèrent longuement sur les paupières palpitantes, une teinte rose monta au visage délicat, comme le jour où M. de Gesvres l'avait effleuré de son premier baiser, dans le jardin de l'hôtel de Mayonne, pendant les fiançailles.

Nadiège, blême, les yeux dilatés, s'affaissa sur les genoux, derrière la haie de fusains... Mavra la saisit dans ses bras. La jeune femme s'y laissa

tomber, inanimée. Elle avait l'air d'une morte. Et Mavra, oubliant tout, clama :

– Au secours ! Au secours !

M. de Mayonne et sa femme sursautèrent, et se levèrent précipitamment.

– Qu'est-ce donc ? L'appel vient de là-haut ! Et tous deux s'élançèrent pour gagner, un peu plus loin, un escalier rustique qui menait à l'allée haute. Henry, en apercevant le groupe lugubre que formaient les deux femmes, s'écria :

– Qu'y a-t-il ? Que...

Mais il s'interrompit brusquement, en reconnaissant celle qui était étendue là. Et Yolaine dit avec effroi, en joignant les mains :

– Elle !... Oh ! elle, encore !

Mavra qui, à genoux, soutenait sa maîtresse, s'écria d'un ton farouche :

– Eh bien ! oui, c'est elle !... C'est elle, que vous faites mourir ! Vous n'allez pas la laisser finir là, au moins ? Vous n'allez pas la mettre dehors non plus ?...

Henry, qui avait repris instantanément sa présence d'esprit, demanda froidement :

– Je voudrais bien savoir, d'abord, ce que vous faisiez ici, chez moi... et à cet endroit ?

– Ce que nous faisons ? Ma pauvre comtesse voulait vous revoir encore une fois... Je lui avais dit que c'était fou, surtout avec sa maladie de cœur, que toutes les émotions aggravent... Elle n'a pas voulu m'écouter... Et quand elle vous a vus là...

La voix de Mavra se perdit dans un son rauque. L'ancienne nourrice étreignit le corps inanimé de la jeune femme en gémissant :

– Es-tu morte, ma Nadiège ?... Oh ! ma colombe, ouvre les yeux, regarde-moi !

Henry s'écarta un peu et dit à mi-voix à Yolaine :

– Nous sommes obligés de faire soigner cette femme, dans l'état où elle est. Voulez-vous retourner au château et m'envoyer deux domestiques, qui la transporteront dans une des chambres du pavillon ? Puis vous ferez prévenir

le médecin...

– Vous ne croyez pas qu'elle soit morte ?

– Non, ce doit être une crise cardiaque très violente... Ne vous émouvez pas ainsi, ma chérie ! Cette malheureuse ne peut plus nuire ; elle est probablement aux dernières heures de son existence.

Un peu après, Nadiège, qui ne donnait toujours pas signe de vie, était étendue sur un lit, dans le pavillon où les châtelains de Mayonne, à la saison des chasses, logeaient une partie de leurs hôtes quand le château était plein. Yolaine, qui avait dominé son premier émoi, s'assurait que rien ne manquait du nécessaire... Et voyant Mavra affolée essayer de faire revenir à elle sa maîtresse, elle oublia chrétiennement que cette femme avait été l'espionne, la complice de M<sup>me</sup> de Rambuges et lui apporta l'aide d'une expérience gagnée au chevet de son beau-père, qu'elle avait soigné lors de la crise, presque semblable à celle-ci, qui l'avait emporté.

Mais Nadiège était encore dans le même état quand apparut le docteur. Celui-ci, à l'aide de

piqûres, réussit à ranimer la jeune femme... Yolaine s'était discrètement retirée, soupçonnant que sa vue ne pourrait qu'être défavorable à la malade, qui devait sans doute avoir continué de la haïr. Elle alla rejoindre son mari dans le cabinet de travail où, un peu plus tard, un domestique introduisit le médecin, qui venait leur faire part de son diagnostic.

– Cette jeune femme est perdue. Le cœur est complètement désordonné ; il s'arrêtera subitement... Question d'heures... peut-être de jours.

– Elle ne peut être transportée, n'est-ce pas ?

– Je n'ose le conseiller, monsieur le duc. La faiblesse est très grande...

– Soit, nous la garderons ici... Quand reviendrez-vous, docteur ?

– Demain matin, si elle vit encore. J'ai donné toutes les instructions nécessaires à la femme de chambre, qui paraît une personne intelligente. Cependant, s'il était besoin de piqûres, en cas de crise, elle ne saurait les faire...

– Ma belle-sœur ou moi nous en chargerons, docteur.

– Oh ! si elles sont faites par vous, madame la duchesse, je suis tranquille ! Il n’y a pas de meilleure infirmière dans tout le pays.

Yolaine sourit un peu, en répliquant :

– Je n’ai pourtant pas le diplôme de M<sup>me</sup> de Tigranes.

– Non, mais vous avez l’adresse, la douceur du geste, l’intuition, et là où il a fallu aux autres des années, vous vous contentez de mois, pour atteindre à un résultat supérieur.

Là-dessus le docteur, satisfait d’avoir rendu hommage à la vérité tout en flattant le duc de Mayonne dans son affection conjugale, s’inclina et prit congé.

Après son départ, Henry se mit à marcher de long en large dans le cabinet... Yolaine, assise près du bureau, regardait pensivement son mari. Elle dit tout à coup :

– Je sais à quoi vous songez, Henry. Cette malheureuse... nous ne pouvons la laisser s’en

aller ainsi, sans essayer de lui procurer une mort chrétienne.

Tout en parlant, elle se levait et s'approchait de M. de Mayonne, qui s'était arrêté au milieu de la pièce. Il fit de la tête, un signe affirmatif. Puis il ajouta :

– Mais elle ne voudra peut-être pas vous écouter.

– Je le crains... Votre mère ne pourrait-elle pas ?...

Il secoua la tête.

– La tâche est difficile, avec une telle nature.

Yolaine murmura :

– Je puis toujours tenter... C'est mon devoir.

– Oui... L'approche de la mort la changera peut-être, mettra un peu de sincérité et de remords dans cette âme trouble.

Il s'interrompit un moment en prenant les mains de la jeune femme, en plongeant son regard ardent et grave dans les beaux yeux purs. Et il lui dit à mi-voix :

– Tu ne peux pas savoir comme il m’en coûte de te laisser aller près de cette femme ! Mais toi seule, ici, est capable de remplir près d’elle ce rôle d’apôtre, et pour le salut d’une âme, il faut sacrifier nos répugnances... Ce soir, je te conduirai au pavillon.

Comme, un peu plus tard, Yolaine sortait du cabinet de son mari, un domestique lui remit un billet hâtivement tracé par Mavra :

« Madame, ma pauvre comtesse veut vous voir. Pouvez-vous venir tout à l’heure ? »

La jeune femme se dirigea aussitôt vers le pavillon, accompagnée d’Henry, qui, défiant au sujet de ces deux femmes sans scrupules, demeura dans le salon précédant la chambre de la malade, tandis que Yolaine pénétrait dans celle-ci.

Nadiège souleva ses paupières. Son visage frémit un peu, à la vue de celle qui entrait. Elle dit d’une voix affaiblie :

– Va-t’en, Mavra.

La femme de chambre sursauta, protesta...

– Tu me renvoies, ma colombe ?

– Oui, un moment... Laisse-moi avec elle...

Mavra se retira, de mauvaise grâce. Yolaine s'était approchée. Maîtrisant son émotion pénible, elle demanda avec un calme apparent :

– Comment vous trouvez-vous, madame ?

– Mal... Ce cœur m'étouffe... Et je veux que vous me disiez...

Elle s'interrompt un moment. Son visage, sous la lumière électrique qui éclairait cette chambre élégante, avait une pâleur blafarde. Sous les yeux, de grands cernes s'accusaient.

– ... J'ai demandé à Mavra ce que le docteur pense de mon état. Elle prétend que je guérirai. Mais je sens qu'elle ment... Et je veux que vous me disiez la vérité.

Son regard s'attachait sur Yolaine, interrogeait avec une angoisse impérieuse.

La jeune femme dit avec douceur :

– Il est vrai que le docteur vous trouve très atteinte ; mais vous êtes jeune, la vie a des

ressources inconnues...

– Je comprends. Il m’a condamnée.

Nadiège abaissa un instant ses paupières. Quand elle les releva, elle vit que Yolaine était penchée vers elle. Sa main se leva, faisant le geste de la repousser.

– Laissez-moi maintenant. Je n’ai plus qu’à attendre.

– Non, vous avez à vous préparer pour l’autre vie, au cas où Dieu vous enlèverait bientôt à celle-ci.

Une sorte de rictus tordit les lèvres, qui avaient un peu perdu leur vive couleur de corail.

– L’autre vie ?... Je n’y crois pas.

– Elle existe cependant. Et je suis bien certaine qu’au fond de vous-même, vous y croyez.

Nadiège secoua la tête, sans répondre. Son regard ne quittait pas le beau visage tout proche du sien... Yolaine, avec la discrète et fervente ardeur de sa foi, parlait de la Rédemption, de la miséricorde du Christ à l’égard du pécheur qui reconnaît sa faute. Nadiège, de nouveau, fermait

les yeux. Elle restait immobile, insensible en apparence. Mais quand Yolaine se tut, elle dit à mi-voix :

– Pour mourir dans « sa » religion, il faudrait sans doute que je cesse de vous haïr ?... Et cela, je ne le peux pas.

Elle ouvrait les yeux, et Yolaine se sentit enveloppée de toute cette haine de femme, inassouvie, augmentée encore par la certitude du bonheur dont jouissait la jeune duchesse de Mayonne.

– ... Je « lui » aurais donné mon âme, s'il avait voulu. Mais il m'a repoussée... et il vous a aimée. Le Dieu qui vous a unis ne peut pas être le mien. Laissez-moi, retournez à votre Henry et ne vous dérangez plus pour moi. Je ne demande qu'une chose, c'est qu'on m'enterre dans le cimetière du village de Mayonne, pour qu'« il » pense quelquefois à moi, quand il ira visiter les tombes de ses ancêtres.

Dans la matinée du lendemain, Nadiège, au court d'une syncope, rendit à Dieu son âme que M. de Mayonne avait si bien qualifiée naguère, en l'appelant « une âme trouble ». Au cours de sa vie, elle n'avait peut-être eu qu'un sentiment sincère : son amour pour Henry. Mais là encore, la duplicité de sa nature s'était mise au service de la passion, et jusqu'au dernier jour, l'énigme inquiétante de cette âme de femme avait persisté, puis s'était enclose sous les paupières molles, un peu avant que Nadiège exhalât son dernier soupir.

Un télégramme de Mavra prévint Michel Souminkhof. Il répondit, par dépêche également : « Impossible venir. Faites le nécessaire, selon ses dernières volontés. »

On lui creusa donc une tombe, comme elle l'avait demandé, dans le petit cimetière de Mayonne, autour duquel bruissait le feuillage des peupliers. Par une dernière charité, Yolaine, Henry et M<sup>me</sup> de Tigranes suivirent Mavra, qui marchait derrière le cercueil. Puis ils revinrent lentement vers le château tandis que l'ancienne

nourrice restait prostrée près de la tombe ouverte. Françoise parlait de la morte, rappelait les souvenirs de son séjour à Paris. Elle disait :

– C’était une ensorceleuse. J’y ai été prise, moi aussi. Pendant quelque temps, je l’ai presque traitée en amie. Mais vous, Henry et Yolaine, vous avez échappé au sortilège.

Yolaine dit vivement :

– Oui, grâce au Ciel !

Elle regardait son mari, et elle frissonna un peu, à la pensée que cet Henry bien-aimé aurait pu être pris aux pièges de la chatte blanche, comme le vieux Guideuil avait si bien surnommé l’habitante de la Sylve-Noire.

\*

Au cours de l’après-midi, Mavra fit demander à M. de Mayonne s’il pouvait la recevoir. Elle entra à pas lents dans le salon où Henry et Yolaine se trouvaient seuls, et s’arrêta à quelque distance d’eux. En ces deux jours, elle avait

vieilli, semblait-il, de plusieurs années... Elle dit d'une voix morne.

– Je remercie monsieur le duc de l'hospitalité qu'il nous a accordée. Maintenant, je vais partir. J'irai m'installer à Périgueux, afin de pouvoir venir souvent sur la tombe de ma comtesse et lui apporter des fleurs.

Henry dit froidement :

– Vous êtes libre. Adieu !

Elle enveloppa d'un long regard sombre les deux époux, puis le petit Jean, qui jouait devant la porte-fenêtre ouverte et s'approchait curieusement pour regarder cette femme en noir. La claire lumière du soleil de septembre se répandait à travers la grande pièce somptueuse, ornée de tapisseries de haute lice, de lourds bahuts sculptés, d'admirables objets anciens. Elle frôlait les cheveux blonds de M. de Mayonne, le délicat visage de la jeune duchesse, les boucles foncées de Jean. Un parfum de fleurs d'automne arrivait du jardin, avec l'air sain et chaud. Mavra eut un grand soupir. Elle murmura : « La voilà toute seule là-bas, ma Nadiège... Et ici !... »

Lentement, elle salua, et sortit, les épaules courbées, peut-être consciente de sa part de responsabilité dans l'éducation mauvaise de l'enfant qu'elle avait prise au berceau, pour la conduire à cette tombe de hasard, après l'avoir encouragée à tant de fautes.

Jean, quand elle fut sortie, s'approcha de ses parents et demanda de sa petite voix claire :

– Pourquoi la dame avait cet air triste, maman ?

Yolaine le prit sur ses genoux, sans répondre. Le souvenir des jours sombres vécus à la Sylve-Noire passait sur elle et voilait un instant la belle lumière de ses joies d'épouse et de mère. Toute cette période de son existence se représentait à son esprit... Et voici qu'elle évoquait le jour inoubliable où, pour la première fois, deux yeux bruns aux ardents reflets d'or s'étaient posés sur elle, dans le salon blanc et vert à travers lequel rôdaient les félins chers à M<sup>me</sup> de Rambuges. Deux yeux dont la douceur profonde l'avait prise à jamais, dès ce jour, sans qu'elle s'en doutât...

– Yolaine, je vous défends de songer à ce

passé !

Henry se penchait vers elle, en posant sa main sur les cheveux bruns. Comme toujours, il l'avait devinée... Pas entièrement, cependant... Et elle dit en souriant avec amour aux yeux tendrement dominateurs :

– Je pensais à vous, mon Henry. Cela, vous ne me le défendez pas ? Car, vraiment, il me serait bien impossible de vous obéir !



Cet ouvrage est le 243<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.